
FONDO PIZZOFALCONE







ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

T. XX.

Cet ouvrage étant ma propriété, je déclare contrefait tout exemplaire qui ne sera pas revêtu de ma signature, et je poursuivrai les contrefacteurs suivant toute la rigueur des lois.

A. Eymery

G.-C. VITRY,
IMPRIMEUR A VERSAILLES.

Justinien.

T. 20. Fron.



Trébonien écrivant les Institutes de Justinien en sa présence P. 98

Hist. d. B. Emp. 3e Livon. T. 4

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

A L'USAGE DE LA JEUNESSE,

PAR M. LE COMTE DE SÉGUR,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE;

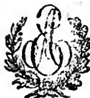
Avec cartes, gravures et vignettes;

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

Histoire Moderne.

TOME VINGTIÈME,

CONTENANT LA SUITE DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.





PARIS,

A la librairie d'Éducation d'ALEXIS EYMERY,

rue Mazarine, n.° 30.

1823.

HISTOIRE
MODERNE.



HISTOIRE
DE L'EMPIRE D'ORIENT.

L'EMPIRE d'Occident, après une résistance plus prolongée par sa renommée que par sa force, venait de tomber sous les coups des Barbares. Ils se partageaient ses dépouilles, fondaient sur ses débris les royaumes de la nouvelle Europe, et, après avoir abattu les empereurs romains, dédaignaient de prendre ce titre trop avili par les derniers princes qui l'avaient porté.

La chute de Rome est la grande époque qui sépare l'histoire ancienne de l'histoire moderne. Celle-ci commence au règne d'Odoacre en Italie et de Zénon en Orient*.

* An de Jésus-Christ, 476.

Un nouveau monde, de nouvelles puissances, des mœurs nouvelles vont s'offrir à nos regards; les antiques institutions ont péri; une autre religion règne sur les esprits; partout ont disparu l'amour et jusqu'au souvenir de la liberté; l'histoire ne nous donne plus nulle part des vertus civiques à contempler; les peuples n'ont plus de droits; l'Etat se concentre dans la cour; l'autorité des princes n'est limitée que par celle des grands et par l'ambition des prêtres; les nations tombent dans la servitude, on ne leur recommande d'autre vertu que l'obéissance; et, pendant plusieurs siècles, ces peuples nouveaux, plongés dans l'ignorance, courbés sous le despotisme, ne brilleront dans nos récits que par l'éclat des armes.

La tyrannie éloigne du sénat, du palais, de la tribune, les lumières, l'éloquence; et l'on aurait vu disparaître totalement dans cette nuit profonde les sciences et même l'honneur, si les unes ne s'étaient pas réfugiées dans les cloîtres de quelques studieux solitaires, et l'autre sous les tentes des guerriers.

Pour raconter avec quelque ordre les

événemens mémorables de cette nouvelle époque, ayant écrit jusqu'à présent l'histoire des successeurs du grand Constantin, nous n'en interromprons pas le cours; et nous allons les suivre dans l'Orient, où nous les verrons, conservant avec une faible puissance de hautes prétentions, garder long-temps le nom d'empereurs romains, que peu soutinrent par un caractère et des actions dignes d'un tel titre. Nous continuerons le récit de leur décadence jusqu'au moment où Mahomet II renversa leur trône, s'empara de Constantinople, abattit la croix, fit triompher le croissant et soumit tout l'Orient aux erreurs et au despotisme barbare de l'Alcoran.

Nous reviendrons ensuite porter, dans l'Occident, nos regards sur la France, qui, la première, sortant des ténèbres et de la barbarie, s'éleva glorieusement sur les débris de Rome, et fonda, par le génie de Charlemagne, le nouvel empire d'Occident.

Avant de commencer le règne de Zénon, premier empereur d'Orient de cette nouvelle époque, nous rappellerons, en peu de mots, les événemens qui avaient précédé

son élévation ; événemens dont les grandes révolutions qui changèrent la face de l'Italie nous avaient forcé d'interrompre la suite.

Après la mort de l'empereur Marcien, l'homme le plus puissant dans les camps, dans les conseils et à la cour, était Aspar, né parmi les Alains. Parvenu aux plus grands honneurs par son courage, il aspirait à l'empire et s'en croyait digne; mais, comme il professait l'arianisme, craignant l'opposition du peuple et d'une grande partie du sénat zélé pour l'orthodoxie, il espéra gouverner l'Etat sans porter la couronne, et fit élire empereur l'intendant de ses domaines, Léon. Ce domestique couronné lui promit une fidèle obéissance, et s'engagea à décerner le titre de césar à l'un de ses trois fils.

Léon, proclamé par le sénat, voulut donner à son élection imprévue une sanction sacrée : le patriarche Anatole le couronna ; et ce fut la première fois qu'on vit un évêque disposer en quelque sorte du diadême.

Dès que Léon fut sur le trône, il se rendit indépendant d'Aspar, qui s'aperçut

trop tard qu'il s'était donné un maître.

Léon, versé dans les lettres, avait la finesse d'un Grec, la prudence d'un courtisan; le désordre des finances qu'il voulut réparer le fit taxer d'avarice. Sa position et les mœurs du temps le rendirent quelquefois cruel; pendant tout son règne il se soutint plus par l'intrigue que par la force, et maintint la sûreté de l'empire plutôt en divisant ses ennemis qu'en les combattant.

Sa femme Vérine, tant qu'il vécut, joua la vertu par ambition, et se livra à la débauche dès qu'elle devint veuve.

La première fois que ses armées combattirent, la fortune couronna leurs efforts, et ses légions remportèrent une grande victoire sur les Huns, qui avaient envahi le Pont.

Les hérésies troublaient toujours le repos de l'Egypte et de l'Asie. On demandait à grands cris dans ces provinces un nouveau concile : l'empereur, d'accord avec le pape et les métropolitains, déclara qu'on devait se soumettre aux décisions du concile de Chalcédoine.

Les Ostrogoths renouvelaient la guerre

en Illyrie : Anthème, gendre de Marcien, les défit et les obligea de conclure la paix. Cependant Léon, malgré cette victoire, se soumit par le traité à payer un tribut annuel de 300 livres d'or.

Les princes faibles oublient qu'acheter la paix c'est encourager à la guerre.

Les Ostrogoths lui donnèrent en ôtage le jeune prince Théodoric, âgé alors de huit ans. Cet enfant devint un grand homme : sa captivité ne fut peut-être pas une des moindres causes de sa fortune; et probablement il acquit dans les écoles de Byzance et dans les camps romains les lumières qui le firent dans la suite briller avec tant d'éclat, et qui le rendirent vainqueur d'Odoacre et de l'Italie.

Dans ce même temps Constantinople revit dans ses murs la veuve de Valentinien et sa fille Placidie, que Genséric, roi des Vandales, lui renvoya. Ce roi barbare avait retenu dans ses Etats une autre princesse, Eudoxie, sœur de Placidie : il l'avait forcée à épouser son fils Hunéric; mais cette reine, qui détestait l'arianisme, secoua son joug, descendit du trône, et, préférant le cloître au palais, prit

la fuite et vint finir ses jours à Jérusalem.

Un zèle aveugle pour la religion, dont on défendait avec chaleur les dogmes et dont on violait avec audace les préceptes, s'était alors emparé de tous les esprits; dans l'Orient les camps seraient devenus déserts si on ne les eût remplis de Barbares soldés. Les couvens se multipliaient, se peuplaient d'oisifs et de fanatiques; et lorsque l'empereur ne pouvait lever une armée capable de reconquérir l'Afrique, l'Espagne, la Gaule et l'Italie, il voyait se former et s'enrichir des communautés religieuses, dont quelques-unes étaient composées de quarante mille moines. Avec un tel esprit, le chef de l'empire pouvait plutôt prier que régner, et négocier que combattre.

Dans l'intention de sauver Rome, au lieu de faire marcher les généraux, il envoya des ambassadeurs à Genséric, et ne seconda Ricimer que par de faibles mesures. Une fois seulement, réunissant toutes les forces de l'empire, il tenta un grand effort pour chasser d'Afrique les Vandales; mais, au lieu de choisir pour

une telle expédition le plus habile des généraux, cédant aux instances de sa femme, il confia à son beau-frère Basiliscus la flotte et l'armée.

Les aigles romaines revoient les côtes de Carthage. Le souvenir de l'antique gloire réveille les légions ; elles battent et mettent en fuite les Barbares. Au lieu de profiter de la terreur répandue par ce succès, Basiliscus, qui préférait l'argent à l'honneur, accorde imprudemment une trève. Genséric le trompe, séduit ses officiers, disperse les Romains, détruit leur flotte, et force Basiliscus à chercher son salut dans la fuite.

Il osa reparaître à Constantinople. Le peuple demandait sa mort ; pour le sauver, Vérine et Aspar le firent condamner à l'exil.

Une autre armée impériale fut battue en voulant défendre les Squires contre les Goths. Le fils d'Attila, fondant son espoir sur la faiblesse de l'empire, marcha contre Constantinople ; mais les Romains, soutenus alors par Valamire, roi des Goths, enveloppèrent les Huns et les exterminèrent. Valamire périt dans le

combat. Les Goths vengèrent sa mort par un affreux carnage, et choisirent pour lui succéder son frère Théodoric.

Anthème avait puissamment contribué à cette victoire par son courage. On lui devait le retour de la discipline dans les camps : l'empire d'Occident fut, comme nous l'avons dit, sa récompense.

Constantinople, aussi corrompue, aussi mal gouvernée que Rome, ne semblait pas alors plus éloignée de sa chute que l'ancienne capitale du monde; la division de ses ennemis la sauva.

La Perse était déchirée par une guerre civile. Hormisdas et Pérose se disputaient la couronne; Pérose enfin l'emporta. Mais bientôt il se vit attaqué par les Huns; et, après plusieurs combats, trop faible pour les vaincre, il voulut les tromper, et obtint la paix en promettant la main de sa sœur à Concha, leur roi. Une esclave richement parée fut envoyée à ce roi barbare au lieu de la princesse; elle avait juré de ne point trahir ce secret. L'amour la fit manquer à ce serment; elle avoua tout; comme elle était jeune et belle, le roi lui pardonna; mais, résolu de se ven-

ger de Pérose, il le pria de lui envoyer, pour le seconder dans une expédition qu'il projetait, trois cents de ses meilleurs officiers. Lorsqu'ils arrivèrent, une partie fut massacrée, et l'on renvoya les autres à leur maître avec les deux mains coupées.

La guerre recommença des deux côtés avec fureur, de sorte que les Perses, loin de pouvoir troubler le repos de l'empire, ne s'occupèrent qu'à gagner l'amitié de Léon; ils sollicitèrent son appui et n'en reçurent que d'illusoires promesses.

Basiliscus, faible à la guerre, audacieux à la cour, loin d'être abattu par ses défaites et par son exil, remuait, par ses intrigues, tous les hommes corrompus de l'empire. L'impératrice Vérine et l'orgueilleux Aspar le soutenaient. Ce patrice, ne pouvant s'accoutumer à la domination de son ancien intendant, reprochait à Léon son manque de foi comme une bassesse qui le rendait indigne du trône. « S'il est peu convenable à un prince, » répondit Léon, de paraître ingrat, il le » serait encore moins pour un empereur de » se soumettre en esclave à un ambitieux.»

L'empereur, inquiet de tous ces complots, cherchait un appui contre eux; il voulut s'attacher le peuple le plus remuant et le plus belliqueux de l'empire, les Isaures, qui, depuis Pompée, sortant fréquemment de leurs retraites inexpugnables et du fond de la Cilicie, avaient sans cesse porté sur toutes les côtes et dans toutes les provinces la terreur de leurs armes.

Il existait alors dans ce pays un prince nommé Tarasiscodicée, puissant par l'ancienneté et par le crédit de sa famille. Quoiqu'il fût contrefait de corps, médiocre d'esprit, et sans courage ni élévation d'âme, l'empereur lui donna en mariage sa fille Ariane, le créa patrice, lui fit porter le nom de Zénon, le nomma consul, et lui confia le commandement des armées d'Orient.

Les Goths venaient de faire une incursion en Thrace : le nouveau patrice marcha contre eux. Aspar et Basiliscus, furieux de son élévation, gagnèrent dans son armée un grand nombre d'officiers et de soldats, qui promirent de l'assassiner.

Zénon, informé de ce complot, ne put

s'y soustraire que par la fuite ; il se sauva d'abord à Sardique et de là à Antioche. * Il s'y laissa séduire par un moine, nommé Pierre le Foulon, chassé de son monastère pour ses débauches. L'Asie était alors en proie aux querelles religieuses et à l'esprit de parti ; toute la subtilité des Grecs était occupée à sophistiquer sur les mystères : les Ariens niaient la divinité du Verbe ; les Nestoriens reconnaissaient deux personnes dans Jésus-Christ ; les Eutychiens ne lui accordaient qu'une seule nature ; toutes les familles se divisaient pour ces énigmes ; le sang coulait pour ces absurdités. Zénon, subjugué par le moine qui professait ardemment ces hérésies, chassa d'Antioche Martyrius, évêque orthodoxe. Léon prit le parti de l'évêque, exila le moine, défendit les catholiques, et interdit sévèrement, dans l'étendue de l'empire, tout travail, tout commerce, tout spectacle, les dimanches et les jours de fêtes. De là naquit cette haine implacable de Zénon contre les catholiques, qu'il persécuta tout le temps de son règne.

* An 469.

Tandis que l'empire romain, courbé en Italie sous le joug des Barbares, était déchiré en Orient par les discordes religieuses, il perdait dans la Gaule les faibles débris de sa puissance. Childéric, roi des Français, étendait chaque jour ses conquêtes; bientôt les Bourguignons portèrent leurs armes depuis Dijon jusqu'aux rives de l'Iser. Gondebaud, chassé par ses frères, se sauva en Italie, épousa la fille de Ricimer, revint avec une forte armée dans les Gaules, reconquit son trône, massacra les princes qui l'avaient forcé de fuir, et n'épargna que les deux filles de Chilpéric : l'une d'elles prit le voile; la deuxième, élevée à la cour de son oncle, fut la célèbre Clotilde qui épousa Clovis, et convertit son époux et la France.

Le faible Léon apprenait avec indifférence ces événemens, dont il ne pouvait rompre ni retarder le cours; entouré de complots et d'intrigues, il se soutenait à peine sur un trône chancelant. Importuné sans cesse par Aspar, il céda à ses instances, à ses menaces, et nomma césar l'un de ses fils, qui s'appelait Patricius. Son choix ne put tomber sur l'aîné, Artabure,

parce qu'il était Arien. Comme on croyait toute cette famille livrée à l'hérésie, le peuple, excité par les prêtres, se révolte, s'arme et veut massacrer le nouveau césar, que l'empereur enferme dans son palais.

Aspar, afin d'échapper à la fureur de la multitude, s'était réfugié dans une église: l'empereur ne put apaiser cette sédition qu'en faisant déclarer solennellement au peuple par le patriarche, que Patricius avait réellement embrassé la foi catholique.

La reconnaissance est un sentiment étranger au cœur des ambitieux. Aspar et ses fils, pressés de régner, conspirent contre l'empereur : Léon en est informé, dissimule son ressentiment, les invite à venir dans son palais, et les fait égorger. Patricius seul trouva le moyen de s'échapper. L'empereur confisqua les biens de cette famille puissante, dont la ruine fonda la fortune de Zénon.

Aspar, comme chef de la milice, avait un grand parti dans les troupes : Ostrya, commandant les Goths auxiliaires, voulut le venger, attaqua le palais impérial et fut repoussé par les gardes.

La multitude, qui déteste les grands en faveur, s'intéresse à eux dès qu'ils sont disgraciés. Elle applaudit aux efforts d'Ostrya, et plaignit Aspar qui, disait-elle, environné de tant d'amis dans les jours de sa puissance, n'en avait conservé qu'un après sa mort.

Théodoric-le-Louche, roi des Ostrogoths, avait épousé une nièce d'Aspar; il prit le parti d'Ostrya, déclara la guerre, ravagea pendant deux ans la Thrace, et porta ses armes jusqu'au pied des murs de Constantinople.

Léon, craignant alors que Théodémir, roi des Goths, établi en Pannonie, et qui venait de vaincre les Suèves, ne se joignît aux Ostrogoths, sollicita son amitié, lui fit offrir des présens magnifiques et lui renvoya son fils, le jeune Théodoric, alors âgé de dix-huit ans, et qui depuis dix années était resté en ôtage à Constantinople.

Tous les grands caractères sont généreux. Théodoric, pour prouver sa reconnaissance à Léon, lève à l'insu de son père six mille volontaires, attaque Babay, roi des Sarmates, qui s'était emparé de la

haute Mœsie, le défait, le tue et veut rendre cette province à l'empire. Mais Théodémir, en louant ses exploits, garda sa conquête; et l'empereur la lui céda pour conserver l'alliance d'un voisin si formidable.

Ce fut à cette époque qu'on vit à Naples une si forte éruption du Vésuve que les cendres lancées par ce volcan furent portées jusqu'à Constantinople. *

L'Italie échappait alors à l'influence de l'empire d'Orient. Ricimer, craignant le sort d'Aspar, avait tué l'empereur de Rome, Anthème. Olybrius lui avait succédé; et Glycérius venait de remplacer celui-ci en bravant le courroux de Léon, qui avait donné l'empire de Rome à Julius Népos, son neveu.

La faiblesse d'un monarque excite la défiance de ses sujets, l'audace de ses ennemis, le mépris de ses alliés: Théodémir, sans ménagement pour un empereur qui ne lui était attaché que par crainte, attaqua l'Illyrie, s'empara de Neisse, parcourut la Thrace, pilla Héraclée et La-

* En 471.

risse. Léon, qui n'avait point de forces à lui opposer, implore le secours de ses anciens ennemis, Théodoric-le-Louche et Ostrya, supporte leurs dédains, leurs railleries outrageantes sur le titre de fils qu'il avait donné au jeune Théodoric; et, pour obtenir leur protection, il leur paie un tribut, et les revêt de la dignité de maîtres de la milice.

C'était se soumettre au joug que les Barbares imposaient alors aux empereurs d'Occident. La position était pareille; et le hasard seul sauva Constantinople d'une chute aussi honteuse que celle de Rome, et que les mêmes causes auraient dû produire.

Léon, dont la politique incertaine n'avait jamais pour base la force ni la justice, au mépris du traité conclu avec le roi de Perse, forma une alliance avec un chef de Sarrasins qui ravageait alors les provinces méridionales de ce royaume, aussi faible au dedans qu'au dehors. Dominé par ceux qui l'entouraient comme par ses ennemis, il céda aux vœux de sa fille Ariane, et voulut couronner Zénon, son gendre. Mais la résistance du peuple, qui

détestait à la fois les Isaures, la difformité de Zénon et la méchanceté de son caractère l'obligèrent de renoncer à ce dessein : il donna le titre d'auguste à Léon, fils d'Ariane et de Zénon, âgé de quatorze ans, et le nomma consul. * Ce fut le dernier acte de son autorité; il mourut de la dyssenterie à l'âge de soixante-treize ans : il en avait régné dix sept.

Les Grecs, dont il avilit et ruina l'empire, lui donnèrent le titre de grand, parce qu'il était orthodoxe; on a conservé de lui le souvenir d'une belle parole : « La » majesté souveraine, disait - il, consiste » dans la justice : les princes ne doivent » se croire permis que ce qui l'est aux » particuliers. » Cette noble pensée aurait suffi à son éloge si elle avait réglé sa conduite; mais, dans ces temps de corruption et de décadence, le vice était en action et la vertu en maximes.

* An 474.

ZÉNON, EMPEREUR *.

Ce n'était point assez pour Zénon de gouverner l'Etat, comme régent, sous le nom de son fils Léon; il aspirait au trône avec une ardeur d'autant plus vive qu'il était moins digne de l'occuper. Sa femme Ariane et sa belle-mère Vérine lui conseillèrent de s'en emparer par un crime horrible : il le commit.

Les deux impératrices s'assurent par leurs intrigues des suffrages d'une partie du sénat et de l'armée. Elles convoquent le peuple qui se rassemble sur la place de l'Hyppodrome, au pied du trône du jeune empereur Léon. Les perfides conseils de sa mère et de son aïeule lui avaient dicté d'avance les paroles qui le perdirent : Zénon s'approche respectueusement de lui et s'agenouille pour lui rendre hommage : le jeune prince détache son diadême de son front, le place sur la tête de son père; en même temps il le proclame auguste, et le déclare son collègue.

La multitude, toujours facile à émou-

* An 474.

voir, applaudit à cet acte généreux de l'amour filial. Peu de jours après, le poison termina le règne et la vie de cet enfant infortuné.

Zénon réunissait, dans un corps difforme et dans une âme basse, tous les défauts et tous les vices des plus méchans princes. Présomptueux, lâche, défiant, capricieux, ingrat, cruel, il payait les plus grands services par l'exil et les plus légères offenses par la mort; il s'efforçait de cacher sa laideur par le fard, son impiété par le faux zèle, et sa lâcheté par la forfanterie : on le vit toujours menacer les Barbares, que jamais il n'osa combattre ; et la fortune, en l'élevant au rang suprême, ne fit qu'accroître et mettre en lumière tous les vices qu'il avait reçus de la nature.

L'histoire d'un homme aussi vil, d'un tyran si faible et si méprisable, serait peut-être tombée par le dégoût dans l'oubli, si son règne n'avait pas été l'époque de grands événemens.

Son orgueil, en voulant commander aux consciences, devint la cause de la première guerre religieuse qui ait ensanglanté la terre; jusque-là les hé-

résies n'avaient produit que des séditions.

Sa faiblesse favorisa la fortune et la gloire du plus grand homme de ce siècle, de Théodoric, et fit perdre l'Italie à l'empire.

Le ciel paraissait dans ce moment réunir contre l'Orient tous les fléaux de sa colère; Zénon avait un fils qui s'efforçait d'imiter et de surpasser ses vices. L'excès de ses débauches délivra la terre de ce jeune Néron.

Les deux frères de l'empereur, Conon et Longin, ne se rendaient pas moins odieux : le premier ne se plaisait qu'à répandre le sang; l'autre, toujours ivre, outrageant les femmes les plus distinguées, enlevait celles des premiers magistrats. Il assouvit, dit-on, sa brutalité sur toutes les vierges d'un monastère.

L'acte de l'empereur qui signala le plus sa lâcheté fut l'abandon de Rome. Le sénat, subjugué par l'usurpateur Odoacre, lui envoya le décret qui abolissait le titre d'empereur d'Occident, et qui détrônait à la fois le prince choisi par les Romains, le faible Augustule, et Julius Népos, neveu de son prédécesseur Léon, revêtu par lui de la pourpre.

On exigeait qu'il investît Odoacre de la dignité de patrice et du pouvoir suprême en Italie : Zénon ne soutint par les armes ni les droits de Népos, ni ceux de l'empire ; et la crainte l'emporta sur la voix de l'honneur : il céda Rome.

La vanité lui dicta d'abord un refus hautain ; mais bientôt, dominé par la peur, il livra l'Italie à Odoacre, le nomma patrice, et se contenta d'un vain hommage qui ne constatait que son orgueil et son impuissance.

Vainement, à cette époque de l'avilissement du trône, quelques hommes courageux voulurent défendre dans la Gaule les débris de la puissance romaine. La vaillance du gendre d'Avitus, et la fermeté de Sidonius Apollinaris, évêque de Clermont, avaient chassé de l'Auvergne le roi des Visigoths. Julius Népos céda depuis cette province ; et le faible Zénon, en abandonnant l'Italie, rendit cette perte irréparable.

Le mépris qu'inspirait Zénon redoubla l'audace des Barbares : quelques tribus de Sarrasins ravagèrent la Mésopotamie ; les Huns envahirent la Thrace ; les vaisseaux

de Genséric répandirent la terreur sur toutes les côtes de l'empire.

Zénon, qui n'opposait à ses ennemis que de l'argent et des intrigues, envoya au roi des Vandales un ambassadeur dont la sagesse fut plus utile à l'empire qu'une armée.

Dans ce temps de corruption, Sévère s'était acquis par sa vertu une si grande renommée qu'on croyait revoir en lui un ancien romain; l'opinion publique le comparait aux Fabricius et aux Catons. Lorsqu'il vint à Carthage, les troupes de Genséric étaient déjà débarquées en Epire, et faisaient trembler Zénon dans sa capitale : la vertu de l'ambassadeur, son éloquence, son adroite fermeté inspirèrent tant de respect à Genséric qu'il conclut la paix et lui dit : « Je vous rends gratuitement tous » les captifs grecs et romains dont ma fa» mille et moi nous pouvons disposer : les » autres appartiennent à mes officiers, à » mes soldats; je n'en suis pas le maître: » je vous autorise à les racheter. » Sévère prodigua toute sa fortune et vendit jusqu'à sa vaisselle pour délivrer ses concitoyens. Il signa un traité qui assurait l'évacuation, de l'empire, garantissait la tranquillité du

commerce, et promettait le rétablissement des églises et la tolérance du culte catholique. Ainsi la vertu d'un seul homme obtint d'un roi barbare ce que les légions grecques et romaines n'avaient pu lui arracher.

La cour de Constantinople était à la fois un théâtre de vices et de discordes. L'intérêt et le crime rompent promptement les liens qu'ils ont formés. Vérine, que Zénon contrariait dans ses amours, et qui n'en obtenait pas le crédit qu'elle avait espéré, forma une conspiration pour donner le trône à Basiliscus son frère. Un guerrier plus fameux par sa beauté que par son courage, Harmace, amant de Zénonide, femme de Basiliscus, séduisit quelques troupes : il avait remporté des succès en Thrace; vain de ces légers triomphes, il portait une armure semblable à celle d'Achille; la populace l'aimait et le nommait *Pyrrhus*, elle prit avec chaleur son parti. Au bruit de l'émeute le timide Zénon, effrayé par les agens de Vérine, se sauve avec ses trésors à Chalcédoine, et de là en Isaurie : son départ fut le signal du massacre des Isaures qui se trouvaient dans la capitale.

Le peuple proclame Basiliscus empereur; Vérine couronne elle-même son frère; Harmace est nommé général et consul. L'usurpateur accable le peuple et le clergé d'impôts, méprise, irrite sa sœur Vérine, et fait assassiner son amant. Esclave des volontés de sa femme, il se déclare pour l'hérésie d'Eutychès.

Les ennemis des catholiques triomphent; un grand nombre d'évêques anathématisent le concile de Chalcédoine : le patriarche Acace refuse seul de souscrire à leur décret. Il paraît en deuil, symbole de sa douleur; il couvre d'un voile noir l'autel et le trône épiscopal; ce spectacle enflamme les esprits du peuple qui se révolte. Au milieu de ce tumulte, le feu prend à la bibliothèque publique et consume cent vingt mille volumes. La garde comprime cette sédition; et Basiliscus ne cède ni aux murmures de la multitude, ni aux prières du pape *.

Cependant les Isaures s'étaient armés pour défendre Zénon; il marcha à leur tête; mais, à la vue de l'avant-garde en-

* An 477.

nemie, il prit lâchement la fuite. La fortune seule sembla s'opiniâtrer à le faire remonter sur le trône qu'il abandonnait.

Un brave général, Illus, traité avec hauteur par Basiliscus, le trahit et joint ses troupes à celles de Zénon, qui, rassuré par ce renfort, s'avance sur Constantinople. Les troupes se joignent près de Nicée. Au moment du combat, Zénon veut encore fuir : Illus l'en empêche et séduit à force d'argent Harmace, qui sacrifie à l'appât de l'or ses sermens, son maître et sa maîtresse. Basiliscus, voyant ses troupes en déroute, se réfugie dans une église : on lui promet la vie; il se rend; on l'enferme dans une citerne; il y meurt de faim.

Zénon, pour excuser ce manque de foi, prétendait n'avoir promis que de ne point répandre son sang. Il ne fut pas plus fidèle à la parole qu'il avait donnée à Harmace d'élever son fils au rang de césar : ce fils reçut l'ordre de se faire prêtre; Harmace fut assassiné.

Zénon, redevenu maître de l'empire, apaisa le pape par des promesses, le peuple par des libéralités, et se vit décerner,

comme tous les tyrans heureux, des félicitations, des éloges et des statues.

Ce fut vers ce temps que moururent Théodémir, roi fameux des Ostrogoths, et Genséric, le maître de Carthage, le conquérant de Rome.

La loi des Vandales donnait le sceptre au plus âgé des princes : il en résultait que le nouveau roi condamnait à la mort les princes de sa maison qui étaient nés avant ses propres enfans. Genséric avait employé ce moyen barbare pour assurer le trône à son fils Hunéric. Celui-ci, plus occupé de plaisir que de gloire, fit perdre aux Vandales l'habitude des combats : la guerre avait élevé leur puissance, le repos la fit tomber.

Les Ostrogoths, établis en Thrace et en Pannonie, étaient gouvernés alors, les premiers par Théodoric-le-Louche, et les autres par Théodoric-l'Amase, qui mérita et reçut le nom de Grand; le Louche avait favorisé la révolte de Basiliscus; l'Amase, depuis qu'il avait succédé à son père Théodémir, était resté fidèle à Zénon.

L'empereur, se conformant aux coutumes des Goths, des Francs et des Alle-

mands, coutumes qui donnèrent naissance aux institutions chevaleresques et féodales, adopta Théodoric-l'Amase pour fils d'armes, et le détermina à faire la guerre à Théodoric-le-Louche, en lui promettant un secours de quarante mille hommes. Il espérait détruire l'un par l'autre ces princes belliqueux ; et, pour rendre entre eux la balance plus égale, il se garda bien d'envoyer à son fils adoptif les troupes qu'il lui avait promises.

Les armées des deux Théodoric se rencontrent bientôt au pied du mont Rhodope. Le signal était donné, les traits allaient partir, les cris des soldats annonçaient un combat sanglant, lorsque Théodoric-le-Louche s'élance seul hors des rangs, s'approche rapidement de l'Amase, et s'écrie : « Comment se peut-il qu'un homme li-
» bre, qu'un prince d'une race illustre
» comme la mienne, défende un tyran,
» combatte pour un traître, porte le joug
» d'un lâche, et tombe ainsi volontaire-
» ment de la liberté dans la servitude,
» de l'opulence dans la misère? Oublions
» nos ressentimens et réunissons nos forces
» contre l'ennemi perfide qui fonde sur

» nos divisions l'espoir de notre ruine. »

Les deux armées applaudissent à ces paroles; les deux Théodoric s'embrassent et concluent la paix. Zénon, consterné par leur accord, par leurs reproches, épouvanté par leurs menaces, n'ose rejoindre son armée. Cette lâcheté décourage ses légions, qui se dispersent; et l'empereur, vaincu sans combattre, signe un traité honteux.

Théodoric-le-Louche obtint que l'empereur solderait treize mille Goths, lui donnerait le commandement de deux compagnies de la garde impériale, et le revêtirait de la charge de général du palais, qui appartenait à Théodoric-l'Amase. Celui-ci, indigné de cet affront, ravagea toute la Thrace. Théodoric-le-Louche ne s'opposa point à cette invasion: « Je ne » veux point combattre, disait-il, le fils » adoptif de l'empereur; je m'afflige seu» lement de voir périr tant d'infortunés » paysans, tandis que leur lâche empe» reur et l'impudique Vérine se livrent » tranquillement à leurs débauches. »

Le désir de renverser Zénon était dans tous les cœurs; mais partout les soldats,

instrument du despotisme, le défendent long-temps contre le mécontentement des peuples. Cependant Marcien, fils d'Anthème et gendre de Léon, trama, avec ses frères Romulus et Procope, une conspiration dont l'activité des délateurs ne put pénétrer le secret jusqu'au jour où elle éclata.

Au signal donné, les conjurés marchent contre le palais; la garde est repoussée; l'empereur se voit assiégé; il était près de se rendre. Marcien, se croyant sûr de son triomphe, remet l'assaut au lendemain. Pendant la nuit, Illus débauche une partie de ses soldats, met en fuite les autres, fait ses deux frères prisonniers, et le force à se réfugier dans une église : par crainte, et non par clémence, Zénon, épargnant ses jours l'exila dans une forteresse en Isaurie.

Les deux Théodoric continuaient à dévaster l'empire. Sabinien, général de Zénon, heureux dans quelques combats, avait obtenu le surnom de Grand, qu'on accorde à de légers succès dans un temps de désastres. Une trahison lui livra Dyrrachium; une manœuvre habile lui fit couper l'arrière-garde des Goths, qui per-

dirent cinq mille hommes et deux mille chariots. Cet avantage, le seul qu'eussent remporté depuis long-temps les armes grecques, était trop faible pour dissiper les terreurs de Zénon; il consulta le sénat sur les mesures à prendre contre ces deux redoutables ennemis.

Le sénat répondit que le peuple et le trésor étaient trop épuisés pour contenter l'avidité des deux Théodoric, et qu'il fallait satisfaire l'un et combattre l'autre.

Une mort soudaine délivra dans ce moment l'empire des fureurs de Théodoric-le-Louche. Suivant l'usage des Goths, on suspendait, devant la tente de leur chef, une grande javeline : Théodoric montait un cheval fougueux qui se cabra au moment où il passait sous le javelot, dont la pointe perça les flancs du roi et termina sa vie.

Théodoric-l'Amase réunit sous son pouvoir tous les Ostrogoths; il s'était déjà rendu maître de la Thessalie. L'empereur subit les lois qu'il lui dicta, le nomma consul, général des milices, préfet de Thrace, lui érigea une statue équestre

sur l'Hyppodrome, le reçut à Constantinople plutôt comme son maître que comme son allié, et lui céda la Dacie et une partie de la basse Mœsie.

Théodoric aurait alors placé sur son front la couronne impériale d'Orient, s'il ne l'eût dédaignée. Byzance avilie ne tentait pas son ambition; ses vœux le portaient vers l'Occident, où la fortune semblait l'appeler. Passionné pour la gloire, il ne crut la trouver que dans son ancien temple et sur les débris de Rome.

L'empereur, délivré de la crainte des Goths, s'occupa des troubles religieux qui duraient toujours depuis la révolte de Basiliscus : croyant pouvoir comprimer toutes les hérésies par un coup d'autorité, il publia un édit d'union qu'on appela l'*hénotique*, et que ses suites rendirent fameux. Il défendit, dans tout l'Orient de reconnaître d'autre symbole que celui de Nicée, et anathématisa Nestorius et Eutychès : le formulaire qu'il avait dressé, loin de calmer les esprits, augmenta leurs divisions et enfanta de nouvelles hérésies.

Les Ariens l'accusèrent d'impiété; les catholiques lui reprochèrent de violer le respect dû au concile de Chalcédoine, et de porter atteinte à l'autorité de l'Eglise.

Le pape Félix fit de vains efforts pour rétablir la concorde : on vit des légions de moines s'armer et se mettre en marche pour combattre l'empereur; une partie du peuple embrassa leur cause. On accusait Illus de vouloir rétablir l'idolâtrie et d'aspirer à l'empire. Vérine, jalouse de son crédit, arma des assassins contre sa personne; le complot fut découvert. Zénon livra sa belle-mère à la vengeance d'Illus, qui la fit enfermer en Cilicie.

L'impératrice Ariane avait osé prendre le parti de sa mère; Illus l'accuse, non sans fondement, d'un commerce criminel avec Anastase, silenciaire du palais. Zénon ordonne la mort de sa femme, et croit son ordre exécuté : tout-à-coup elle paraît aux yeux du lâche empereur qui tremble à sa vue, et lui permet de se venger.

Un assassin, armé par elle, attaque Illus, et ne lui porte qu'un coup mal assuré. Zénon, épouvanté, jure qu'il n'a

point trempé dans ce complot. Illus, indigné de la perfidie d'un prince qu'il avait deux fois sauvé, dissimule son courroux, demande la permission de s'éloigner, reçoit le commandement des troupes d'Orient, se rend à Antioche, et proclame empereur Léonce, général syrien, dont on estimait l'esprit et la bravoure.

Vérine est tirée de prison. Cette orgueilleuse princesse convoque l'armée, couronne Léonce, et publie un édit dont l'insolence a consacré le souvenir :

« Vérine Auguste à nos préfets et à » nos peuples, salut : Vous savez que » l'empire est notre patrimoine : après » le décès de Léon, notre époux, nous » avons élevé au trône l'Isaure Tarasis- » codicée, qui se nomme aujourd'hui » Zénon. Nous croyions qu'il vous ren- » drait heureux; mais son avarice et son » impiété nous ont prouvé qu'il fallait vous » donner un prince plus juste et plus chré- » tien. Nous avons donc couronné le très » pieux Léonce; reconnaissez-le comme » empereur des Romains. Quiconque s'y » opposera sera traité comme rebelle. »

Léonce et Illus réunis livrèrent bataille

près d'Antioche à Longin, frère de Zénon, et mirent son armée en déroute *. Mais Théodoric, embrassant la cause de l'empereur, tailla en pièces les rebelles, les poursuivit et s'empara de leurs chefs; les têtes d'Illus et de Léonce, plantées sur des pieux, servirent de spectacle au peuple de Constantinople.

Théodoric, après avoir relevé le trône de l'infâme Zénon, connaissait trop sa perfidie pour rester imprudemment près de lui. Insatiable de gloire et de combats, il courut attaquer les Huns, habitans des rives du Volga, qu'on appela dans la suite Bulgares. L'égalité la plus entière régnait parmi ces peuples; les distinctions, qu'ils n'accordaient qu'aux plus braves d'entre eux, étaient graduées sur le nombre d'ennemis qu'ils avaient tués. Théodoric les défit sur les bords du Borysthène, et renversa leur chef d'un coup de lance.

Le nom romain perdit à cette époque dans les Gaules son dernier appui. Syagrius, battu par Clovis, chercha vainement un asile à Toulouse. Alaric, roi des

* An 485.

Visigoths, le livra au roi des Français, qui lui fit trancher la tête.

Zénon se rendait de plus en plus odieux et méprisable : passionné pour les jeux du cirque, il encouragea par son appui l'insolence de la faction verte, dont les partisans commirent dans l'empire les plus grands désordres; ils massacrèrent à Antioche un grand nombre de Juifs. L'impunité des meurtriers excita une révolte en Palestine. Les Juifs élurent un roi, nommé Jutuza, qui s'empara de Sichem et de Cézarée; les Hébreux égorgèrent une foule de chrétiens. Mais Asclépiade, gouverneur de Palestine, combattit les rebelles, les défit complétement, prit leur nouveau roi, et envoya à l'empereur la tête de Jutuza, ornée du diadême.

L'empereur, toujours ingrat, éludait les promesses faites à Théodoric. D'un autre côté les Goths s'indignaient avec raison de voir leur roi s'abaisser sous le pouvoir d'un lâche empereur, et porter le nom de préfet, de général et de consul; l'esprit de liberté, qu'on ne trouvait plus à Rome et à Byzance, faisait alors la force des peuples barbares, et l'autorité

de leurs princes était très limitée. Théodoric, cédant au vœu de sa nation, rompt son alliance avec l'empereur, et s'avance jusqu'aux portes de Constantinople, portant devant lui la flamme et l'épouvante.

Zénon, incapable d'arrêter ce torrent, veut le détourner par sa soumission, et propose à Théodoric une entrevue; le roi des Goths l'accepte, et, certain que la terreur de son nom le garantit de tout danger, il entre sans troupes à Constantinople, et paraît seul aux yeux de l'empereur.

Après avoir écouté dédaigneusement les reproches de Zénon, « voulez-vous,
» lui dit-il, éviter la ruine qui vous me-
» nace? Il ne vous en coûtera qu'une pa-
» role. Vous avez livré honteusement aux
» Hérules l'antique berceau de votre em-
» pire, l'Italie; laissez-moi en tenter la
» conquête. Si je réussis, nous en parta-
» gerons l'honneur. Rome, au lieu de dé-
» pendre de vos ennemis, sera gouvernée
» par le fils que vous avez adopté; si
» je péris dans cette entreprise, vous y
» gagnerez encore, car vous serez dé-
» gagé des subsides onéreux que vous me
» payez. »

Zénon accepte cette proposition, espérant que les Goths, dont il allait par-là obtenir l'éloignement, trouveraient leur tombeau en Italie.

Il en fit donc la cession par un édit solennel; et, suivant les anciennes coutumes, il donna l'investiture de cette nouvelle souveraineté à Théodoric, en lui posant sur la tête un voile sacré.

Après la conquête, les Goths prétendirent que l'empereur avait fait à leur roi l'abandon total de ces contrées; les Grecs soutinrent que Théodoric n'en avait reçu l'investiture que pour les gouverner comme lieutenant de l'empereur.

Les peuples du Nord, qui ne connaissaient d'autre droit que la force, ne cherchaient pas, comme les politiques modernes, de plausibles prétextes pour couvrir leurs invasions d'une apparence de justice; cependant, si le roi des Goths en avait voulu trouver un pour marcher en Italie, le sort le lui offrait.

Odoacre, jusque-là favorisé par la fortune, venait de porter ses armes jusqu'aux rives du Danube, et, après avoir défait complètement les Ruges, il revint en

triomphe dans Ravenne, traînant à la suite de son char leur roi Féléthée, chargé de chaînes. Par un cruel abus de la victoire, il fit trancher la tête à son captif. Les Ruges avaient la même origine que les Goths : Frédéric, fils de Féléthée, vint implorer le secours de Théodoric, qui promit de le venger. *

A la voix de leur prince, les Goths s'arment, toute la nation s'ébranle, les vieillards, les femmes, les enfans suivent l'armée : la Dacie et la Mœsie sont abandonnées par eux, et, comme s'ils étaient certains de la victoire, ils quittent sans regret leurs villes, leurs champs, leurs foyers. L'ardeur de vaincre éteint en eux tout autre sentiment; et déjà ils ne connaissent plus de patrie que la riche contrée qu'ils vont conquérir.

Cette foule innombrable prend la route de Sirmium, marche sans magasins, ne vit que de chasse et de pillage, et, avant de combattre, se voit au moment d'être détruite par la famine et par la peste.

Accablée de fatigues, elle arrive sur la rivière d'Ulca : les Gépides lui en dispu-

* An 488.

tent le passage; à leur aspect les Goths reculent, Théodoric impatient s'écrie : « Que les timides s'arrêtent! que les plus » braves me suivent! Peu de guerriers me » suffiront pour vaincre, mais tous profi- » teront de la victoire. Que tous vos éten- » dards levés s'approchent, m'entourent » et me signalent aux ennemis. Je veux » servir de but à leurs traits : mon bras » leur apprendra bientôt que c'est à mes » pieds qu'ils doivent déposer leurs armes. »

A ces mots, il s'élance presque seul dans le fleuve, et le franchit en renversant tous ceux qui s'opposent à ses coups : l'armée entière, entraînée par son courage, le suit. Trasilla, roi des Gépides, Buza, roi des Bulgares, expirent sur le champ de bataille; leurs troupes sont enfoncées, une partie est tuée, l'autre prend la fuite; leurs camps, leurs trésors, leurs vivres, tout devient la proie des Goths, et Théodoric vainqueur pénètre sans obstacle dans la Vénétie.

Odoacre était campé entre Aquilée et les Alpes Juliennes, sur les rives du Sonzo, où se trouve aujourd'hui Goritz. Théodoric, après avoir laissé prendre quel-

que repos à ses troupes, livre bataille à Odoacre, triomphe de sa résistance par l'impétuosité de l'attaque, le poursuit jusqu'à son camp, s'en empare et le contraint de se renfermer dans Vérone. Il data son règne en Italie du jour de cette victoire. *

Tandis qu'il assiégeait Vérone, Odoacre, que son malheur n'avait point abattu, reçoit un renfort : au milieu d'une nuit obscure, il sort de la ville, surprend, égorge les postes avancés, et pénètre dans le camp ennemi. Théodoric dormait paisiblement dans sa tente; il est éveillé par les cris de sa mère et de sa femme qui, le glaive à la main, l'appellent au combat; il se lève, s'arme, voit les Goths fuir, s'élance au milieu d'eux, les arrête, les rallie, se précipite sur les soldats d'Odoacre, qui, se croyant vainqueurs, se livraient au pillage : il en fait un grand carnage, les met en déroute, et les poursuit si vivement qu'il entre pêle-mêle avec les fuyards dans Vérone.

Odoacre s'échappe et court à Rome,

* An 488.

Depuis long-temps cette ville, dépouillée de gloire, était ouverte aux vainqueurs et fermée aux vaincus : les Romains défendent l'entrée de la ville à cet Odoacre, qui naguère était l'objet de leurs serviles hommages, et lui déclarent qu'ils ne reconnaissent d'autre maître que Théodoric, nommé par l'empereur d'Orient pour les gouverner.

Milan, plus fidèle, voulait se défendre ; mais la politique de son évêque et la trahison de Tuffa, général d'Odoacre, en ouvrirent les portes à l'heureux Théodoric.

Le roi des Goths confia le commandement d'une de ses divisions à ce même Tuffa : une nouvelle défection lui apprit bientôt que les traîtres qui nous servent, ne méritent que notre argent et notre mépris.

Tuffa livra les troupes qu'il commandait à Odoacre et à la mort.

Epiphane, évêque de Pavie, décida les habitans de cette ville à éviter les malheurs d'un siége par une prompte et honteuse soumission.

Le sort dispose de la fortune, mais non

de la gloire : Odoacre mérita de conserver la sienne par son courage dans les revers : deux fois vaincu, souvent trahi, son génie, fécond en ressources, avait encore réuni autour de lui une nombreuse armée; il semblait, après sa chute, se relever plus fort et plus redoutable.

Alaric, roi des Visigoths, vint joindre ses troupes à celles de Théodoric. Gondebaud, roi des Bourguignons, sous prétexte de secourir Odoacre, entra dans l'Italie par Gênes, dans le seul dessein de piller les villes et de dévaster les campagnes.

Cette malheureuse Italie souffrait alors tous les maux dont l'ambition romaine avait si long-temps accablé l'univers.

Ce fut au milieu de ces dissensions cruelles que les évêques et les nobles, pour échapper aux ravages de la guerre, se retranchèrent sur les montagnes dans des châteaux fortifiés : l'habitant des campagnes qui s'y réfugiait, achetait par la servitude le repos momentané que lui offrait la protection de ces chefs avares et hautains.

Odoacre, loin de se borner timidement à faire une guerre défensive, attaqua vive-

ment Théodoric, lui enleva Milan, et le contraignit de se retirer dans Pavie, où il l'assiégea.

Mais le ciel paraissait conspirer contre lui; une pluie qui tombait par torrens le força de lever le siége. Dans ce moment l'armée d'Alaric parut : Théodoric, fortifié par elle, poursuivit à son tour Odoacre, l'atteignit sur les bords de l'Adda, et lui livra, le 11 août 490, une bataille qui fut décisive; l'opiniâtreté et le courage des deux chefs rendirent le combat long et sanglant : chacun ne voulait céder la victoire qu'avec la vie. Enfin, après un grand carnage, Odoacre, ayant vu tomber autour de lui ses plus braves guerriers, chercha son salut dans la fuite; il s'enferma dans Ravenne : il s'y défendit un an, y capitula; et, sur la promesse qu'on lui fit d'épargner ses jours et ceux de ses partisans, il abandonna l'Italie au vainqueur.

Théodoric envoya Festus Niger à Constantinople pour demander à Zénon de lui accorder le titre de roi d'Italie; la vanité de l'empereur le disposait au refus, la crainte au consentement; il mourut avant de s'être décidé entre ces deux sentimens.

Théodoric, maître de Ravenne, y entra en triomphe, traita d'abord Odoacre en roi, et lui en laissa le titre : il paraissait alors sentir qu'un tel homme, en perdant une couronne, avait droit par son courage à l'estime de son vainqueur; mais, peu de temps après, la politique du conquérant l'emporta sur la générosité du héros. Odoacre était plaint, regretté: Théodoric résolut sa mort: il invita cet infortuné prince à un festin avec sa famille et ses principaux officiers, le tua de sa main *, et fit massacrer tous ceux qui l'accompagnaient. En vain il prétendit avoir reçu l'avis certain d'une conspiration tramée contre ses jours par Odoacre : ce meurtre ternit sa gloire, et trente ans de vertus ne purent effacer cette tache.

Toute l'Italie, la Rhétie, la Norique et la Dalmatie se soumirent au pouvoir de Théodoric. Il conquit la Sicile, non par les armes, mais par l'éloquence de Cassiodore, qu'il y envoya.

Frédéric, roi des Ruges, vengé par le roi des Goths, devint jaloux du triomphe

* An 493.

de son protecteur, souleva contre lui quelques provinces, et fut puni de son ingratitude par une défaite sanglante.

Les Goths forcèrent lse habitans de l'Italie à leur céder le tiers de leurs terres. Le mélange des langues suivit le mélange des peuples et des propriétés; la langue italienne en fut le résultat.

C'est ainsi que s'établit en Italie le règne des Ostrogoths, dont la puissance ne dura que soixante ans.

Théodoric, nommé dans son pays Dietrich, fut le plus grand homme de ce siècle. Sa taille était majestueuse, son regard doux et fier : économe et libéral, impétueux, mais clément, habile politique et grand capitaine, il sut à la fois se faire craindre par ses indociles guerriers et gagner l'affection des peuples qu'il avait vaincus.

« Nous détestons l'oppression, disait-il » dans un de ses édits, nous voulons que » la justice désavoue la violence. Goths! » vous devez aimer les Romains comme » vos frères. Romains! vous devez chérir » les Goths comme vos défenseurs. »

Son économie seule remplit le trésor;

il diminua les impôts, rendit la prospérité au commerce et la paix à l'agriculture; sa justice sévère réprima le brigandage : sous son règne on voyageait sans crainte dans toute l'Italie; et sa sagesse y établit un si bon ordre que, lorsque Anastase, successeur de Zénon, pour conserver l'apparence de la souveraineté à laquelle il prétendait, recommanda publiquement à Théodoric de respecter le sénat, de faire exécuter les lois et de maintenir l'union entre ses sujets, tous les Romains s'écrièrent que de tels conseils étaient moins nécessaires au roi des Goths qu'à l'empereur lui-même.

Théodoric, loin d'humilier les vaincus, adopta leur habillement, conserva le droit romain, laissa ces deux peuples se gouverner par leurs coutumes, et leur donna des juges de leur nation.

Sans écouter, comme les princes faibles, les avis intéressés de ses courtisans, il combla de bienfaits ceux d'Odoacre : par la force on ne fait que vaincre, c'est par la générosité qu'on soumet.

Théodoric entra dans Rome en triomphe l'an 500. Le pape Symmaque et le

peuple vinrent au devant de lui. Il professait l'arianisme ; mais, trop habile pour se laisser dominer par un esprit de secte, il traita le pape avec respect, et rendit hommage au Dieu des armées dans l'église de Saint-Pierre.

Boëce, en présence du sénat, prononça son éloge; et l'éloquence romaine parut renaître, dès qu'elle eut à louer non plus de vils tyrans, mais un grand homme.

Théodoric harangua le peuple, lui promit la conservation de ses droits, celle des priviléges du sénat, le maintien des lois, des distributions annuelles de bled, des fonds pour les hôpitaux; et il tint toutes ses promesses.

La garde impériale conserva sa solde. Il releva les murs des villes, et les embellit par un grand nombre de palais, de portiques et d'amphithéâtres. Le roi des Goths contemplait avec vénération ce Capitole qui avait gouverné le monde, la tribune illustrée par tant d'orateurs, ces grands monumens qui survivaient à tant de triomphes, et peut-être, au même moment, les ombres des anciens héros de Rome gémissaient de voir qu'il n'existât

plus dans la capitale du monde qu'un conquérant barbare qui fût encore digne, par son génie et par son courage, de porter le nom de Romain.

La politique de Théodoric fut habile et profonde; il avait trop éprouvé en Pannonie les peines attachées à la condition d'un chef de Barbares, pour ne pas chercher les moyens d'adoucir les mœurs de ses sujets, ou plutôt de ses compagnons d'armes, aussi indociles que belliqueux.

Le roi de ces guerriers féroces était moins leur souverain que leur ministre : forcé d'obéir à leurs passions, il s'était vu contraint par eux à combattre contre ses alliés, à violer les traités qu'il avait signés, à ravager la Thrace, à changer les plus belles contrées de la Grèce en déserts; et c'était pour diriger ce torrent, impossible à contenir, qu'il avait porté ses armes au-delà des Alpes.

Après la conquête de l'Italie, pour accoutumer ses soldats au repos, il leur partagea les terres conquises. Une propriété, un sol fertile, un beau ciel inspirent promptement l'amour de la patrie, de la tranquillité, des jouissances de la vie

sociale; et l'intérêt même fait sentir le besoin de l'ordre, de la justice et des lois.

En même temps ce prince clairvoyant, loin de s'endormir dans une fausse sécurité au milieu d'une nation indignée de porter un joug étranger, évita également de laisser les Romains reprendre l'habitude des armes, et de souffrir que les Goths s'amollissent dans la prospérité.

Les terres accordées à ces guerriers ne furent que des cessions conditionnelles de la puissance royale, des bénéfices révocables; il fallait mériter par un service actif, par une obéissance constante, la conservation de ces biens qu'on avait obtenus par le courage : par-là il assurait la défense de ces conquêtes contre les ennemis du dehors et du dedans, et faisait des Goths un peuple heureux et soumis, sans le rendre moins vaillant.

Il les rassemblait fréquemment, et entretenait leur force et leur ardeur par des exercices militaires.

Gouvernant par d'autres principes les peuples d'Italie, il leur laissait leurs lois, leur luxe, leurs coutumes, leurs fêtes, leurs assemblées, les occupait de plaisirs

les éloignait des armes, laissait les villes élire leurs magistrats, régler leurs intérêts, permettait aux différentes sectes de professer leur culte, aux évêques de tenir leurs synodes.

Sa cour ressemblait à celle des empereurs : on y voyait des préfets, des patrices, des questeurs, des consuls; tous ces dehors cachaient le Barbare aux yeux des Romains.

Sur la frontière et dans les camps, Théodoric, reprenant son armure, se montrait aux regards des enfans du Nord sous d'autres formes.

Les prêtres et mêmes des saints, tels que Fulgence et Epiphane, célébraient sa vertu; le sénat et le peuple romain vantaient sa justice, ils le regardaient comme leur libérateur; et les Goths, en brandissant leurs lances, chantaient ses exploits, et l'honoraient presque comme un Dieu.

Ce prince, luttant d'adresse avec les Grecs, méprisait leur faiblesse et flattait leur vanité. Sa correspondance avec Zénon et Anastase, son successeur, était rédigée en termes aussi équivoques que ceux des édits de ces princes. Quand ceux-ci

lui écrivaient comme à un vassal, il leur répondait comme un allié, parlait beaucoup d'union, jamais de dépendance, leur laissait confirmer les consuls qu'il nommait, ne s'offensait point de la souveraineté qu'ils affectaient, et ne les consolait de son indépendance que par les démonstrations vagues d'un vain respect.

Marcellin et plusieurs auteurs latins prétendaient que le roi des Goths devait toute son habileté à son génie et rien à l'éducation, que même il ne savait pas signer son nom. Il est difficile de croire que ce prince, élevé à Constantinople, ait pu conserver cette ignorance grossière : ce qui est certain c'est que, s'il ne cultiva pas les lettres, il les distingua et les protégea toujours.

Il prit pour ministre le savant Cassiodore Libérius, dont les talens lui firent oublier qu'il avait été l'ami d'Odoacre; enfin il éleva aux plus hautes dignités Boëce, le dernier des orateurs romains qui mérita d'occuper la tribune de Cicéron; Boëce était aussi fameux par l'étendue de ses connaissances que par ses vertus et par ses malheurs.

Les empereurs d'Orient étaient moins à redouter pour le nouveau souverain d'Italie que les rois du Nord et que les monarques de l'Occident. Tous ces vieux ennemis de l'empire romain, les Francs, les Bourguignons, les Allemands, et toutes ces peuplades belliqueuses qui couvraient les rivages de la Scandinavie, les champs de la Gaule, les forêts de la Germanie et les bords du Danube, ne voyaient pas sans envie le roi des Goths assis tranquillement sur le trône d'Auguste, de Trajan et de Constantin. Théodoric s'unit étroitement avec le roi des Visigoths, qui occupaient le midi de la Gaule; il s'unit à Clovis, roi des Francs, en épousant sa sœur Audeflède; et deux cent mille guerriers, toujours prêts à combattre, continrent ou réprimèrent l'ambition de ses autres rivaux.

Lorsque Clovis, après avoir réuni toutes les tribus des Francs sous son pouvoir, ayant vaincu Syagrius, battu les Allemands et détruit la puissance des Bourguignons, déclara la guerre au roi des Visigoths; Théodoric embrassa la cause de son allié, de son parent Alaric; et, s'il ne

put sauver ni ce prince ni l'Aquitaine, il fit au moins échouer les efforts des Français devant Arles ; le conquérant de l'Italie fut ainsi la seule digue qui pût arrêter le cours des exploits de l'heureux vainqueur de la Gaule.

L'admiration due à un homme de génie si supérieur à son siècle ne peut faire excuser les fautes, les erreurs et même les crimes qui ternirent la vieillesse de ce grand roi ; mais il serait injuste de ne pas en attribuer une grande part à sa position, aux mœurs de son temps, à la corruption des patriciens de Rome, à la férocité des officiers barbares qui composaient sa cour.

Il suffira, pour justifier nos éloges, de le comparer à tous les autres conquérans, qui, disait-il lui-même dans une de ses lettres, « pillent ou détruisent les villes, les provinces conquises ; » il ajoutait : « pour nous, nous voulons faire regretter aux vaincus de ne l'avoir pas été plus tôt. »

Pendant trente ans cette maxime régla presque toutes ses actions ; il recommandait à ses guerriers de joindre l'humanité romaine à la vaillance gothique ; et, au mépris de la coutume des Barbares, ha-

bitués à ne reconnaître de juges que leurs épées, il défendit le duel.

Dans le cours de son règne, Symmaque et Laurent se disputèrent par les armes le pontificat. Théodoric fit juger cette contestation par un concile, et n'employa son autorité que pour faire exécuter le jugement rendu en faveur de Symmaque. Ce pape, abusant peut-être de sa tolérance ou de son indifférence pour les querelles religieuses, fit déclarer par un autre concile que le saint-siége rend impeccables ceux qui l'occupent, ou plutôt que Dieu ne permet d'y monter qu'à ceux qu'il a prédestinés à être saints.

Si la raison ne suffisait pas pour montrer la folie de cette orgueilleuse prétention, l'histoire de trop de papes indignes du sacerdoce en prouverait la fausseté.

Tandis que l'Italie, successivement avilie et ravagée par les Vandales et par les Hérules, sortait de ses ruines et semblait renaître plus heureuse et plus florissante, l'empire d'Orient continuait à gémir sous le joug honteux du lâche Zénon. Celui qui craint tout, croit tout : l'empereur, tremblant toujours pour son trône et pour

sa vie, consultait les astrologues et ajoutait foi à leurs prédictions. Malgré son zèle pour sa secte, le désir de connaître l'avenir le portait à entretenir souvent Proclus, Marin, Damassius et d'autres philosophes païens; les prêtres les accusèrent d'avoir formé un complot pour contraindre Zénon à rétablir le culte des idoles. Un de leurs complices, Sévérien, les trahit et prit la fuite : les conspirateurs furent livrés à la mort.

Un autre astrologue, le comte Maurien, prédit à l'empereur que l'un des silenciaires du palais s'emparerait de la couronne. Une telle prédiction n'exigeait pas une grande pénétration. Toute la cour alors connaissait l'amour de l'impératrice Ariane pour le silenciaire Anastase; Zénon seul l'ignorait. Ses soupçons tombèrent sur Pélage, collègue d'Anastase : il l'exila en Servie, où il fut égorgé.

Ariane, avertie par ce meurtre du sort qui la menaçait, prévint ce danger par un crime atroce. L'empereur tomba malade. L'impératrice, profitant du moment où il s'était évanoui, le fit enterrer vivant : ses cris percèrent la voûte; la garde, qui

les entendait, ne voulut point ou n'osa pas le secourir. Peu de temps après on ouvrit son tombeau, et l'on vit qu'il s'était déchiré les bras. Cet horrible forfait inspira peu d'horreur, soit qu'on en voulût douter, soit qu'on crût qu'un si vil tyran méritait une telle femme et une telle fin. Zénon mourut en 491, âgé de soixante-cinq ans, après seize ans de règne.

ANASTASE. *

Ariane et son ministre, l'eunuque Urbice, en donnant la mort à Zénon, avaient pris toutes leurs mesures pour le remplacer; le sénat, dominé ou gagné par eux, élut Anastase, qui exerçait la charge de silenciaire. Mais comme on l'accusait de favoriser l'hérésie des Manichéens et des Eutychiens, le patriarche Euphémius, avant de le couronner, voulut qu'il jurât par écrit de se conformer à la doctrine du concile de Chalcédoine : il signa ce serment, et tous les peuples de l'empire, accoutumés à changer servilement de

* An 491.

joug, apprirent sans étonnement que Zénon était tombé du trône, et que celui qu'ils avaient pour maître était un ancien domestique du palais.

Anastase, âgé de soixante ans lorsqu'il parvint au rang suprême, ne fut remarquable ni par de grands vices, ni par de grandes vertus. Né dans une famille obscure, sa beauté, mérite de cour, fit sa fortune; un de ses yeux était bleu, l'autre noir. Son caractère offrait la même irrégularité: on le vit tour à tour audacieux et indécis, avare et libéral, tolérant et persécuteur.

Il disait souvent que la raison d'Etat excuse tout; maxime des mauvais princes pour couvrir leurs crimes du voile de l'intérêt public; heureusement ses actions furent plus généreuses que ses principes. Il bannit les délateurs, respecta la justice, abolit l'usage barbare qui faisait combattre sur l'arêne les hommes contre les animaux; enfin il délivra le peuple de l'impôt onéreux levé sur toutes les productions de l'industrie, même sur la mendicité, et qu'on appelait le *chrysagire*.

Longin, frère de Zénon, aspirait à l'em-

pire, que ses vices auraient déshonoré; les Isaures soutinrent ses prétentions, et leur révolte ne fut comprimée qu'après une guerre de six ans.

Les généraux d'Anastase remportèrent sur eux plusieurs victoires, et en firent un grand carnage; enfin les deux consuls, Jean-le-Scythe et Jean-le-Bossu, les défirent complètement et prirent Longin, qui fut décapité.

Cette guerre commença la fortune d'un obscur paysan de Thrace nommé Justin, qui, peu de temps après, parvint au trône. Agé de vingt ans, il avait quitté sa charrue pour fuir la misère; et, suivi de deux de ses compagnons, il était venu à pied dans la capitale, portant une besace et un bâton. Tous trois s'enrôlèrent : Léon, frappé de leur haute stature, les fit entrer dans sa garde. Justin était déjà capitaine lorsqu'on marcha contre les Isaures. Une faute contre la discipline le fit condamner par Jean-le-Bossu à perdre la vie; la hache était levée sur sa tête, lorsque le consul, arrêté par un songe suivant les uns, par une apparition suivant les autres, lui accorda sa grâce.

Sa bravoure lui attira l'estime de ses chefs et la bienveillance de l'empereur, qui le nomma successivement sénateur, chef des offices et patrice.

Les Sarrasins, qui troublaient alors le repos de l'empire par leurs excursions et leurs brigandages, et qui, depuis, lui devinrent si funestes, lorsqu'une nouvelle religion ajouta l'ardeur du fanatisme à leur passion pour la guerre, parurent en grand nombre cette année * en Syrie. Romanus, gouverneur de Palestine, les combattit et les força de se retirer.

Anastase fut moins heureux contre les Bulgares. Ils avaient passé le Danube; Ariste et le comte Nicostrate, à la tête de l'armée d'Illyrie, leur livrèrent bataille et la perdirent; d'affreuses dévastations furent la suite de cette défaite.

La peste et la famine dépeuplèrent une partie de l'Asie. ** Pendant ce temps la Perse, sans cesse attaquée par les hordes du Nord, était déchirée par les discordes civiles. Pérose fut tué dans une bataille contre les Huns; Balacèse, son frère, lui

* An 499.
** An 501.

succéda; Cavade, son fils, resta en ôtage chez les Huns victorieux. Le nouveau roi méprisait la religion des mages; ils révoltèrent le peuple contre ce prince : on lui creva les yeux; on le dépouilla de la couronne; Cavade hérita de son sceptre et régna en tyran.

Ses ambassadeurs vinrent demander à l'empereur Anastase les subsides que Zénon lui avait promis. L'avare Anastase préféra l'argent à la paix; il prétendit qu'on était convenu, non d'un don, mais d'un emprunt. Cette conduite rompit les liens des deux empires : de grands événemens forcèrent Cavade à différer sa vengeance.

Il voulut contraindre les Arméniens à embrasser son culte; ceux-ci prirent les armes, massacrèrent les mages, et taillèrent en pièces les troupes persannes.

Les cruautés de Cavade le rendaient odieux; son ingratitude pour un général qui l'avait sauvé dans un combat, et qu'il fit mourir, excita la fureur des grands du royaume; ils le déposèrent, l'enfermèrent dans une prison, et élurent pour roi Zamaspèce.

Bientôt Cavade, délivré par le courage

de sa femme, se réfugia chez les Huns, qui lui donnèrent des troupes et le rétablirent sur le trône. Après s'être vengé cruellement de ses sujets rebelles, il déclara la guerre aux Romains, entra en Arménie, la dévasta et forma le siége d'Amide. A la suite de deux assauts inutiles, il feignit de se retirer, revint pendant la nuit et pénétra dans la ville par la négligence de quelques moines plongés dans l'ivresse, et qui laissèrent sans défense un fort dont la garde leur avait été confiée. Quatre-vingt mille habitans furent passés au fil de l'épée : tous auraient péri; l'adresse et le courage d'un vieux prêtre grec mirent seuls fin à ce carnage. « Seigneur, » dit-il à Cavade, un grand roi souille sa » gloire en égorgeant les vaincus. — Et » pourquoi, répondit le roi, a-t-on lassé » ma patience par une résistance si opi» niâtre? — C'est, reprit le vieillard, que » Dieu voulait accorder cette conquête à » votre valeur plutôt qu'à notre lâcheté. » Cette réponse, à la fois fière et flatteuse, désarma le vainqueur. *

* An 503.

Anastase envoya contre les Perses une forte armée, commandée par Aréobinde, général habile; mais il lui donna pour collègues deux courtisans, Hypace et Patrix, qui, jaloux de sa gloire, craignaient plus ses succès que ceux de l'ennemi. Ils le trahirent et laissèrent surprendre l'armée par les Perses, qui la taillèrent en pièces.

Cavade, après une tentative inutile sur Edesse, se vit forcé à la retraite par Aréobinde. Anastase ne put reprendre Amide. Effrayé de l'approche de l'armée des Goths, qui menaçaient l'Illyrie, il conclut la paix avec Cavade, ou plutôt il l'acheta : on lui rendit Amide, mais il paya au roi de Perse un tribut de onze mille livres d'or.

L'empereur, délivré de cet ennemi, rassembla toutes ses forces pour les opposer à l'armée que Théodoric venait d'envoyer en Illyrie sous les ordres d'un général nommé Pitria : lorsque les armées furent en présence, le général des Goths, pour enflammer leur courage à la vue d'un ennemi supérieur en nombre, s'élance à leur tête et s'écrie : « Compagnons! vous » connaissez tous la vaillance de votre roi.

» Les ennemis, qui ont éprouvé sa force
» et son courage, le connaissent comme
» vous. Prouvez-leur que vous lui res-
» semblez. Quoiqu'il soit absent, il vous
» voit: marchez, combattez! il a les re-
» gards fixés sur vous, aucune de vos
» actions ne lui échappera. »

Les Grecs furent complètement battus; et Pitria, défendant qu'on dépouillât les morts, ordonna de laisser sur le champ de bataille les armes et les chevaux, comme trophée de sa victoire.

Anastase éprouvait que les légions énervées n'étaient plus de suffisans remparts pour défendre sa capitale. Il fit construire, à treize lieues de Constantinople, une muraille épaisse de vingt pieds, flanquée de tours, et qui s'étendait, dans l'espace de treize lieues, de la Propontide au Pont-Euxin; signal de détresse, monument à la fois de faiblesse et de luxe.

L'empereur, ne pouvant lutter contre le génie et la fortune de Théodoric, chercha une vengeance sans gloire; et, lorsqu'il vit le roi des Goths occupé à combattre les Français, il chargea Romanus, à la tête de huit mille soldats, de piller la

Calabre et les côtes d'Italie. * En même temps il donna le titre de consul à Clovis, qui lui enlevait pour jamais la Gaule, et fit offrir à ce prince, par ses ambassadeurs, une tunique de pourpre et une couronne d'or; il espérait par-là exciter une haine irréconciliable entre le roi des Francs et celui des Goths.

Clovis méprisait la faiblesse de l'empereur grec; mais, comme les souvenirs de Rome et le respect pour les dignités romaines existaient encore dans la Gaule, le roi des Francs, pour rendre son autorité plus vénérable aux yeux des peuples conquis, reçut dans l'église de Saint-Martin de Tours les ornemens qu'on lui présentait, et accepta le titre qui semblait sanctionner son pouvoir et légaliser sa conquête.

L'empereur ne réussissait pas mieux à maintenir la tranquillité intérieure qu'à soutenir la gloire des armes de l'empire. La passion des anciens Grecs pour les courses de chars n'était point tombée avec leur liberté; ils l'avaient communiquée à

* An 508.

leurs vainqueurs. Presque indifférens pour la gloire du champ de bataille et de la tribune, ils n'ambitionnaient avec ardeur que celle du cirque; et, tandis qu'ils voyaient avec insouciance leurs généraux, leurs consuls exilés, mutilés, enchaînés, leurs princes avilis, assassinés, détrônés, ils embrassaient avec passion la querelle des cochers de la faction verte ou de la faction bleue, et, bravant dans leur fureur les armes des soldats, l'autorité du prince et la voix des magistrats, ils changeaient souvent le théâtre des jeux en champ de carnage.

L'empereur, entraîné par le torrent de l'opinion, commit la faute de prendre parti dans ces sanglantes et méprisables querelles; la faction opposée à celle qu'il protégeait excita souvent des séditions que sa présence ne put comprimer : quelquefois même il fut insulté et poursuivi à coups de pierre, et se vit obligé de se renfermer dans son palais.

Une autre faiblesse, plus fatale, l'exposa à de plus grands dangers. Vaincu par son penchant pour l'hérésie de Nestor et d'Eutychès, il arracha violemment au pa-

triarche Macédonius le serment écrit dont il était dépositaire, et par lequel, à son avénement, il s'était engagé à soutenir l'orthodoxie. Ce manque de foi devint le signal de la première guerre de religion. On vit vingt mille moines accourir de Syrie pour renverser le trône pontifical du patriarche; d'autres légions de moines s'armèrent pour le défendre. Enfin Vitallien, petit-fils d'Aspar, croyant que son ambition pourrait profiter de ces discordes, embrassa la cause des catholiques, arma tous les mécontens, mit en déroute soixante mille hommes que l'empereur envoyait contre lui, força la grande muraille et vint camper sous les murs de la capitale.

Hypace, neveu et général d'Anastase, avait été fait prisonnier. Le vainqueur le traînait à sa suite dans une cage de fer. Cyrille, qui le remplaçait, remporta d'abord quelque avantage et contraignit Vitallien à se retirer; mais, s'étant ensuite laissé surprendre par l'ennemi dans une maison de débauche, il fut pris et égorgé. Vitallien assiégea Constantinople.

La division y régnait; il s'en serait rendu maître sans l'habileté d'un physicien d'A-

thènes, nommé Proclus. Ce philosophe, renouvelant les prodiges d'Archimède, détruisit les machines de guerre des assiégeans et brûla leur flotte : la garde impériale, profitant de l'épouvante causée par ce désastre, sort, se précipite sur les troupes de Vitallien, en massacre une partie, met le reste en fuite, et force le chef des rebelles à rendre la liberté à Hypace et à demander la paix.

Anastase la lui accorda, promit d'être orthodoxe, et continua toujours à maltraiter les catholiques.

Il ne jouit pas long-temps du repos que lui donnait la soumission de Vitallien : on lui apprit qu'un nouveau corps de Barbares, ayant franchi le Danube, ravageait la Macédoine et la Thessalie ; comme il se préparait à le combattre, un coup de foudre termina son règne et sa vie. Il mourut presque nonagénaire, après avoir régné vingt-sept ans. *

Ceux de ses sujets que n'égarait point l'esprit de secte, rendant justice à la sagesse de ses lois, à la douceur de son ad-

* Au 518.

ministration, le placèrent au rang des bons princes. Les catholiques le comparèrent à Néron, à Dioclétien; le pape raya son nom des dyptiques (registres); le peuple de Constantinople troubla ses obsèques par des insultes. Pour le juger impartialement, on doit dire que ce prince médiocre vécut et régna sans gloire et sans honte.

JUSTIN *.

Anastase ne laissait après lui que trois neveux sans talens, sans crédit; ils n'inspiraient de confiance ni de crainte à aucun parti, et ils tombèrent dans l'oubli dès que leur oncle cessa de vivre. L'eunuque Amantius, ministre d'Anastase, dans les derniers temps gouvernait l'Etat sous le nom de son maître : n'osant aspirer à l'empire, il voulut l'acheter pour un autre et fixa son choix sur Théocrite, patricien dont le dévouement et la faiblesse lui garantissaient la conservation de son pouvoir. Justin fut chargé par lui de gagner les sénateurs, les soldats et le peuple. Il

* An 518.

commandait alors la garde, et dans les pays soumis au despotisme, on voit presque toujours le trône renversé ou usurpé par la force destinée à le défendre. L'ambitieux armé qu'on place si près de la couronne, n'a, si on peut s'exprimer ainsi, que le bras à étendre pour la saisir.

Justin, nourri dans les camps, s'était concilié l'affection des troupes dont il avait partagé les périls et les travaux ; elles aimaient sa bravoure, sa force, son regard fier, son teint coloré, sa vie aventureuse et même sa grossière ignorance. Il se servait de l'or que lui prodiguait Amantius pour faire de grandes largesses aux officiers, aux principaux sénateurs, au peuple ; mais ce fut pour lui-même qu'il sollicita leurs suffrages, et d'un consentement presque unanime ils l'élurent empereur.

Le comte Jean s'était mis sur les rangs pour lui disputer la couronne ; mais son parti, trop faible, ne put empêcher ni même retarder l'élection.

Dans un moment où l'empire se voyait attaqué de tous côtés par les Barbares, on aurait pu regarder comme nécessaire le

choix d'un empereur guerrier. Justin devait sa fortune à ses exploits; mais, quand il monta sur le trône, il était âgé de soixante-huit ans, et la vieillesse avait refroidi son courage.

Si le nouvel empereur manquait de lumières, il possédait au moins la première qualité d'un prince, l'art de connaître les hommes et d'en tirer parti. Comme la science militaire était la seule qu'il eût étudiée, il ne se chargea que de l'armée, et confia l'administration de l'empire au questeur Proclus, homme intègre, expérimenté, savant et généralement estimé.

La femme de Justin se nommait Lupicine; d'esclave elle était devenue sa concubine, son épouse et enfin impératrice: espérant faire oublier son origine en changeant son nom, il lui donna celui d'Alia-Martia Euphémia. Elle ne devait rien à l'éducation, mais la nature l'avait douée de sagesse, de bonté et de prudence. Comme l'empereur n'en eut point d'enfans, toutes ses affections se portèrent sur son neveu Justinien, âgé alors de trente-cinq ans.

Ce prince, dont le règne jeta depuis tant

d'éclat sur l'empire, était né dans cette contrée qu'on appela tour à tour Bulgarie, Dacie, Dardanie. Son père, simp'e paysan, se nommait Istok, et sa mère Biglenisse, lui-même Upranda. Ces noms barbares choquaient la vanité grecque; on y substitua ceux de Sabbatius, de Vigilantia et de Justinien; enfin la bourgade même de Taurisinus, sa patrie, située près de Sardique, fut appelée Thétraphrigie.

Justin, monté sur le trône, se déclara hautement le protecteur des catholiques; le peuple, charmé, le célébra comme un nouveau Constantin, et donna le surnom d'Hélène à l'impératrice.

Le clergé catholique, oppresseur dès qu'il n'était plus opprimé, persécuta les Ariens, les Manichéens, les Nestoriens, exigea que tous les hérétiques fussent exclus des emplois civils et militaires, et que même, ce qui était le comble de l'absurdité, on ne leur permît plus de servir comme soldats.

L'empereur écrivit au pape pour rentrer dans sa communion : le pontife n'y consentit qu'à condition que le patriarche Jean flétrirait la mémoire de ses pré-

décesseurs Accace, Euphémius et Macédonius. Un légat vint à Constantinople, l'empereur l'accueillit avec honneur dans le sénat; et les Eglises grecque et latine furent ainsi momentanément réconciliées.

Sévère, patriarche d'Antioche, soutenait encore l'hérésie; Vitalien eut ordre de le chasser et de lui faire couper la langue; le proscrit se sauva chez Timothée, patriarche d'Alexandrie, que l'appui d'un parti nombreux rendait inattaquable.

Amantius et Théocrite, dont l'élévation de Justin avait déjoué les projets ambitieux, formèrent une conspiration : on la découvrit; Théocrite fut arrêté, tué dans sa prison, et Amantius exilé à Sardiques.

Un rival plus à craindre était Vitalien, prince héréditaire de la Scythie mineure, petit-fils d'Aspar, chef des Goths auxiliaires, général habile. Il commandait alors une armée; on ne pouvait oublier que récemment il avait assiégé Constantinople, et fait trembler Anastase dans son palais. Son zèle pour la foi catholique lui avait fait donner par les synodes de Tyr et d'Appanée le surnom d'Orthodoxe.

Le succès de la force contre un homme

si puissant était incertain. On le trompa pour le perdre, et la vengeance, pour le rappeler à la cour, prit le masque perfide de la confiance et de l'amitié. Justin le combla de dignités et d'honneur; Justinien lui jura une amitié fraternelle, consacra ce serment en communiant avec lui, l'invita à un festin, le fit assassiner, lui succéda comme chef de la milice, et souilla ainsi, par un crime atroce, le premier degré sur lequel il monta pour s'élever au trône.

La fureur des factions du cirque ensanglantait toujours Constantinople, et devenait dans tout l'empire la cause des plus affreux désordres. Ce n'était plus ces solennités pompeuses de l'antique Grèce, embellies par une riante mythologie, où tous les héros, tous les princes, tous les peuples rivaux venaient oublier leurs haines et déposer leurs armes, pour se disputer paisiblement une palme glorieuse. Lorsque Rome adopta l'usage de ses courses de chars, la sévérité des mœurs romaines ne put souffrir que la gloire des consuls, des sénateurs, des patriciens, s'exposât sur l'arène aux murmures ou aux applaudissemens de l'inconstante multi-

tude. D'obscurs cochers, consacrés aux plaisirs du peuple, disputèrent seuls le prix de ces combats; on les distinguait par des couleurs rouge, blanche, verte et bleue.

Sous les empereurs, lorsque les citoyens ne prirent plus de part à la chose publique, les plaisirs devinrent leurs seules affaires : les Romains, que leurs maîtres amusaient à grands frais pour les distraire du chagrin de la servitude, portèrent dans les jeux publics cette ardeur, cette âpreté, cet esprit de faction qui ne pouvait plus éclater impunément dans le Forum; chacun soutint avec passion les querelles des conducteurs de chars; les couleurs qu'ils avaient adoptées devinrent des étendards et des signaux de tumulte : la superstition attacha bientôt des idées mystérieuses à ces quatre couleurs, qu'on supposait représenter les élémens; on crut voir, dans leurs triomphes ou dans leurs revers, des présages contraires ou favorables, que chacun interprétait au gré de ses opinions, de ses craintes ou de ses désirs.

Les empereurs, soit qu'ils fussent en-

traînés par l'exemple, soit qu'ils crussent plaire au peuple en l'imitant, commirent souvent la faute de prendre part à ces querelles puériles; l'influence de l'autorité les rendit enfin aussi importantes, aussi violentes, aussi acharnées que les querelles religieuses; et ceux qui voulurent réprimer ces abus, les trouvèrent trop enracinés par l'usage pour pouvoir les détruire.

Après la translation du siége de l'empire à Byzance, cette folie étrange et funeste sembla s'accroître avec la corruption des mœurs. Les Grecs, asservis par des tyrans, gouvernés par des eunuques, opprimés par les Barbares, ne semblaient retrouver leur ancien courage, leur ancienne audace, que pour défendre des prêtres orthodoxes, des moines hérétiques, pour soutenir, au péril de leur vie, ou des formules inintelligibles, ou l'insolence de quelques misérables conducteurs de chars; et, au moment où, dans les camps, dans les palais, dans le sénat, on ne voyait que tyrannie et servitude, par un contraste bizarre, on retrouvait dans le cirque la démocratie avec toute sa licence et toutes ses fureurs.

Justinien appuya de son autorité les partisans de la faction bleue; fière de cette protection, elle se livra aux plus grands excès contre ceux qui soutenaient la faction verte. Toutes les villes devinrent le théâtre de combats sanglans et de tous les crimes qui accompagnent les guerres civiles.

Les bleus prirent le costume des Huns, et se montrèrent, comme eux, avides et cruels; ils pillaient les maisons de leurs ennemis, massacraient les passans, vendaient leurs bras à ceux qui voulaient payer des assassins, enlevaient les esclaves à leurs maîtres, les filles à leurs pères, outrageaient sur le cadavre de leurs époux les femmes les plus distinguées : aucun magistrat n'osait punir ces brigands, dans la crainte de déplaire à Justinien, et la terreur était portée à tel point que l'empereur ignora pendant trois ans leurs excès.

Lorsqu'il en fut instruit, il nomma pour préfet de la ville, Théodote, homme ferme, juste, et autrefois comte d'Orient. Ce magistrat, bravant le courroux du prince, opposa aux factieux une inflexible sévé-

rité, dissipa leurs attroupemens, jeta en prison les plus mutins et en fit décapiter plusieurs.

Au nombre de ceux qu'il envoya au supplice se trouvait un patricien nommé aussi Théodote. Les nobles, qui trop souvent veulent se mettre au-dessus des lois, se liguèrent contre le préfet : Justin, cédant à leurs clameurs, renvoya Théodote en Orient ; mais cependant il obligea son successeur de suivre les mêmes principes et de déployer contre les factions la même fermeté *.

La part que Justinien avait prise à ces désordres ne lui enleva point la bienveillance de l'empereur ; nommé consul, ce prince dépensa des sommes prodigieuses pour se rendre populaire par des fêtes magnifiques ; il fit combattre sur l'arène vingt lions contre trente léopards. Le vulgaire, fermant les yeux sur la décadence de l'empire, prenait alors l'éclat pour la puissance et la magnificence pour la grandeur.

Tandis qu'on l'amusait par la pompe

* An 521.

de ces jeux, on laissait Théodoric gouverner en maître l'Italie, et nommer un consul sans daigner demander le consentement de l'empereur.

A cette époque, le roi de Perse, qui se prétendait souverain de la Colchide, nommée alors Lazique, lui donna un roi appelé Damnazes; il mourut : Zathcus, son successeur, ayant embrassé le christianisme, voulut tenir sa couronne de l'empereur d'Orient. Cavade, irrité, résolut dès-lors de déclarer de nouveau la guerre à l'empire; il acheta, dans ce dessein, l'alliance d'un roi des Huns, qui résidait près de Derbent; mais, ayant découvert que ce prince recevait aussi des subsides de Justin, il l'invita à une conférence, et se vengea de sa duplicité, en l'assassinant.

Peu de tyrans surpassèrent Cavade en fourberies et en cruauté. La conformité qui existait entre les principes de Zoroastre et de Manès, avait déterminé un grand nombre des principaux satrapes et des officiers de l'armée à embrasser le manichéisme; le fils du roi les favorisait, et on les accusait de conspirer pour porter ce jeune prince au trône. Cavade, dissimulant son

courroux, rassemble les états du royaume, et, s'adressant aux Manichéens : « Mon » fils, leur dit-il, a embrassé vos dog» mes, je le sais et je l'approuve; je res» pecte vos principes, je veux que l'hé» ritier du trône soit entouré par vous et » ne suive que vos maximes. Séparez-vous » des profanes, et approchez-vous de lui. » Les Manichéens, surpris, obéissent avec joie ; dès qu'ils sont réunis, la garde les entoure et les égorge.

Tous ces meurtres répandaient une terreur générale : le roi d'Ibérie, ne pouvant plus supporter le joug de ce monarque sanguinaire, implora la protection de Justin ; dès que Cavade en fut informé, il fit entrer son armée en Ibérie, et cette invasion devint le signal de la guerre entre les Grecs et les Perses.

Ce fut alors que le grand Bélisaire commença le cours de sa vie héroïque; il conduisit les légions de Justin dans la Perse-Arménie, la dévasta; mais ensuite, mal secondé par des troupes qu'il n'avait pas encore eu le temps de former, il se vit forcé à la retraite; et ce premier échec, en lui prouvant la nécessité de joindre la

prudence à l'audace, ne fut peut-être pas une des moindres causes de sa gloire. La fortune égare les plus grands hommes, et, pour les génies ardens, un léger revers est quelquefois plus utile qu'un grand succès.

Une autre armée de Justin fut complétement battue près de Nisibe, par la lâcheté de Licelaire, qui la commandait. Bélisaire le remplaça, et, malgré le découragement répandu par cette défaite, il arrêta les progrès des Perses, et défendit contre eux, Dara, avec autant d'habileté que de courage.

Les Arabes, détrompés des erreurs de l'idolâtrie, commençaient dès-lors à sentir le besoin d'un nouveau culte. Ils voulurent d'abord rétablir celui de Moïse. Le roi d'Abyssinie, Elishan, zélé sectateur de la foi chrétienne, partit d'Axum, traversa le golphe Arabique, défit les Arabes, tua leur prince Birnion, et plaça sur son trône un roi chrétien.

Après son départ, les Arabes se révoltèrent de nouveau; le roi d'Abyssinie les vainquit encore et conclut une alliance avec Justin, qui lui envoya pour auxiliaires, non des troupes, mais des prê-

tres. Elishan, à son retour dans ses Etats, plus jaloux des biens du ciel que de ceux de la terre, descendit du trône, envoya comme offrande sa couronne à Jérusalem, et, après avoir régné en conquérant, mourut en saint dans un monastère.

Théodoric, que son zèle pour l'arianisme n'avait point empêché de protéger en Italie les catholiques, souffrait avec impatience les persécutions que les Ariens éprouvaient dans l'Orient; il envoya quatre sénateurs romains à Constantinople, chargés de reprocher cette injustice à l'empereur, et il contraignit le pape Jean à présider l'ambassade, en lui ordonnant d'employer tous ses soins pour faire renoncer Justin à ce système de rigueur.

Le sénat, le clergé, le peuple, l'empereur lui-même vinrent au-devant du pape, à la porte de la ville, et se prosternèrent à ses pieds; il ne voulut entrer dans l'église métropolitaine que sous la condition qu'il officierait en latin, et serait assis au-dessus du patriarche.

Le roi des Goths aurait dû prévoir qu'un pape ne pourrait pas plaider de bonne foi la cause des hérétiques; le pon-

tife romain parla de manière à ne rien obtenir. Il revint à Rome, satisfait des refus de Justin, et comblé d'éloges par les catholiques; mais Théodoric, mécontent de sa conduite et sans respect pour sa dignité, le fit enfermer dans une prison, où il mourut.

La vieillesse avait rendu le caractère du conquérant de l'Italie plus faible et plus irascible; le héros disparaissait, le barbare se montrait : jeune, il avait honoré le courage et la vertu; vieux, il les craignit et les envoya au supplice.

Les deux plus illustres personnages de Rome, Boëce et Symmaque, comblés jusque-là de sa faveur, excitèrent sa jalousie, et, dès qu'ils lui parurent redoutables, ils furent sacrifiés.

Le sénateur Boëce, né dans la famille des Aniciens, croyait descendre de celle du fameux Manlius, qui avait chassé les Gaulois du Capitole; le désir de soutenir ce nom glorieux l'éloigna des dissipations auxquelles s'abandonnaient exclusivement les Romains dégénérés.

Dans sa jeunesse il se livra à l'étude avec ardeur; sa vive curiosité le conduisit

dans les écoles d'Athènes, et il y resta plusieurs années. Sa raison forte le garantit de la passion puérile des Grecs pour la magie et pour la mysticité; il profita des leçons de Proclus, célèbre alors.

Son esprit, éclairé par la morale du christianisme, se fortifia par la logique d'Aristote, et s'enrichit de l'imagination vive de Platon; lorsqu'il vint à Rome, le patricien Symmaque le prit pour gendre. Boëce défendit la foi catholique contre les hérésies d'Arius et d'Eutychès : studieux, actif, infatigable, il composa plusieurs traités sur la musique ancienne, sur la mécanique d'Archimède, sur l'astronomie de Ptolomée, sur la philosophie de Platon.

Sa fortune secourait les indigens, son courage protégeait l'innocence; et, si la flatterie seule put comparer son éloquence à celle de Démosthènes et de Cicéron, l'opinion publique l'éleva justement au-dessus de tous les écrivains de son siècle.

Théodoric, comme tous les grands hommes, cherchait le mérite, honorait la vertu, récompensait le talent. Boëce obtint le consulat et la charge de maître des offi-

ces. Il vit même ses deux fils, jeunes encore, nommés ensemble consuls, paraître au Forum au bruit des applaudissemens du sénat et des acclamations du peuple.

La faveur ne corrompit point son noble caractère. Citoyen dans une ville asservie, philosophe au milieu de la cour d'un conquérant, son courage résista à la tyrannie orgueilleuse des officiers barbares qui, malgré les intentions du roi, pillaient les campagnes, opprimaient les paysans, ruinaient les provinces et traitaient les Romains en esclaves.

Son éloquence hardie éclaira le monarque trompé, et sauva Paulianus, qu'un ordre inhumain allait livrer aux bêtes féroces.

Lorsqu'il fallait combattre la délation, défendre la vertu, il ne connaissait ni crainte ni prudence.

Cette fierté romaine accrut sa renommée et fit tomber son crédit : la vérité est importune dans le palais des meilleurs rois, elle arrache l'estime, mais blesse la vanité.

Théodoric commençait à craindre l'ombre de liberté qu'il avait rendue au sénat. On accusa le sénateur Albinus d'avoir formé une conspiration pour faire recouvrer

à Rome son indépendance; Boëce défendit son ami : « Prince, s'écria-t-il, les senti-
» mens de l'homme vertueux qu'on accuse
» sont ceux du sénat et les miens. Nous de-
» vons partager sa peine, s'il est coupable;
» et, si nous sommes innocens, les lois doi-
» vent protéger Albinus comme nous. »

Les délateurs, résolus de le perdre, contrefirent sa signature et celle d'Albinus; ils l'apposèrent au bas d'un écrit adressé à l'empereur d'Orient pour implorer son secours contre l'oppression des Goths; Théodoric irrité, sans vouloir écouter Boëce, le fit conduire en prison.

Le sénat tremblant traita sa fierté de rebellion, sa science de magie, et se déshonora en ordonnant sa mort et la confiscation de ses biens.

Boëce, sans se plaindre, montra son mépris pour ce vil sénat dont il avait voulu défendre la liberté, et ne s'en vengea que par ce peu de mots : « Personne, après
» moi, dit-il, ne sera plus coupable dans
» Rome du crime que vous me repro-
» chez. »

Loin de s'effrayer des approches de la mort, il composa dans sa prison un traité

sur les consolations qu'on doit à la philosophie. Les ministres barbares de la vengeance du roi des Goths serrèrent sa tête avec une forte corde jusqu'au moment où ses yeux sortirent de leurs orbites : après avoir joui pendant quelque temps de ses douleurs, qui ne pouvaient vaincre son courage, ils le tuèrent à coups de massue, et éteignirent ainsi la dernière lumière de l'Occident.

Son beau-père, le patrice Symmaque, laissa éclater indiscrètement sa trop juste douleur. On crut qu'il voulait venger celui qu'il osait pleurer; il fut chargé de fers, traîné à Ravenne et sacrifié aux soupçons du roi.

Théodoric ne survécut pas long-temps à ses victimes; et, on doit le dire à sa propre gloire, après avoir brillé, pendant trente ans sur la terre, de cet éclat que donnent de grandes conquêtes, de grands talens et de grandes vertus, il descendit dans la tombe, troublé de craintes, accablé de remords. La frayeur et la honte, plus que l'âge, affaiblissaient son esprit. Un jour, comme on servait sur sa table un énorme poisson, « éloignez ce fan-

» tôme, s'écria t-il, je vois Symmaque » furieux, son œil annonce la vengeance, » il est prêt à me dévorer. »

Après trois jours d'agonie il mourut; ses dernières paroles exprimèrent son profond repentir de la mort de Symmaque et de Boëce.

Ainsi tomba cet homme célèbre qui, sortant des forêts de la Pannonie, s'était rendu maître de Rome et de l'Occident, et avait étendu le pouvoir de ses armes depuis Syracuse jusqu'à Belgrade, et des bords du Danube au rivage de l'Océan.

La fortune, qui lui avait si long-temps prodigué ses faveurs, lui accorda le bien le plus rare pour un roi, un ami véritable : Artémidore, grec de naissance, se montra toujours plus attaché à l'homme qu'au prince; le roi, l'ayant perdu, fit de lui, en peu de mots, le plus noble éloge : « Artémidore, dit-il, servait le » mérite, consolait le malheur et n'abu- » sait jamais de son pouvoir. »

Amalasonte, fille de Théodoric, hérita de ses Etats, de ses talens et de sa renommée; elle força, par son courage et par sa vertu, les Romains à chérir et les Barbares

à respecter le joug d'une femme; et, pendant la longue enfance de son fils Athalaric, elle occupa glorieusement ce trône, sur lequel tant d'illustres guerriers n'avaient pu se maintenir.

La mort de Théodoric* rendit à l'empereur d'Orient l'espoir de renverser la puissance des Goths en Italie; croyant même qu'il était inutile, pour faire tomber le trône d'une femme, de déployer les forces de l'Orient, il la fit attaquer en Pannonie par les Lombards, avides d'argent et de gloire : mais ils furent repoussés par les troupes de la reine des Goths; Justin se vit forcé de reconnaître Athalaric roi d'Italie.

Amalasonte, douée d'un esprit vif et pénétrant, d'un caractère ferme et modéré, possédait également la langue grecque et la langue latine, parlait bien et peu, se montrait à la fois économe et libérale; elle aimait la paix, sans craindre la guerre, négociait avec sagesse, mais avec fierté, et s'attirait l'estime générale par sa fidélité inviolable dans ses promesses.

Le premier acte de son règne fut un

* An 526.

acte d'expiation et de justice, elle rendit aux enfans de Boëce et de Symnaque leur héritage.

Cassiodore, dont l'envie avait été forcée de respecter, sous trois règnes différens, les talens et la vertu, fut son principal ministre.

Voulant élever son fils, non en prince, mais en homme, elle l'envoya suivre ses études dans les écoles romaines.

Sa prudence détourna le danger dont la menaçait l'ambition d'Amalric, roi d'Espagne et petit-fils de Théodoric; elle évita la guerre, en cédant à ce prince les villes qu'elle possédait dans la Gaule.

Le comte Ricimer, chargé de ses ordres, parut au milieu du sénat de Rome, et lui porta le serment qu'elle avait prêté, de conserver aux Romains, aux Dalmatiens et aux Goths tous leurs priviléges.

Tandis qu'elle employait ainsi l'adresse, le courage, la douceur pour affermir la puissance des Goths, le sort continuait à favoriser dans l'Orient l'élévation d'un prince destiné à détruire un jour cette puissance.

Justin penchait rapidement vers son

déclin. Justinien, son neveu, patrice et général, ne portait encore que le titre de nobilissime ; impatient d'arriver à l'empire, il s'était assuré par ses libéralités les suffrages du sénat. Les sénateurs supplièrent l'empereur de lui décerner le titre d'auguste. L'amour de l'autorité est la dernière passion des vieillards : l'empereur octogénaire refusa de partager un pouvoir qui allait expirer. Mais l'année d'après *, averti par la diminution de ses forces des approches de la mort, il convoqua dans son palais le sénat, associa Justinien à l'empire, le nomma auguste ainsi que sa femme Théodora, les fit couronner par le patriarche Epiphane, et mourut peu de mois après.

Il avait régné neuf ans. Vieux lorsqu'il parvint au trône, il porta sans gloire la couronne, dont ses exploits l'avaient fait juger digne dans la vigueur de sa jeunesse.

* An 527.

JUSTINIEN *.

Le nouveau maître de l'Orient, né sous le chaume, élevé dans les camps, parvenu au rang des césars par l'assassinat de Vitallien, prodigue pour ses plaisirs, minutieux dans ses occupations, comparé pour ses amusemens puérils à Domitien, subjugué par une courtisane qu'il avait épousée, devait inspirer plus de crainte que d'espoir au peuple : cependant sa vie fut glorieuse, son nom célèbre, et, sous son règne, l'empire, relevé, parut reprendre une nouvelle vie et de nouvelles forces.

Justinien ambitionnait tous les genres de gloire. Les leçons d'un Grec, nommé Théophile, avaient éclairé son esprit; il était dans la maturité de l'âge lorsqu'il monta sur le trône : on vantait son savoir en jurisprudence, son éloquence au sénat; il montrait une vive passion pour l'architecture et pour la musique; les Grecs chantent encore dans leurs temples une de ses hymnes.

* An 527.

L'étude de la théologie, à laquelle, suivant l'esprit du siècle, il se livra trop ardemment, lui coûta un temps précieux et lui fit commettre de graves erreurs. Le mélange de défauts et de qualités qui formait le caractère de ce prince, le rend difficile à juger. Les jurisconsultes lui ont prodigué leurs éloges, les auteurs ecclésiastiques leurs injures. Procope, avocat, secrétaire de Bélisaire et historien, l'a flatté et déchiré tour à tour; son opinion changeait avec son intérêt. Dans un de ses ouvrages il peint cet empereur sous les traits d'un ange; dans un autre il le représente sous ceux d'un démon : sa vie entière prouve qu'il ne mérita ni ces louanges exagérées, ni cette censure amère.

Justinien, avec une ambition sans bornes, avait un esprit médiocre, un caractère faible; naturellement doux, les caprices de Théodora, qui le dominait, le firent paraître quelquefois cruel. Le désir des succès l'éclairant dans ses choix, il eut d'habiles généraux. La jalousie le rendit ingrat pour eux. Jamais prince n'éleva autant de monumens; peu d'empereurs firent autant de conquêtes; ses lois ont illustré sa

mémoire et régissent encore le monde; mais sa gloire ne fut que d'emprunt; celle du législateur n'appartient qu'au savant jurisconsulte Trébonien; celle du conquérant fut entièrement due au talent de Germain, au génie de Bélisaire et de Narsés; si sa volonté leur donna l'impulsion, sa faiblesse entrava souvent leur marche; sa prodigalité dissipa l'immense trésor que lui avait laissé son prédécesseur; ses ministres, avides et corrompus, écrasèrent les peuples d'impôts; il porta très loin ses armes, mais il épuisa ses forces et perdit par ses fautes l'Occident, que ses généraux avaient conquis.

Ses nombreux monumens écrasèrent l'empire plus qu'ils ne l'embellirent. Enfin il dut sa grandeur à sa fortune, son élévation à un crime, ses succès à quelques grands capitaines, ses revers et ses malheurs à lui seul; et son nom ne brillerait pas avec tant d'éclat aujourd'hui, si Trébonien ne l'avait placé à la tête d'un code immortel.

Théodora gouvernait l'empereur et l'empire. Dans sa jeunesse ses charmes et ses vices commencèrent sa fortune; elle

surpassait les autres courtisanes en libertinage comme en beauté : comédienne, pantomime, elle excitait, par la vivacité de son jeu, par ses gestes et ses attitudes bouffonnes, un vif enthousiasme ; le peuple, qui lui prodiguait alors ses applaudissemens sur le théâtre, était loin de prévoir qu'un jour, assise sur le trône, elle exigerait de lui d'autres hommages.

Théodora était spirituelle; un gouverneur d'Afrique en devint passionnément épris et l'emmena avec lui dans sa province ; elle en eut un fils ; un nouveau caprice, ou un secret pressentiment la décida à revenir dans la capitale : là, jouant un autre rôle, elle affecta la dévotion, vécut dans la retraite, se livra à l'étude, ne reçut que des savans, des magistrats, des hommes d'Etat, attira chez elle Justinien, et le captiva tellement qu'il résolut de l'épouser.

Justin refusait d'y consentir. Les lois de Constantin et de Marcien interdisaient aux sénateurs et aux citoyens tout mariage avec une comédienne. Justinien, entraîné par sa passion, surmonta ces obstacles, arracha le consentement de l'empereur,

obtint la révocation des lois qui empêchaient cette union, et fit célébrer son mariage. Sa mère, Vigilantia, en mourut de honte et de douleur.

Lorsque Théodora fut parvenue au pouvoir suprême, sous le manteau de la dévotion dont elle se couvrait, on vit percer cet orgueil hautain, si commun et si odieux quand il rappelle une basse origine : cependant, toujours comédienne sur le trône, elle joua le rôle d'une princesse charitable et généreuse; elle prodigua aux courtisans ses bienfaits, aux pauvres ses aumônes, bâtit des églises, fonda des couvens; mais en même temps, implacable dans ses vengeances, elle persécuta les prêtres qui ne se soumettaient pas à sa volonté, et les grands qui dédaignaient sa protection.

Entourée d'anciennes courtisanes, Chrysomale, Indora, Macédonia, on eût dit que le palais des césars était devenu un lieu de prostitution : ses sœurs, qui avaient livré, comme elle, leurs charmes au public, firent de riches mariages; des hommes puissans se virent forcés de les épouser et d'acheter la conservation

de leurs dignités par la perte de leur honneur.

Tout ce qui résistait à l'impératrice était brisé. Elle envoyait aux cachots, en exil, à la mort, des sénateurs, des généraux, des gouverneurs de province, des évêques; les deux prisons particulières où elle jetait ses victimes, étaient appelées, par le peuple, le Labyrinthe et le Tartare.

Son fils, apprenant en Afrique son élévation imprévue, accourt précipitamment à Constantinople sans ordre, voit sa mère un moment et disparaît pour toujours; un crime la délivra ainsi de ce témoin importun, qui aurait rappelé continuellement à l'empereur la première condition et les anciens amours de sa femme.

La passion de Justinien pour elle fermait pourtant ses yeux à tel point qu'il se glorifiait de son asservissement, et témoignait le plus grand respect à cet objet du mépris général : il força les grands et le peuple de jurer d'obéir à l'impératrice comme à lui.

Mais on ne parvient pas de si loin à tant de fortune, d'éclat et de puissance, sans

être doué de quelques grandes qualités. Cette princesse joignait à un esprit étendu, fin, élevé, une étonnante instruction et un grand courage : aussi l'empereur, à la tête d'une de ses novelles, déclare qu'il a consulté la très respectable épouse que Dieu lui a donné; et, comme si l'ombre altière de cette princesse continuait à dominer les esprits, on a vu récemment encore des jurisconsultes vouloir que, par respect pour le code et le digeste, on honorât la mémoire de Théodora.

Il est certain que cette femme, sur le trône, aima la gloire avec autant d'ardeur qu'elle avait aimé le plaisir : elle soutint par sa fermeté la faiblesse de son époux, l'excita aux grandes entreprises, lui conseilla souvent d'heureux choix, et fut homme pour lui.

Le commencement du règne de Justinien fut marqué par des succès. Sittas, un de ses généraux, défit et soumit les Zânes, habitans du mont Taurus. Les vaincus, traités avec douceur, devinrent des chrétiens soumis et fidèles. Sittas reçut ordre de l'empereur d'épouser Concetta,

sœur de Théodora, autrefois courtisane comme elle; son obéissance lui valut le duché d'Arménie.

Un autre général, nommé Pierre, remporta une victoire sur l'armée du roi de Perse. La tyrannie de Cavade excitait des troubles dans son royaume; plusieurs grands de ce pays implorèrent la protection de Justinien.

Boacéa, reine des Huns Sabires, alliée de l'empire, à la tête de cent mille hommes, battit une autre tribu de Huns, commandée par deux rois amis de Cavade; la nouvelle amazone tua l'un de ces princes, s'empara de l'autre et l'envoya à Justinien, qui, le regardant apparemment plutôt comme un chef de brigands que comme un roi, le fit pendre.

Ce supplice inspira plus de peur que d'indignation: Gordas, roi des Huns de la Taurique, conclut un traité d'alliance avec Justinien, embrassa le christianisme, et, ne pouvant convertir ses sujets, fut détrôné par eux. L'empereur le vengea, chassa les Huns de la Taurique, et s'en empara.

Les Esclavons passèrent en grand nom-

bre le Danube; Justinien leur opposa son neveu Germain, général habile, fier, et qui ne craignait ni les Barbares ni Théodora.

Il brava la haine de cette princesse, la força de l'estimer, tailla en pièces les Esclavons, et les poursuivit au-delà du Danube.

La nature se montrait alors plus contraire à l'empereur que la fortune: un affreux tremblement de terre détruisit Antioche, * cinq mille personnes y furent écrasées; il en périt sept mille, tant à Laodicée qu'à Séleucie. Antioche fut rebâtie et prit le nom de Théopolis.

L'empereur, zélé pour le culte catholique, envoya sa profession de foi au pape; il publia des lois sévères contre les hérétiques : depuis Théodose, l'esprit de secte et de parti remplaça trop souvent celui de charité.

Les évêques obtinrent le droit impolitique de surveiller les tribunaux. Une loi accorda à l'Église cent ans pour la prescription de ses droits.

Une autre éloigna de l'épiscopat les prêtres mariés qui avaient des enfans.

* An 528.

Un édit prescrivait les formes à suivre pour l'élection des évêques. Les jeux de hasard furent défendus, non comme cause de crimes, mais comme source de blasphèmes.

Deux évêques, ceux de Rhodes et de Diospolis, accusés du crime qui attira sur Sodôme et Gomorrhe la colère du ciel, reçurent un châtiment peut-être aussi scandaleux que leurs débauches; ils furent mutilés et livrés en spectacle au peuple de Constantinople. Un héraut marchait devant eux, en criant : « Apprenez, évê» ques, à ne pas souiller la sainteté de » votre caractère ! »

Dans un temps où l'on déployait cette rigueur contre le vice, Théodora comprit sans doute qu'elle devait elle-même à l'opinion générale quelque expiation. Elle changea l'un de ses palais en maison de pénitence.

Cinq cents femmes débauchées y devinrent religieuses, pleurant au pied des autels les mêmes égaremens qui avaient ouvert le chemin de la fortune et du trône à l'impératrice.

Une loi, dictée par le véritable esprit

du christianisme, défendit à la jalousie qui s'entourait d'eunuques, de dégrader ainsi l'humanité par une honteuse mutilation.

Le Caucase fut à cette époque le théâtre d'une révolution instructive pour les despotes. Le roi des Abages, détruisant la liberté de son peuple, s'était emparé du pouvoir absolu; il opprimait ses sujets, mutilait et vendait ceux qui excitaient sa défiance : poussés à l'indépendance et même au crime par l'excès du malheur et de la servitude, ils se révoltèrent, forcèrent le palais du roi, le tuèrent et embrassèrent le christianisme; un envoyé de Justinien avait accueilli leurs plaintes et encouragé leur révolte.

L'empereur n'aurait mérité que des éloges s'il s'était borné à protéger l'Eglise, mais son zèle se changea en fanatisme : il ferma par un édit les écoles d'Athènes, asile à la vérité du paganisme, mais dernier refuge des sciences.

La persécution des idolâtres et des hérétiques produisit des conversions apparentes et de nombreuses émigrations.

L'empereur, qui méditait déjà la con-

quête de l'Occident, aurait voulu, pour parvenir à relever les débris de l'empire romain, se délivrer, par une paix solide, de la crainte des Perses. Il envoya un ambassadeur à Cavade; l'orgueilleux roi de Perse reçut ses présens, mais rejeta ses propositions. Dans ses lettres à Justinien, il ne lui donnait, dans son style oriental, que le titre de fils de la Lune, prenant pour lui-même celui de fils du Soleil. « Vous m'avez refusé, disait-il, » des secours contre les Huns; vous m'a- » vez enlevé des alliés, des tributaires; » mes ennemis se sont toujours vus encou- » ragés par vous : vous vous dites chré- » tien; n'oubliez donc pas que votre loi » vous défend d'amasser tant d'or et de » verser tant de sang. Si vous ne satis- » faites à ma juste plainte, ma vengeance » ne vous laissera de trève que jusqu'au » printemps. »

La négociation étant ainsi rompue, Bélisaire, général des troupes grecques, vint camper aux portes de Para. Dès sa jeunesse son habileté, son courage avaient fait pressentir ses grandes destinées; il inspirait la confiance à ses inférieurs et le

respect à ses égaux. Ses talens auraient pu toutefois, dans une cour corrompue, languir à jamais oubliés : une faiblesse honteuse lui ouvrit les portes de la fortune ; il épousa la fille d'un cocher. Sa femme Antonina était l'amie de Théodora, et la faveur de l'impératrice, dictant le choix de Justinien, donna un grand homme à l'empire.

Antonina, déréglée dans ses mœurs, infidèle en amour, constante en amitié, habile en intrigues, souilla la couche de son mari, se montra passionnée pour sa gloire, et, l'accompagnant sur ses flottes, dans ses camps, au milieu des combats, partagea toujours ses travaux, ses fatigues et ses périls.

Pérose, à la tête de quarante mille Perses, marchait contre les Grecs. Les forces de Bélisaire ne s'élevaient qu'à vingt cinq mille hommes, mal disciplinés et découragés par le souvenir de leurs nombreux revers. On ne pouvait compter que sur la bravoure des auxiliaires, Hérules et Huns ; mais leur fidélité était plus douteuse que leur vaillance.

Bélisaire, craignant de se compromettre

avec de telles troupes, s'était retranché; les ennemis vinrent insulter les Impériaux jusqu'au pied des remparts. Un cavalier perse, courant avec fierté sur le front du camp, défiait hautement les plus braves à se mesurer contre lui : aucun guerrier n'osait répondre à cet appel; enfin, indigné de cette stupeur générale, un simple baigneur, nommé André, s'arme, sort du camp, combat le Persan, le renverse, lui coupe la tête, et fait tomber sous ses coups un autre officier qui voulait venger le vaincu.

Ce succès, comme un heureux présage, ranime le courage et la confiance parmi les troupes de Bélisaire. Cependant celui-ci, avant de tenter le sort des armes, essaya encore de négocier. L'orgueil des Perses rendit toutes les conférences inutiles : Bélisaire les rompit, en confiant au Dieu des chrétiens la décision de cette querelle. Pérose dit que le soleil, sa divinité, éclairerait sa victoire et l'introduirait dans Dara; il ordonna même insolemment au gouverneur de lui préparer une fête digne de son triomphe.

Des deux côtés on se prepare au com-

bat : Bélisaire dit à ses soldats : « Compagnons, dissipez vos alarmes! Votre » ennemi est loin d'être aussi redoutable » que vous le croyez; un obscur domes» tique vient, sous vos yeux, de terrasser » les deux plus braves des Perses. Vous » ne manquez ni de force ni de courage, » mais de discipline; apprenez à obéir, et » vous commanderez à la victoire. Ap» prochez hardiment de vos ennemis, et » comptez pour rien leur nombre; vous » verrez dans leurs lignes peu de vrais » soldats, et une foule de paysans mal » armés, plus propres au pillage qu'au » combat. Ils fuient les braves et ne savent » que dépouiller les morts.

» Marchez! souvenez-vous de vos pères, » combattez en Romains, et l'orgueil des » Perses s'abaissera devant vos armes. »

Le signal donné, la bataille commença : tant qu'on se borna à se lancer des flèches, les Perses, plus adroits, eurent l'avantage; mais, lorsque les carquois furent épuisés, et que, le glaive à la main, les deux armées se joignirent et se choquèrent, la fortune parut plus égale.

Le combat fut long et terrible. Cepen-

dant, par l'ordre de Bélisaire, les Huns et les Hérules, ayant tourné l'ennemi, jetèrent le désordre dans ses rangs. Pérose fit alors avancer l'élite de ses troupes, les immortels; Sunica, à la tête des Huns, charge cette réserve, l'enfonce, tue son chef et enlève son enseigne : alors de toutes parts les Perses prirent la fuite, et l'on en fit un grand carnage.

Cavade éprouva encore un échec en Arménie; on lui offrit de nouveau la paix; il répondit que, forcé par sa position à entretenir, au grand préjudice de ses peuples, deux fortes armées, l'une contre les Barbares du Nord, l'autre contre les Romains, il ne voudrait traiter que si l'empire s'unissait à lui pour défendre les portes caspiennes. Justinien y consentit et s'engagea même à démolir les fortifications de Dara.

La paix fut ainsi rétablie pour quelques années dans l'Orient; mais l'empire avait toujours d'autres ennemis à combattre : les Barbares, comme les têtes de l'hydre, semblaient renaître de leur sang.

Les Bulgares envahirent la Thrace, les Esclavons l'Illyrie; ils furent d'abord re-

poussés par un de leurs compatriotes, Mondon, général habile, qui était entré au service de Justinien. Après lui, Chilbudius, chargé de la défense du Danube, contint deux ans les Barbares; mais la troisième année, n'écoutant qu'une ardeur imprudente, il passa le fleuve, s'enfonça témérairement dans un pays montagneux, et se laissa tromper par la fuite simulée des Esclavons; ils l'enveloppèrent, détruisirent son armée et le tuèrent.

Les historiens ne sont pas d'accord sur l'origine des Esclavons, peuple fameux, dont les armes et le langage s'étendirent de la mer Caspienne jusqu'en Saxe, et des bords de la mer Glaciale jusqu'aux rives du Danube : ce qui paraît le plus probable, c'est que, sortis des forêts de la Scandinavie, ils habitèrent d'abord les vastes contrées situées entre la Finlande et le fleuve Oby.

Les Vénèdes, les Goths, les Esclavons n'étaient qu'un même peuple sous des noms différens; dans leur langue *slava* signifie gloire, et probablement cette nation belliqueuse dut le nom de Slaves à ses exploits.

On les confondit souvent avec les Bul-

gares et les Abares. Ils reconnaissaient un Dieu, maître de l'univers, et rendaient aussi des hommages aux divinités des montagnes, des fleuves et des bois.

En général ils étaient bien proportionnés : leur taille était haute, leur force prodigieuse, leur chevelure rousse; vaillans, sobres, ils méprisaient l'agriculture et les arts, combattaient à demi-nus, et se servaient de flèches empoisonnées.

Leurs mœurs étaient hospitalières, leur gouvernement démocratique : on ne reconnaissait chez ce peuple d'autre droit à l'autorité que l'âge, l'expérience et la bravoure.

L'empereur ne put pas long-temps réunir toutes ses forces contre eux ; l'éternel ennemi des Romains, le roi de Perse, avait changé de conseil, de général, et recommencé la guerre. Ayant destitué Pérose, il lui donna pour successeurs Azaréthès, homme d'un génie entreprenant, et Alamonda, prince des Sarrazins : celui-ci dévasta plusieurs provinces romaines, et, chargé de butin, se retira dans les déserts, dès qu'il vit les troupes régulières s'avancer contre lui.

Il avait conseillé à Cavade de faire une guerre d'invasion et de marcher droit sur Antioche : on suivit son conseil ; Azarethès, à la tête d'une armée, traversa l'Euphrate *. Bélisaire s'avança contre lui et le rencontra près de Chalcis; Sunica, qui commandait les auxiliaires, attaqua sans ordre, mais avec succès.

Bélisaire, fondant ses espérances de gloire sur le rétablissement de la discipline, voulut le destituer, mais ne fut point soutenu.

Les Perses, effrayés d'un premier échec, se retiraient, poursuivis par le général romain, qui avait résolu de les chasser sans se compromettre : l'impatience des soldats indisciplinés éclata en murmures; ils traitaient sa prudence de timidité, et demandaient à grands cris le combat : « Amis, leur dit-il, laissez-moi épargner » votre sang, les ennemis sont en fuite; » que voulez-vous de plus? Une bataille » pourrait rendre douteux votre triomphe, » qui, aujourd'hui, est certain : vous êtes » épuisés par une longue marche, par de » dures privations : craignez de forcer les

* An 531.

» Perses à s'arrêter dans leur retraite, et » ne leur donnez pas le courage du déses- » poir. »

Il allait poursuivre, on l'interrompt par des injures; voyant alors qu'ils ne sont plus en état d'entendre le langage de la raison, et voulant au moins diriger des passions qu'il ne peut arrêter, il commande ce que l'armée veut, et, donnant le signal désiré : « Mon intention, dit-il, » était d'éprouver votre courage; je suis » content de vous, vous le serez de moi, » pourvu que je voie autant d'ardeur dans » vos actions que dans vos paroles. »

La bataille eut lieu près de Callinique.

On combattit de part et d'autre avec acharnement, la mêlée fut longue et terrible; la nuit laissa la victoire indécise; mais le lendemain, les immortels ayant chargé l'aile droite des Romains avec impétuosité, le roi des Arabes-Homérites, allié de Justinien, prit l'épouvante et la fuite.

Les Isaures et les Lyconiens, entraînés par leur exemple, tournent le dos, et, rencontrant la mort qu'ils voulaient éviter, se noient dans l'Euphrate.

La cavalerie romaine est enveloppée par les Perses; une partie fuit, l'autre meurt.

Bélisaire et son lieutenant Pierre gardent seuls, dans ce désastre, un courage inébranlable.

Le général romain, à la tête d'un corps d'infanterie, faible par le nombre, fort par son intrépidité, se retire en bon ordre, faisant face et combattant de tous côtés, jusqu'au moment où l'Euphrate l'arrête; acculé sur la rive du fleuve, il résiste comme une forteresse à toute l'armée ennemie, qui lui donne vingt assauts, et vingt fois est repoussée.

Le champ de bataille était couvert de morts; le général de la cavalerie des Perses avait été pris par Sunica; la lassitude et la nuit séparent les combattans : au point du jour, les Perses, désespérant d'entamer les Romains, retournent dans leur camp; Bélisaire les poursuit, et en tue un grand nombre; des deux côtés on convint que l'armée romaine avait été vaincue, mais que Bélisaire était resté vainqueur.

Azaréthès, exagérant son triomphe, es-

pérait en recevoir le prix ; une disgrâce fut sa récompense.

Suivant un ancien usage, à l'ouverture d'une campagne, l'armée des Perses défilait devant le roi : chaque soldat, portant deux javelots, en déposait un au pied du trône ; ils étaient soigneusement gardés et comptés. Après la guerre, les soldats défilaient de nouveau devant le monarque, et jetaient devant lui le javelot qui leur restait : par ce moyen on calculait, avec assez de précision, le nombre d'hommes qui avaient été pris ou tués.

Le roi demanda dédaigneusement au général victorieux de quelle ville il s'était rendu maître, et quelle province il avait conquise. « J'ai fait plus que des conquê» tes, répondit Azaréthès, j'ai vaincu Bé» lisaire. » « Ah ! reprit le monarque, en » lui montrant les javelots, c'est trop ache» ter un succès douteux, que de le payer » par la destruction de la moitié de mon » armée. »

En vain Cavade, redoublant d'efforts, défendit à ses généraux de rentrer en Perse avant de s'être emparés de la ville de Martyropolis; il échoua dans cette entreprise,

Les lieutenans de Bélisaire enlevèrent à l'ennemi plusieurs forteresses, et ce roi, dont l'orgueil était porté jusqu'à la passion, mourut du chagrin que lui causait le peu de succès de ses armes.

Les grands, rassemblés, élurent pour roi Cosès, son fils aîné; mais, l'un de ses ministres, Mébodès, ayant lu alors un écrit de Cavade qui désignait Cosroès pour son successeur, l'habitude de la crainte fit respecter encore l'autorité de l'ombre royale; et d'une voix unanime on proclama Cosroès.

Ce prince célèbre fut l'Alexandre de l'Orient : les Perses l'appelèrent Anouschirvan, *âme généreuse*; dans leur enthousiasme ils le plaçaient au-dessus de Cyrus.

Les Perses admirèrent le génie de ce conquérant, mais leur haine l'accusa de tous les vices dont on charge les tyrans les plus odieux.

Ce nouveau roi protégeait, dit-on, les lettres; il avait fait traduire les œuvres de Platon et d'Aristote. Sur le bruit de sa renommée, les philosophes païens, que Justinien persécutait, vinrent chercher un

asile dans ses Etats : mais, bientôt détrompés par le despotisme oriental, et regrettant les formes plus douces de l'administration romaine, ils revinrent dans la Grèce, et y furent protégés par l'influence de Cosroès, car ce prince recommandait aux autres les vertus qu'il n'avait pas.

Justinien lui envoya des ambassadeurs pour demander la paix ; le roi de Perse exigea d'abord des conditions trop dures, onze mille livres d'or et la cession de plusieurs villes : enfin le traité fut conclu ; on se rendit de part et d'autre les places et les prisonniers *.

Les querelles sanglantes du cirque continuaient à troubler la tranquillité de Constantinople ; et la cour, en y prenant part, augmentait leur animosité.

Théodora protégeait la faction verte, l'empereur s'était déclaré pour la faction bleue. Le peuple, opprimé par l'excès des impôts, avait conçu une haine violente contre les ministres de l'empereur et principalement contre Jean de Cappadoce, son favori, qui vendait la justice, et se ren-

* An 533.

dait également méprisable par son avarice et par ses débauches.

Quand les peuples sont mécontens, le plus léger prétexte les porte à la révolte, la moindre étincelle fait explosion : on avait exercé quelques rigueurs contre plusieurs partisans de la faction verte ; le peuple entier se soulève pour elle, s'arme et taille en pièces la garde impériale, qui s'oppose à ses excès; pendant trois jours les maisons sont livrées aux flammes et au pillage, les rues sont inondées de sang, et la capitale ressemble à une ville prise d'assaut.

Les séditieux demandent à grands cris la tête du favori ; quelques-uns proclament auguste un soldat, nommé Probus; on assiége le palais. Bélisaire, à la tête d'une troupe de braves, en défend les portes, renverse les plus mutins, et, par des prodiges de courage, effraie et écarte les assaillans.

Cependant leur nombre croissait toujours : le faible Justinien voulait fuir, il allait perdre son honneur et son trône; la fermeté d'une femme lui conserva le sceptre et la vie. « Prince, lui dit Théo-

» dora ; on blâme injustement la hardiesse
» des femmes qui se mêlent des affaires
» publiques ; vous me le prouvez, et je
» le sens. Vainement on objecte qu'il ne
» faut rien décider légèrement dans les
» circonstances critiques : c'est dans l'ex-
» trême péril que la témérité est pru-
» dence.

» La crainte conseille la fuite, elle pro-
» duit non la sûreté, mais la honte. La
» mort n'est qu'un accident, tout homme
» y est sujet; mais, lorsqu'on est assis sur
» le trône, l'exil devient un affront insup-
» portable.

» Rien ne saurait me déterminer à quit-
» ter la pourpre, et à vivre un seul jour
» dépouillée des noms d'Augusta et d'im-
» pératrice, dont vous m'avez honorée.

» Si la vie est le seul bien dont la con-
» servation vous touche, vous pouvez, je
» le sais, la sauver : la mer baigne les
» murs de ce palais, vos vaisseaux vous
» attendent, il vous est facile d'y trans-
» porter vos trésors ; la Propontide vous
» ouvre un asile. Mais craignez que le
» drame d'une existence si lâchement
» prolongée, ne vous offre pour dénoue-

» ment, au lieu de repos et de plaisir,
» qu'une mort aussi cruelle que hon-
» teuse.

» Pour moi, je tiens à cette vieille
» maxime, qu'il est honorable de mou-
» rir, pourvu que la postérité salue avec
» respect le nom d'empereur gravé sur
» notre tombe. »

L'empereur, cédant à l'autorité de sa femme, se décida à rester dans son palais, par faiblesse plus que par courage.

Deux jeunes princes, Hyppace et Pompée, neveux comme lui de Justin, excitaient sa défiance; il les éloigna de sa personne : le peuple les entoure, les mène au cirque, et proclame Hyppace empereur.

On avait répandu la nouvelle de la fuite de Justinien; le sénat, tremblant, joint ses suffrages à ceux de la multitude; Justinien, informé de cet événement, sort à la tête de la garde, en suppliant plutôt qu'en maître. Tenant dans sa main l'évangile, il s'avance au milieu du peuple étonné : « Citoyens, dit-il, rentrez dans le de-
» voir; je jure sur ce livre saint de vous
» pardonner; la justice me le commande,
» car je suis ici le vrai, le seul coupable:

» mes péchés ont égaré mon âme, et je
» suis devenu sourd à vos plaintes. »

A ces mots, de violens murmures éclatent ; ce mélange de peur et de dévotion excite l'indignation et le mépris.

D'un autre côté, Hyppace, non moins timide, s'efforçait de persuader à l'empereur que, couronné malgré lui, il n'avait rassemblé le peuple dans le cirque que pour le lui livrer. La fermentation des esprits interrompit ce combat de lâcheté.

Justinien se retira avec honte dans son palais. On crut de nouveau qu'il avait pris la fuite. Cette erreur ranima l'espérance d'Hyppace : ses partisans s'emparèrent de l'arsenal et le pillèrent.

Tandis qu'ils perdaient, dans ces désordres, un temps précieux, le chambellan Narsès, à force d'or, gagna une partie du peuple; bientôt on se battit aux cris opposés de *vivent Justinien* et *Théodora !* et de *vivent Hyppace et Pompée !* Bélisaire, Mondon et Narsès rassemblent des soldats fidèles, profitent habilement de cette confusion, chargent vivement le peuple et le poussent dans le cirque, dont les portes, trop étroites, s'opposaient à la

fuite d'une foule épouvantée; trente mille hommes périrent sur cette funeste arène: Hyppace et Pompée, chargés de fers, voulurent vainement se justifier, leur faiblesse désohnora leur vie sans la prolonger; on les jeta dans une prison, où ils furent étranglés. Ainsi la fermeté de Théodora et l'intrépidité de Bélisaire sauvèrent l'empereur.

Justinien reprit son orgueil dès que le danger disparut; il publia partout les détails pompeux de cette triste victoire, dont il s'attribua exclusivement l'honneur. Le peuple fut puni par deux édits; l'un rappelait les favoris disgraciés, l'autre suspendait les jeux publics: la porte par laquelle on fit sortir les cadavres entassés dans le cirque reçut le nom de *porte des morts*.

A peine délivré de la terreur qui l'avait presque décidé à descendre du trône, Justinien, revenant à ses projets ambitieux, résolut d'entreprendre la conquête de l'Occident.

Les princes faibles, tremblans aux moindres dangers qui menacent leur personne, craignent peu les périls auxquels ils n'ex-

posent que leurs généraux et leurs armées; leur vanité est belliqueuse, pourvu qu'elle n'entende que de loin le bruit des armes.

Les Vandales occupaient alors toute l'Afrique, depuis le détroit de Cadix jusqu'à Cyrène; ils s'étaient rendus maîtres de la Corse et de la Sardaigne; mais, depuis le règne de Genséric, leurs mœurs étaient changées. Amollis par une longue paix, vaincus par la chaleur du climat, par les charmes des Africaines, corrompus par le luxe, qui détruit les États plus promptement que la rouille n'use le fer, l'éclat de l'or leur fit oublier celui des armes; ils avaient quitté les combats pour les spectacles, les travaux pour les plaisirs, les tentes pour les palais; et l'âpreté de ces fiers enfans du Nord avait disparu pour faire place à la mollesse italienne. Ils ne gardaient de leurs anciennes mœurs que la cruauté.

Hunéric, fils de Genséric, pour assurer son repos, assassina ses frères et leurs enfans, et ne connut d'autre moyen pour maintenir dans ses Etats la tranquillité religieuse, que de persécuter impitoyable-

ment ceux de ses sujets qui ne professaient pas, comme lui, l'arianisme.

Las de sa tyrannie et méprisant sa faiblesse, les Maures se soulevèrent en Numidie et se rendirent indépendans; le roi mourut sans avoir pu soumettre les rebelles.

Le prince Gondamon, échappé au massacre de sa famille, lui succéda et fit de vains efforts pour reconquérir la Numidie. Il eut pour successeur Hildéric, fils d'Hunéric : ce monarque, doux, mais faible, fut vaincu par les Maures, et rechercha l'amitié de Justinien. Mécontent de la conduite de sa femme Amalfride, fille du grand Théodoric, il la fit enfermer : son alliance avec l'empereur d'Orient excita les murmures des Vandales, ses revers lui firent perdre leur estime, et ses rigueurs contre Amalfride le privèrent de l'appui de la reine des Goths.

Un prince de son sang, Gélimer, ambitieux, fourbe, hardi, profita de ses fautes, aigrit l'esprit des Vandales, les révolta, fit descendre le roi du trône, et prit audacieusement sa place * : aucun

* An 532.

parti ne se déclara pour le malheureux Hildéric.

L'adroit Gélimer avait persuadé aux grands et au peuple que ce prince était seul coupable, par son incapacité, du succès des Maures, et qu'il voulait lâchement soumettre l'Afrique à l'empire d'Orient.

Justinien, informé de cette révolution, défendit seul la cause du monarque détrôné : ses ambassadeurs reprochèrent à Gélimer sa révolte contre son roi légitime, et lui représentèrent qu'appelé un jour au trône par sa naissance, il devait en défendre les droits et non pas les violer, enfin il le priait, s'il ne voulait pas rendre le sceptre, de traiter doucement Hildéric, et de lui laisser le titre et les honneurs dus à sa dignité.

Gélimer dédaigna de lui répondre, resserra les fers d'Hildéric, de son frère Evagès, et leur fit crever les yeux.

L'empereur lui écrivit en ces termes : « Puisque, malgré nos conseils, vous per» sistez à garder un trône usurpé, laissez» nous au moins offrir dans notre cour » un asile et des consolations aux mal» heureux princes que vous avez privés

» de la vue et de la liberté : si vous refusez » d'y consentir, nous vous y forcerons, et, » en vengeant leur injure, loin de croire » rompre les traités faits avec vos prédé- » cesseurs, nous croirons remplir fidèle- » ment les devoirs qu'ils nous imposent. »

« Je n'ai point usurpé le trône, répon- » dit Gélimer; les Vandales en ont chassé » Hildéric qu'ils en trouvaient indigne, » et j'y suis monté par le droit de ma nais- » sance. Un prince sage se borne à régir » ses Etats et respecte l'indépendance des » autres : vous régnez sur le plus grand » empire du monde, il doit vous donner » assez d'affaires; ne vous immiscez point » dans les miennes. Si vous voulez la » guerre, je suis prêt à la recevoir, et je » vous rends responsable devant Dieu de » l'infraction d'un traité, juré par vous » et par vos prédécesseurs. »

L'empereur, avant d'entreprendre la conquête de l'Afrique, consulta les patrices, les grands de l'Etat et les sénateurs : la plupart, frappés de crainte, s'opposèrent vivement à une entreprise dont le succès paraissait douteux; les uns rappelaient la honteuse défaite de Basiliscus

et la ruine sanglante de l'armée de Léon; les autres redoutaient les dépenses énormes que coûterait cette expédition : les généraux exagéraient les difficultés d'une si longue navigation et l'insalubrité du climat.

Jean de Cappadoce, ministre favori de l'empereur, appuya les opposans avec chaleur, et supplia le prince de ne point envoyer à une mort certaine, contre les plus farouches des Barbares, l'élite des légions; c'était, selon lui, risquer le salut de l'empire, que d'embarquer ses plus fermes défenseurs, pour les porter dans des contrées si lointaines, qu'on serait plus de six mois sans en avoir de nouvelles. Enfin, disait-il, quand la fortune favoriserait nos armes, nous ne pourrions conserver l'Afrique après l'avoir conquise, puisque nous ne sommes plus maîtres de l'Italie et de la Sicile, où règnent les Goths nos ennemis.

Ebranlé par ces remontrances, Justinien hésitait : tout-à-coup un évêque prend la parole : « Dieu, dit-il, m'est apparu; il vous ordonne par ma voix de vous armer pour la délivrance des catholiques. Je

vous annonce, en son nom, la victoire; il ajoutera l'Afrique à vos vastes Etats. »

A ces mots, toute opposition cesse; la guerre est décidée : Justinien concentre ses troupes, arme ses vaisseaux, rassemble des munitions, et charge Bélisaire des dangers et de l'honneur de cette grande entreprise.

Gélimer était habile et brave, mais sa violence servit ses ennemis. Pudentius, né en Afrique, soulève les catholiques persécutés, et, avec le secours de quelques troupes envoyées d'Italie, il s'empare de Tripoli et se défend avec succès contre les Vandales. Dans le même temps Godas excite une révolte en Sardaigne, refuse le tribut à Gélimer, et implore l'appui de l'empereur qui lui fait passer un secours de quinze cents hommes; cette diversion affaiblit Gélimer, qui se vit forcé d'envoyer son frère avec cinq mille Vandales en Sardaigne.

L'armée de Bélisaire se composait de dix mille hommes de pied, de cinq mille chevaux, de quelques corps auxiliaires, de cinq cents navires et de vingt mille matelots.

Lorsque la flotte fut près de mettre à la voile, l'archevêque Epiphane bénit solennellement l'armée, et, pour sanctifier le vaisseau amiral, il y fit entrer un soldat qui venait de recevoir le baptême.

Bélisaire, dont le nom présageait la victoire, partit avec un vent favorable, aux acclamations de tout le peuple de la capitale. Avant de triompher des ennemis, ce général habile s'occupa de vaincre le caractère indiscipliné de ses soldats. Ayant relâché au port d'Abyde, il fit pendre deux Massagètes qui avaient commis un meurtre : ses troupes, depuis long-temps accoutumées à la licence, s'indignent de cette rigueur, se mutinent, éclatent en murmures; Bélisaire s'élance au milieu des séditieux, et les étonne par la fierté de son geste et de ses regards.

A sa vue, le silence annonce déjà la crainte : « Si je parlais, leur dit-il, à de » nouveaux soldats, étrangers à la guerre, » il me faudrait peut-être leur citer une » foule d'exemples pour les convaincre » que la fortune des combats dépend plus » de la vertu que de l'audace, de l'ordre

» que du courage ; mais vous, qui avez » vaincu des braves, et qui, malgré votre » vaillance, avez quelquefois été battus, » vous devez savoir que le destin des ar- » mées est dans la main de Dieu. Si vous » l'offensez par vos excès, si vous l'outra- » gez par des homicides, vous perdrez tout » droit à sa protection; abstenez-vous donc » de tout vice, de tout désordre : quelque » brave que soit un soldat, je n'aurai que » du mépris pour lui, s'il marche au com- » bat sans avoir la conscience et les mains » pures. Je n'estime la valeur que lors- » qu'elle est accompagnée par la justice. »

Sa fermeté établit la discipline; son active vigilance pourvut l'escadre d'alimens salubres, et fit cesser les maladies causées par des vivres avariés, dont l'avarice de Jean de Cappadoce avait rempli les vaisseaux.

On attribue à Bélisaire l'invention des signaux; ce qui l'empêcha, dans une si longue expédition, de perdre, comme on l'avait vu jusqu'alors, les bâtimens qui se trouvaient séparés de la flotte par la nuit ou par l'orage.

On aborde en Sicile. Procope, l'histo-

rien, envoyé à Syracuse par le général, lui rapporte d'heureuses nouvelles; il apprend qu'Amalasonthe a fait préparer des vivres pour sa flotte, que l'élite des troupes vandales est occupée à reconquérir la Sardaigne, et que l'armée de Gélimer, à peine rassemblée, est encore à quatre journées de la côte.

Bésilaire donne alors le signal du départ; presque tous les généraux proposaient de descendre directement à Carthage. Bélisaire, qui ne voulait point soumettre le succès de son entreprise aux caprices des élémens et au sort incertain d'un combat naval, débarque sur la côte la plus prochaine, la moins défendue, s'y retranche, fait de son camp une forteresse, et se sépare intrépidement de ses vaisseaux.

Il pouvait, dans ce camp, choisi au hasard, craindre de manquer d'eau; il y trouva une source: cette découverte, au milieu des sables brûlans, parut aux yeux des catholiques un prodige qui leur assurait la protection divine.

Procope, dont l'histoire instructive est tachée par la crédulité de son siècle, par-

tageait à cet égard l'opinion superstitieuse des soldats.

Cet écrivain, comparable sous d'autres rapports aux historiens de l'antiquité, raconte, avec une étrange bonne foi, que le saint ermite Jacques enchantait et rendait immobiles les Barbares qui voulaient lancer leurs flèches contre lui.

A cette époque, le bandeau de la superstition couvrait les yeux des hommes d'Etat, comme ceux du vulgaire; on disputait sur les vérités des diverses religions, on respectait leurs fables.

Le véritable prodige, dans ce siècle de décadence, était la conduite de Bélisaire: à sa vigilance, à son courage, à sa sévérité, l'Afrique crut revoir Scipion.

Quelques soldats se permirent de piller un champ; il les fit châtier publiquement, craignant avec raison que la vue de tels désordres ne portât les habitans à oublier leurs anciennes injures et à se rapprocher des Vandales.

Il s'empara de Syllecte, ville voisine: la discipline qu'il maintint dans ses troupes rassura les citoyens; de ce moment les peuples ne redoutèrent plus son ap-

proche; et partout il fit connaître qu'il s'était armé, non contre l'Afrique, mais contre son tyran.

Les villes de Leptis, d'Adrumette, de Grasse, ne lui opposèrent aucune résistance. Il marcha rapidement sur Carthage, et se tint constamment à l'arrière-garde, persuadé que Gélimer ne tarderait pas à le suivre pour le combattre et sauver sa capitale.

Le roi des Vandales, qui s'avançait en effet à grandes journées, dans l'espoir de l'atteindre, écrivit à son frère Ammatas, gouverneur de Carthage, et lui ordonna d'égorger Hildéric et les princes captifs, et de se porter ensuite avec sa garnison au-devant des Romains, pour les arrêter au défilé de Decimum, situé à soixante-dix stades de Carthage; en même temps il donna l'ordre à son neveu Gibamond de marcher le long de la côte: ainsi Bélisaire devait être attaqué en tête, en queue et en flanc.

La précipitation d'Ammatas fit manquer ce plan habilement conçu. Sans attendre le reste de ses troupes, il passa le défilé avec son avant-garde : Jean, géné-

ral romain, à la tête d'un corps d'élite, le combattit et le tua; sa mort jeta le désordre dans tous les pelotons qui venaient successivement de Carthage. Jean ne leur laissa pas le temps de se rallier, il en fit un grand carnage et les poursuivit jusques aux portes de la ville.

Dans le même temps les Massagètes, qui formaient une partie de la cavalerie auxiliaire des Romains, rencontrèrent la troupe de Gibamond dans un lieu nommé le Champ-du-Sel, et après un combat opiniâtre la défirent complètement.

Bélisaire, arrivé au défilé de Décimum, s'y retrancha et obligea les soldats, qui avaient repris sous lui l'habitude des travaux, à fortifier leur camp selon les anciennes coutumes.

« Compagnons, dit-il, voilà l'heure des » combats; les Vandales s'avancent; aucun » parti ne vous protège en Afrique, vos » vaisseaux sont éloignés ; aucune ville » forte ne vous offre un asile, tout notre » espoir repose sur nos glaives : braves, » nous triompherons ; lâches, non-seule- » ment nous serons vaincus, mais nous » périrons tous honteusement. La justice

» de notre cause nous promet la victoire, » nous n'entreprenons point une injuste » conquête : l'Afrique nous appartenait, » nous ne reprenons que notre bien ; et » le prince que nous combattons est un » tyran plus détesté par ses sujets mêmes » que par ses ennemis.

» Vous avez attaqué souvent sans crainte » les plus belliqueux des hommes, les Per- » ses et les Scythes : aujourd'hui vous » combattez les Vandales, qui jusqu'à pré- » sent n'ont fait la guerre qu'à des Maures, » misérables sauvages à demi-nus, sans art » et sans discipline. Ces Vandales, depuis » long-temps, ont perdu l'habitude des » armes. Je prie le Dieu tout-puissant, qui » préside à nos destinées, d'enflammer » votre courage, de vous inspirer pour » vos ennemis le juste mépris qu'ils mé- » ritent, et de vous rendre, par vos ex- » ploits, dignes de l'immortel honneur qui » vous attend dans votre patrie. »

Après avoir ainsi parlé, il laisse dans son camp son infanterie et sa femme Antonine, infidèle dans ses plaisirs, mais constante dans les périls, et marche à la tête de la cavalerie au-devant de l'ennemi.

Malheureusement les Massagètes, qui avaient battu le neveu de Gélimer, revenaient sans défiance; l'armée des Vandales les rencontre, les charge, les met en fuite et les jette sur l'avant-garde de Bélisaire, où elle répand l'épouvante.

Si le roi eût profité de ce premier succès, on ne sait quelles auraient été les suites d'une telle déroute : mais il s'avança lentement, célébra les funérailles de son frère, et donna le temps au général romain de rallier les fuyards qui avaient porté l'effroi jusque dans son camp.

Profitant de cette faute, Bélisaire à son tour attaque à l'improviste l'armée vandale, qui n'avait pas eu le temps de se ranger en bataille; il y jette le désordre; ses légions accourent, le rejoignent et complètent sa victoire. L'armée de Gélimer, après un affreux carnage, fuit dans les déserts.

Bélisaire, sans perdre un moment, se porte sur Carthage. La nouvelle de sa victoire l'y avait précédé : la garnison voulait se défendre; elle est désarmée par les citoyens : la capitale de l'Afrique ouvre ses portes au vainqueur; des feux de joie

éclairent sa marche, toute la ville est illuminée; il y entre en triomphe.

Par l'effet d'un heureux hasard, la flotte impériale arrivait alors près de la rade; elle voit avec surprise que Carthage est au pouvoir des Romains. Enfin Bélisaire est conduit, au bruit des acclamations du peuple, dans le palais des rois, et s'assied sur le trône de Gélimer.

Procope, comparant ce triomphe à celui de Scipion, trouve Bélisaire plus grand et plus heureux que le consul, parce qu'il conquit cette ancienne rivale de Rome sans la détruire, et que le sang d'une foule de citoyens ne souilla pas ses lauriers.

Cette réflexion ne prouve que l'enthousiasme de l'historien pour son héros. On pouvait comparer Bélisaire à Scipion, mais les temps, les peuples, les circonstances ne se ressemblaient pas; Scipion renversait l'implacable ennemie de Rome; Bélisaire délivrait de la tyrannie des Vandales une ville romaine.

Une ancienne prédiction, d'autant plus répandue qu'elle était plus triviale et plus puérile, semblait avoir annoncé au peuple sa délivrance et la victoire de Bélisaire.

Tel était ce dictum vulgaire : *un jour le G chassera le B, et ensuite le B chassera le G;* en effet Genséric vainquit Boniface, et Bélisaire renversa le trône de Gélimer. Ainsi la fortune parut accomplir ce rêve d'une superstition populaire.

Dès que les Romains furent maîtres de Carthage, les catholiques rentrèrent dans l'église de saint Cyprien, et les prêtres ariens se dérobèrent par la fuite aux vengeances de ceux qu'ils avaient si longtemps persécutés.

Bélisaire, comme tous les grands capitaines vraiment dignes de leur gloire, se défiait de la fortune, et ne se laissait point endormir par ses faveurs.

Tandis que l'ennemi vaincu fuyait épouvanté, prévoyant son retour, il répara promptement les fortifications de Carthage. Ce grand homme dut tous ses succès, non au sort, mais à sa prudence et à son génie ; il connaissait trop son siècle pour livrer, sans défiance, sa gloire à l'inconstance des Huns, des Massagètes, qui servaient comme auxiliaires dans son armée, et au courage incertain de ces légions asiatiques, avides de butin, peu

sûres dans le danger, séditieuses au moindre revers: il avait choisi, dans toutes les parties de l'empire, les hommes les plus braves, les plus éprouvés, et il s'en était composé une garde aussi nombreuse que fidèle.

Ce corps d'élite, cette troupe de héros, digne de son chef, le suivait partout, entraînait les faibles par son exemple, les lâches par la crainte, contenait les rebelles, déconcertait les traîtres, réprimait la licence, et, par des exploits prodigieux, semblait faire revivre Rome antique au milieu de l'empire en ruines.

L'un de ces braves, Diogène, écuyer de Bélisaire, est envoyé un jour par lui avec vingt-deux cavaliers pour occuper un village; il s'en empare au milieu de la nuit; la maison qu'ils habitent est entourée par toute l'armée des Vandales: Diogène et ses vingt-deux braves brident en silence leurs chevaux, les montent et ouvrent intrépidement les deux battans de la porte; couverts de leur bouclier et la lance au poing, ils se précipitent sur les Vandales, les enfoncent, traversent

leurs nombreux bataillons, et, criblés de blessures, mais n'ayant perdu que deux hommes, ils rentrent victorieux dans Carthage.

La renommée de Bélisaire frappait de respect tous les Barbares, habitans de l'Afrique : les princes de Mauritanie se soumirent à lui, et lui demandèrent l'investiture impériale, dont les marques étaient alors un sceptre, une tocque d'où pendaient plusieurs lames d'argent, un manteau blanc, une courte tunique brodée en diverses couleurs, et des brodequins dorés.

Cependant le général romain intercepta des lettres envoyées à Gélimer par son frère Thrazon; il lui mandait que la Sardaigne était soumise, qu'il avait tué Godas et passé ses troupes au fil de l'épée : ces nouvelles annonçaient de nouveaux combats; bientôt Thrazon débarqua en Afrique, Gélimer rassembla son armée; tous deux réunirent leurs forces, leur deuil, leurs regrets et leur soif de vengeance.

Les agens du roi des Vandales s'efforçaient partout de soulever les Ariens et

de débaucher les Huns. Ceux-ci se laissèrent séduire; Bélisaire découvrit le complot, et intimida les rebelles par quelques coups d'autorité.

Il réunit promptement ses troupes et les exhorta au courage : « Une victoire, » leur dit-il, terminera vos fatigues et la » guerre; une défaite vous enlevera tout » ce que vous avez conquis, et fera re» naître tous vos dangers. »

Le roi des Vandales vint camper à Tricamare, à cent quarante stades de Carthage. « Un phénomène singulier, dit » Procope, accrut la confiance des Ro» mains; ils virent, pendant la nuit, des » flammes voltiger autour de la pointe de » leurs lances. »

Gélimer ne voulut point qu'on retranchât son camp qui renfermait ses enfans, ses trésors, ses femmes, ainsi que celles de ses officiers et de ses soldats. Il croyait que chacun, craignant pour sa famille, la défendrait avec fureur.

Rappelant aux siens la promptitude avec laquelle les Vandales avaient autrefois chassé les Romains de l'Afrique, il attribua sa première défaite aux caprices

du sort; Thrazon leur montrait avec orgueil les trophées conquis récemment en Sardaigne.

Un ruisseau séparait les deux camps. Martin, Valérien, Cyprien, Marcel, chefs renommés, commandaient l'aile gauche, composée de la cavalerie romaine : Pappus et Barbattus, à la tête des Massagètes, dirigeaient la droite; Bélisaire se trouvait au centre : Jean commandait sa garde et portait son étendard. Les Huns étaient placés hors de la ligne, les légions restaient en réserve.

Le signal est donné : la garde de Bélisaire traverse la rivière, charge les Vandales, est deux fois repoussée, se rallie, retourne au combat, et pénètre dans les rangs ennemis; Thrazon, après une vive résistance, est tué; les Barbares se retirent, les légions arrivent et changent leur retraite en déroute. Enfin les Huns et les Massagètes, qui peut-être seraient tombés sur les Romains, s'ils avaient été vaincus, chargent les Vandales dans leur fuite, et en font un grand carnage.

Gélimer, troublé par la crainte et par le désespoir, ne donne plus aucune ordre;

il se sauve, suivi de quelques domestiques. L'armée vandale, consternée de son départ, se disperse, laisse le camp sans défense : Bélisaire s'en empare, et y trouve les immenses richesses accumulées depuis un siècle en Afrique, par le saccagement de Rome et par la dévastation de l'Italie.

Après cette victoire, il ne fut plus possible au général romain de réprimer l'avidité de ses soldats : la vue de ces prodigieux trésors les enivre; ils se livrent avec fureur au pillage, à la débauche, et dans cet instant quelques escadrons vandales, réunis, auraient pu facilement exterminer les vainqueurs : enfin Bélisaire, en mêlant habilement la douceur à la fermeté, parvint à rétablir l'ordre dans l'armée.

Cependant Jean, avec une partie de la garde, poursuivait sans relâche Gélimer, et l'aurait peut-être atteint; mais un de ses lanciers, qui était ivre, voulant tuer un oiseau de proie planant au-dessus de lui, perça de sa flèche la tête de ce général. Tout l'empire regretta son courage, ses salens et ses vertus.

Sa troupe consternée s'arrêta, laissa Gélimer se sauver dans Médène, et porta

tristement le corps de son chef aux pieds de Bélisaire; il l'arrosa de larmes et lui érigea un tombeau.

Bélisaire fit ensuite le siége d'Hippone, s'en rendit maître et y trouva des richesses considérables. Il chargea Pharas, général hérule, d'investir la montagne escarpée de Médène, sur laquelle Gélimer s'était retiré.

Comme les armées vandales étaient détruites, Bélisaire envoya une partie de ses troupes à Lillybée; mais les Goths lui en refusèrent l'accès. Amalasonthe écrivit au général romain que la Sicile lui appartenait par droit de conquête, Lillybée par alliance avec les Vandales, mais qu'il fallait négocier et non combattre, et qu'elle prendrait Justinien lui-même pour juge de ses prétentions.

Pharas voulut d'abord prendre Médène d'assaut; les Vandales, plus amollis que les Romains par le luxe de Carthage, lui auraient opposé peu de résistance, mais une troupe de Maures, qui était venue au secours du roi, repoussa ses attaques : il se borna depuis à cerner et à bloquer strictement la montagne. Lorsqu'il sut

l'ennemi épuisé par le défaut de vivres, il écrivit en ces termes au roi des Vandales « Vous vous obstinez à une défense » inutile. Est-ce la crainte de la servitude? » Mais vous êtes aujourd'hui l'esclave des » Maures. Puisqu'il faut perdre votre in- » dépendance, préférez un servage plus » doux : Justinien vous placera dans le » sénat, vous nommera patrice, vous cé- » dera des terres d'une vaste étendue, et » Bélisaire sera garant de ma promesse. » Puisse le malheur ne pas vous fermer » assez les yeux pour vous empêcher de » saisir la seule voie de salut qui vous soit » ouverte! »

Gélimer répondit : « Je suis trop irrité » pour renoncer à l'espoir et à la ven- » geance. Bélisaire est venu sans motifs » des extrémités de l'Orient pour me pré- » cipiter du trône dans un abîme de mi- » sères : je suis homme et prince; qu'il » craigne la vengeance de l'un et le déses- » poir de l'autre.

» L'excès de ma douleur me laisse à » peine la faculté d'écrire. Recevez mes » adieux, mon cher Pharas, et envoyez- » moi une lyre, un pain et une éponge. »

Pharas ayant voulu savoir les motifs d'une si étrange demande, l'envoyé du roi lui dit que ce prince n'avait point mangé de pain depuis plusieurs mois, que l'éponge lui était nécessaire pour bassiner ses yeux fatigués par les larmes qu'il avait répandues, et qu'il désirait une lyre pour s'accompagner, en chantant une élégie sur ses malheurs, espérant trouver dans cette triste harmonie quelque consolation pour son infortune.

Le lieutenant de Bélisaire, touché de la misère d'un monarque naguère si riche et si puissant, lui envoya ce qu'il souhaitait, mais sans cesser de remplir son devoir et de le bloquer avec rigueur.

Après trois mois de souffrance et d'opiniâtreté, les Vandales, exténués de faim et couverts d'ulcères, forcèrent le roi à capituler; Gélimer accepta les conditions proposées par Pharas, se rendit prisonnier, et fut conduit à Carthage devant Bélisaire.

Le général romain lui exprima sa surprise de le voir rire dans un moment si funeste pour lui : « Général, lui dit le » roi, après avoir éprouvé successivement » toutes les faveurs et toutes les rigueurs

» de la fortune, après avoir porté le sceptre
» d'abord, ensuite les fers, j'ai reconnu
» que les biens et les maux de ce monde,
» sont plus dignes de risée et de mépris
» que d'attachement et de regrets. »

Bélisaire apprit à l'empereur que l'Afrique était vaincue, Carthage conquise, et le roi des Vandales dans ses chaînes. La gloire du conquérant de Carthage réveilla l'envie; quelques lâches officiers, jaloux de leur général, écrivirent à Justinien que Bélisaire aspirait au pouvoir suprême, et voulait se rendre indépendant en Afrique.

L'empereur ne crut point, ou feignit de ne pas croire à cette calomnie. Salomon fut député par lui à Carthage : on le chargea de donner à Bélisaire le choix de rester en Afrique et d'envoyer ses captifs en Orient, ou de les conduire lui-même à Constantinople.

Bélisaire, ayant intercepté la correspondance des traîtres qui l'accusaient, crut que son retour dans la capitale serait le moyen le plus éclatant de réfuter la calomnie; il laissa le commandement de la province à Salomon, s'embarqua et

entra dans Constantinople au bruit des acclamations du peuple. On lui décerna le triomphe, et il reçut tous les honneurs qui, depuis l'abolition du gouvernement républicain, n'avaient été accordés qu'aux empereurs.

Cependant on ne le vit point monté sur un char : il marcha à pied, depuis l'Hyppodrome jusqu'au palais impérial, précédé par une foule de prisonniers et de chariots, par un grand nombre de trônes d'or, par une immense quantité de meubles précieux, enfin par tous les trésors des rois d'Afrique.

Le plus illustre ornement de ce triomphe était le roi Gélimer ; couvert d'un manteau de pourpre, il était entouré des princes de sa famille et des grands de sa cour : le monarque captif, arrivé au pied du trône élevé de l'empereur, qu'environnait un peuple immense, ne proféra pas de plaintes, ne versa point de larmes; on n'entendit sortir de sa bouche que ces paroles, tirées des livres saints : « Vanité des vanités ! tout n'est que va» nité ! »

On le dépouilla de son manteau royal;

et le vainqueur, comme le vaincu, se prosternèrent tous deux devant Justinien.

Le roi des Vandales reçut de l'empereur, pour lui et pour sa famille, de grandes terres en Galatie; mais on ne le fit ni sénateur ni patrice, parce qu'il refusa de renoncer à l'arianisme.

Suivant l'ancienne coutume, le lendemain, Bélisaire, comme consul, parcourut de nouveau la ville en triomphe; sa chaise curule était portée par des captifs vandales; et il distribua au peuple une partie des dépouilles conquises en Afrique.

Après cet éclatant succès, Justinien, ambitieux de tous les genres de gloire, forma deux vastes desseins : il résolut de donner à l'empire une législation stable, et de lui rendre l'Italie avec toutes les provinces conquises par les Barbares.

Tribonien, par ses ordres, rassembla dans un code, et en abrégé, le nombre immense de lois publiées sous les divers gouvernemens de Rome pendant treize siècles.

La loi des douze tables n'avait pas suffi long-temps aux besoins du peuple-roi. A

mesure que ses richesses s'accrurent, que ses possessions s'étendirent, que ses mœurs s'altérèrent, sa législation se compliqua. Chaque consul, chaque préteur, fit des réglemens suivant les circonstances : les intérêts opposés des factions, la politique du sénat, l'ambition des tribuns, le despotisme des empereurs, les caprices de leurs favoris dictèrent au sénat et au peuple une foule d'édits, de plébiscites, de lois, de décrets et d'arrêts interprétatifs, qui formaient un dédale où la justice s'égarait sans cesse sur les pas d'une jurisprudence incertaine.

Rien n'était à la fois plus nécessaire et plus difficile que de porter la lumière et l'ordre dans ce chaos; Tribonien eut la gloire d'y réussir; et son travail, justement célèbre, aurait été plus parfait si sa vertu eût égalé sa science.

Patricien vicieux, courtisan flatteur, ministre cupide, cet habile jurisconsulte sacrifia souvent sa conscience au pouvoir et la justice à sa fortune.

Il tronqua plusieurs lois, en altéra d'autres, en corrompit en quelques points l'esprit et presque partout le style.

En 528, il avait déjà réuni en un volume les trois codes de Grégoire, d'Hermogénien et de Théodose, dont il avait supprimé les préambules, les répétitions, et fait disparaître les contradictions.

Un autre ouvrage plus important et plus étendu, que son activité infatigable fit bientôt paraître, fut le recueil complet des monumens de l'ancienne législation; on le nomma *Digeste*, parce qu'il était composé par ordre de matières, et *Pandectes*, comme renfermant toute l'ancienne jurisprudence.

Deux mille volumes qui formaient cette masse informe d'arrêts, de décisions, de décrets de toutes les époques, furent dépouillés par Tribonien et réduits à la vingtième partie. Ce digeste fut envoyé au sénat et à toutes les autorités de l'empire * par Justinien, à la fin de son troisième consulat, déjà illustré par la paix avec la Perse et par la conquête de l'Afrique.

Chargé d'un autre travail, Tribonien et deux commissaires qui lui étaient adjoints, avaient précédemment extrait de

* An 533.

toutes les anciennes lois les premiers élémens de la jurisprudence, dont ils composèrent quatre livres, appelés *les Institutes de Justinien* : ils servirent dans la suite d'introduction aux études; et cette partie du travail immense de Tribonien fut toujours considérée comme la plus parfaite de tout le corps du droit.

De quelques lois nombreuses que les peuples se trouvent chargés, ceux qui les régissent veulent toujours en faire de nouvelles; il leur paraît sans doute plus facile de multiplier et de compliquer les remèdes que de prévenir et de diminuer les maux.

Depuis la publication du Code et du Digeste, l'empereur s'était réservé le droit d'interpréter les lois : un grand nombre d'ordonnances ayant été rendues par ce prince, on les comprit dans une seconde édition du Code qui parut en 534, et qu'on appela *les Novelles* : ce fut alors qu'on accusa Tribonien d'avoir arbitrairement étendu, limité ou détruit plusieurs dispositions du Code par une complaisance servile pour les volontés et pour les caprices de Théodora.

L'usage de la langue des Romains se

perdait peu à peu, comme leur gloire; on oubliait dans l'Orient le langage de Cicéron. Quarante ans après la mort de Justinien, son Code fut traduit en grec: les lois de ce prince régnèrent en Italie aussi peu de temps que ses armes; et celles des Lombards les y remplacèrent si complètement que Charlemagne, dans le neuvième siècle, ne put y trouver un seul exemplaire du code de Justinien. Ce ne fut que dans le douzième siècle qu'on en découvrit un à Amalfi.

Quelques défauts que l'on ait reprochés au travail de Tribonien, le monument qu'il a élevé est cependant plus durable et plus glorieux que les trophées des plus illustres conquérans. Ses Codes sont encore regardés comme le corps de droit le plus complet que la science et la sagesse humaine aient jamais produit; et c'est là que jusqu'à ce jour tous les législateurs des peuples modernes sont venus chercher les principes et les lumières qui pouvaient éclairer leur marche et dissiper les ténèbres de la barbarie.

Les événemens qui se passaient alors en Italie étaient favorables à l'ambition de

Justinien, et devaient, en enflammant ses désirs de conquêtes, augmenter ses espérances. Pendant plusieurs années Amalasonthe, reine des Goths, régnant sous le nom de son fils Athalaric, contint l'humeur indocile des Barbares, réforma leurs mœurs, punit les crimes, fit florir la justice, protégea les lettres, et prouva, par ses grandes qualités, qu'elle était digne de porter le septre du grand Théodoric, son père.

Comme lui, quoique arienne, elle fut tolérante, traita les catholiques avec douceur, respecta les papes et les obligea, en même temps, à se renfermer dans les limites de leur autorité spirituelle.

Honorant la gloire antique de Rome, elle rendit quelque lustre aux anciennes familles qu'on voyait encore dans cette ville, et nomma consul Paulin, qui descendait de l'illustre maison des Décius. Cependant une peine profonde troublait son âme, et l'empêchait de jouir du bonheur qu'elle donnait à ses peuples.

Son fils Athalaric, sorti de l'enfance, méprisa ses leçons et s'abandonna avec excès à la débauche : les chefs des Goths,

qui entouraient et corrompaient sa jeunesse, rendirent vains tous les efforts de la reine pour arrêter ce prince sur la pente entraînante du vice.

Ces féroces guerriers, ennemis du repos, des lois, de l'ordre et de la civilisation, souffrant impatiemment le joug que Théodoric leur avait imposé, regrettaient leurs forêts sauvages, leurs coutumes grossières, leurs orgies bruyantes, leur vie errante et belliqueuse.

Ils opposaient aux sages avis de la reine d'insolens murmures : « les lettres et la
» philosophie, disaient-ils, ne font qu'a-
» mollir le prince des Goths; au lieu de
» l'environner de pédans qui glacent son
» courage, on aurait dû ne lui donner que
» des écuyers pour lui apprendre à domp-
» ter des chevaux, et des maîtres de lutte,
» de pugilat et d'escrime. »

Ces factieux, s'enhardissant par la faveur d'Athalaric, formèrent une conspiration contre la reine.

Amalasonthe, incertaine du succès des mesures qu'elle devait prendre, s'assura un asile dans la cour de Justinien, et, ferme autant que prudente, elle déploya

son autorité contre les rebelles, déjoua leurs projets, arrêta leurs chefs et les envoya au supplice.

Un autre danger la menaçait. Théodat, son neveu, prince lâche, cupide, ambitieux et perfide, l'avait quelque temps trompée, en affectant un grand amour pour les lettres et pour la philosophie de Platon : elle lui avait donné le gouvernement de Toscane, il s'y enrichit par d'infâmes concussions, et la reine découvrit qu'il négociait secrètement avec l'empereur pour lui vendre et pour lui livrer cette province.

La reine le destitua et l'enferma dans une prison : quelque temps après, Athalaric, épuisé par ses excès, mourut; il avait occupé le trône huit ans, sous la tutelle de sa mère.

L'erreur des âmes généreuses est de croire à la reconnaissance : Amalasonthe espéra qu'elle conserverait son autorité, en pardonnant à Théodat et en disposant du trône en sa faveur : par ses soins, les suffrages des Goths lui donnèrent la couronne.

Ce prince pervers dissimula ses noirs

desseins, lui jura de gouverner par ses conseils, et parut se conduire avec elle, dans les premiers momens, comme un fils tendre et obéissant; mais en même temps il s'entourait de ces âmes basses, prêtes à servir tous les crimes du pouvoir.

Assuré du dévouement servile de ses complices, au milieu des ombres de la nuit, il poignarde les plus fidèles serviteurs de la reine, et fait enfermer cette malheureuse princesse dans une forteresse.

Peu de temps auparavant, il s'était élevé quelque mésintelligence entre Amalasonthe et Audeflède, sa mère, sœur de Clovis et veuve du grand Théodoric. Audeflède était morte, après avoir reçu dans l'église une hostie empoisonnée. Théodat accusa l'infortunée Almalasonthe du crime que lui-même avait commis.

On prétend que Théodora, jalouse de la gloire d'Amalasonthe, avait excité contre elle la fureur de Théodat : le vulgaire, toujours prompt à croire la calomnie et à briser ses idoles, crut la reine coupable, et accabla d'imprécations cette

illustre princesse, dont il avait si long-temps admiré le courage et béni la vertu.

Justinien, saisissant ce moment favorable pour affaiblir les Goths, en les divisant, prit la défense d'Amalasonthe. Il envoya un ambassadeur pour réclamer sa liberté; mais il n'était plus temps : les vils favoris de Théodat avaient étranglé cette reine dans son bain *.

On aurait cru que sa mémoire serait défendue par Cassiodore, chef de ses conseils, ancien ministre de son père : jusque-là ce magistrat philosophe, pendant une longue carrière, s'était montré aussi vertueux qu'habile; mais Cassiodore se déshonora, comme Sénèque, en publiant l'apologie de l'assassin de sa bienfaitrice.

Justinien déclara la guerre à Théodat, et il invita les rois de France à joindre leurs armes aux siennes contre les Goths. Ces princes lui promirent d'abord de venger Amalasonthe; la justice et les liens du sang leur en faisaient un devoir; mais Théodat les désarma, en leur cédant les terres qu'il possédait encore dans la Gaule,

* An 535.

et en leur payant un tribut de deux mille livres d'or *.

Mondon fut envoyé par Justinien, à la tête d'une armée en Dalmatie. Bélisaire reçut l'ordre d'en conduire une autre en Sicile; ses troupes étaient peu nombreuses, mais braves. Jamais général ne fit de plus grandes actions avec de plus faibles moyens : il ne voulait combattre qu'à la tête d'hommes éprouvés, et il fonda toujours l'espérance du succès, non sur le nombre, mais sur le choix de ses soldats.

Ce guerrier, si redoutable pour les rois, se montrait humain pour les peuples vaincus; il épargnait les villes et protégeait les chaumières : les nations conquises se croyaient délivrées par lui; son exemple forçait ses officiers à se faire respecter par leur justice et par leur modération, autant que par leur courage.

On admirait également l'ordre, la tempérance, l'activité infatigable, la régularité sévère qui régnaient dans son armée : sous ses tentes, on se croyait à la fois dans le camp de la gloire et dans le temple de la vertu.

* An 535.

La présence seule de la voluptueuse Antonina et de son amant Théodore souillait ce camp : on déplorait l'aveuglement de l'époux trahi; mais il n'est pas de lumière sans ombre, ni de grand homme sans faiblesse.

Les Goths firent d'inutiles efforts pour arrêter et même pour retarder sa marche. Les vœux des habitans favorisèrent ses armes; il s'empara de Catane; Syracuse lui ouvrit ses portes : en peu de jours toute la Sicile fut conquise.

La nouvelle d'une révolte. en Afrique y rappela de nouveau sa présence. Après son départ de Carthage, les Maures, reprenant les armes, avaient massacré plusieurs garnisons romaines. Salomon, secondé par ses lieutenans Aignan et Rufin, battit d'abord ces Barbares; mais, après la victoire, ces deux généraux s'étant endormis dans une funeste sécurité, les Maures les surprirent et taillèrent leurs troupes en pièces; Aignan périt sur le champ de bataille, et Rufin, prisonnier, fut conduit au général ennemi, qui lui fit couper la tête.

Salomon menaça les Maures d'une écla-

tante vengeance : « Je porterai, leur dit-il, » le fer et le feu dans vos familles; épar» gnez à vos enfans les malheurs que votre » obstination attirerait sur eux. » La réponse des Maures fut singulière. « Les » Romains, dirent-ils, peuvent trembler » pour leurs enfans; ils en ont peu, car, » suivant leurs lois, chacun d'eux ne doit » épouser qu'une femme. Pour nous, qui » pouvons en prendre cinquante, nous ne » craignons jamais de manquer de posté» rité. »

Salomon, ayant réuni toutes ses forces, marcha contre eux et les vit en bataille, couverts par douze rangs de chameaux, dont les cris et l'odeur épouvantèrent les chevaux des Romains : le général fit mettre pied à terre à sa cavalerie, chargea les Barbares, les enfonça et s'empara de leur camp, où il trouva leurs femmes, leurs enfans et un immense butin.

Dans une seconde bataille, il les défit encore plus complètement; et, comme un de ses détachemens leur avait coupé la retraite, cinquante mille Maures périrent dans cette journée. Chaque soldat romain

emmena avec lui tant d'esclaves, qu'on vendait une femme et un enfant pour un agneau.

La superstition augmenta le découragement de ces sauvages africains : on leur avait anciennement prédit qu'ils seraient détruits par un homme sans barbe, et ils se crurent perdus sans ressource, lorsqu'ils se virent vaincus par Salomon qui était eunuque.

Dès qu'on n'eut plus d'ennemis à combattre, les troubles civils renaquirent et divisèrent les vainqueurs. Les Romains ayant partagé les terres des Vandales et épousé leurs filles, l'esprit de secte et de révolte ne tarda pas à éclater : un grand nombre de Romains professaient l'arianisme que Salomon persécutait; ils conspirèrent contre lui et voulurent l'assassiner pendant la messe : le complot découvert échoua, mais la rebellion se propagea dans les villes, dans les camps; et Salomon, qui ne put l'apaiser, s'embarqua avec Procope et courut à Syracuse implorer l'appui de Bélisaire.

Sa fuite enhardit les rebelles; un soldat intrépide, nommé Stozas, est élu général

par eux : à la tête de huit mille hommes, il menace Carthage; Théodore, qui y était resté, veut en vain se défendre; la garnison le force à capituler.

Le lendemain la ville devait ouvrir ses portes, les rebelles se croyaient certains de leur triomphe; tout-à-coup ils apprennent que l'intrépide Bélisaire, sur un seul vaisseau, est entré dans le port, et que, suivi seulement de cent soldats, il se montre dans Carthage : l'effroi de son nom produit sur eux l'effet d'une armée; ils lèvent précipitamment le siége. Bélisaire avec ses braves, et à la tête de la garnison qui ne se composait que de deux mille hommes, les poursuit et les atteint près du fleuve Bagradas; et, attaquant la hauteur sur laquelle Stozas s'était retranché, il crie à ses soldats : « Ce ne sont » point des citoyens, mais des brigands » souillés de crimes, que vous combattez; » leur nombre ne doit pas vous épouvanter, ils sont déjà vaincus par leur conscience; les traîtres sont toujours lâches. »

De son côté, Stozas rappelait aux siens qu'ils n'avaient de choix qu'entre la vic-

toire et le supplice. On combat avec acharnement. Soudain un vent violent s'élève et enveloppe les rebelles d'un nuage de sable. Ils veulent changer de position, ce mouvement se fait en désordre; Bélisaire en profite, pénètre dans leurs rangs, en tue un grand nombre, et met le reste en fuite. Après cette victoire il retourne promptement en Sicile, où son absence avait fait éclater une autre révolte.

Lorsqu'il fut parti, Narcet et Cyrille poursuivirent les rebelles dans leur retraite, et les atteignirent près de Constantine. Les arcs étaient tendus, les glaives tirés, quand Stozas, s'élançant audacieusement entre les deux armées, adresse ainsi la parole aux troupes qui l'attaquaient : « Pourquoi venez-vous com-
» battre des citoyens, des compagnons qui
» veulent vous délivrer d'une pesante ty-
» rannie, vous faire recouvrer la part du
» butin dont on vous a privés, et la solde
» qui vous était due? Je me livre à vous;
» si vous me trouvez coupable, épargnez
» le sang de vos compatriotes, et percez-
» moi de mille traits : mais si ma cause est
» juste, joignez vos armes aux miennes. »

Emue par ces paroles hardies, la plus grande partie des troupes impériales passèrent sous les drapeaux du rebelle, le reste fuit avec les généraux. Stozas les poursuit et les massacre.

Justinien, informé de cette insurrection, envoya en Afrique son neveu, le patrice Germain, avec deux sénateurs, Symmaque et Dominique. Ils n'y trouvèrent que peu de soldats fidèles; mais Germain était habile, et possédait le grand art de gouverner les hommes; art dont tout le secret consiste dans un heureux mélange de modération et de sévérité.

Il donnait sans céder, pardonnait sans feindre, punissait sans humilier : cette conduite ramena beaucoup d'esprits égarés, et produisit bientôt une grande défection dans le parti de Stozas.

Cependant celui-ci crut qu'en marchant rapidement sur Carthage, il triompherait facilement de l'armée impériale, qui commençait à peine à s'organiser. Son espoir fut trompé; une partie de ses soldats désertèrent, et il se vit forcé à la retraite : Germain le poursuivit, l'attaqua vivement, le fit tourner par Théodore, le défit com-

plétement et s'empara de son camp. Stozas, suivi seulement de quelques Vandales, se sauva en Mauritanie, où il épousa la fille d'un prince de cette contrée.

Germain, vainqueur, retourna à Constantinople, et Salomon revint en Afrique; il la gouverna avec prudence pendant quatre années. Sous son administration, la prospérité commençait à renaître, et les Maures firent de vaines tentatives pour la troubler; mais lorsque Sergius et Cyrus lui furent adjoints, leurs fautes ramenèrent les troubles dans cette province orageuse. Après avoir repoussé les Maures qui attaquaient Leptis, ils ne maintinrent point, dans leurs troupes, la discipline de Bélisaire; et, tandis qu'elles se livraient au pillage, elles furent surprises et mises en déroute par les Barbares.

Salomon vint à leur secours, livra bataille, fut vaincu et prit la fuite : les Maures le poursuivirent et le tuèrent.

Sergius, qui le remplaça, se montra incapable de réparer les maux qu'il avait causés. L'armée était découragée, les garnisons n'osaient sortir des villes; de toutes parts on demandait à Justinien un nou-

veau gouverneur. Il ne répondait point, et s'occupait plus alors de théologie que de politique. Stozas, profitant de cette inaction, se mit à la tête des Maures, et s'empara d'une province : enfin l'empereur, craignant de perdre l'Afrique, y envoya Aréobinde. A peine arrivé, ce général livra bataille et fut vaincu, quoique Jean, son lieutenant, eût blessé mortellement Stozas.

Les rebelles et les Barbares, animés par ce succès, attaquent Carthage; les discussions civiles se mêlent au fleau de la guerre : Gontharis, chef des troupes auxiliaires, trahit Aréobinde, conspire contre ses jours, et veut se faire reconnaître roi d'Afrique. Aréobinde se réfugie dans une église. Gontharis lui jure, sur l'évangile, d'épargner sa vie s'il se rend; l'infortuné se livre à sa foi : Gontharis le reçoit honorablement, l'invite à souper dans son palais, lui fait trancher la tête, et règne quelques jours en tyran.

Ses complices ne lui furent pas plus fidèles qu'il ne l'avait été à l'empereur. Artabane forma une conjuration contre

lui, le tua et obtint le gouvernement de l'Afrique ; sa bravoure délivra Carthage : son successeur Jean, frère de Pappus, après plusieurs avantages remportés sur les Maures, leur livra une bataille décisive, en fit un grand carnage, et assura enfin, par cette victoire, une paix stable à l'Afrique.

Tandis que l'autorité de l'empereur était tour à tour attaquée, détruite et rétablie dans cette contrée, Bélisaire affermissait la sienne en Sicile ; et Mondon, s'avançant en Dalmatie, en chassait les Goths et s'emparait de Salone.

Théodat était lâche autant que cruel : au bruit des exploits de Bélisaire et de Mondon, il abaissa son orgueil aux pieds de l'ambassadeur de Justinien, lui demanda la paix, et, plus jaloux de vivre que de régner, céda la Sicile ; il promit même d'abandonner l'Italie, pourvu qu'on lui laissât en tirer un revenu de douze cents livres d'or.

Sur ses instances réitérées, le sénat de Rome écrivit à l'empereur pour appuyer sa demande, et le pape Agapet fut envoyé à Constantinople, afin d'engager Justinien

à signer ce traité, ou plutôt cette honteuse capitulation.

Sur ces entrefaites, Mondon, poursuivant avec trop d'ardeur ses avantages, se laissa envelopper par les Goths, qui le tuèrent, ainsi que son fils, et s'emparèrent de nouveau de la Dalmatie. Rien n'est plus mobile que la pusillanimité ; consternée au premier revers, elle se relève avec insolence au plus léger succès. Théodat refusa de ratifier cette même paix, qu'il avait si humblement sollicitée. Constantin, à la tête d'une nouvelle armée impériale, reconquit la Dalmatie, et Bélisaire, qui revenait alors d'Afrique, reçut l'ordre d'entrer en Italie.

Prompt à obéir, il fait ses préparatifs, laisse de fortes garnisons en Sicile, s'embarque, traverse le détroit de Messine, et aborde à Rhegge. Le roi gouvernait sans plan, les villes étaient sans défense ; les peuples, empressés de voir leur libérateur, volaient au-devant de Bélisaire.

Le gendre de Théodat lui-même se rangea sous ses drapeaux, et obtint la dignité de patrice, oubliant que les titres, loin de décorer les traîtres, les avilissent.

Bélisaire marcha rapidement sur Naples : les habitans voulaient d'abord forcer la garnison à se rendre; mais on leur fit craindre le pillage, et cette multitude inconstante changea d'avis. La ville était forte, ses défenseurs braves : après de longs et vains efforts, le général romain se disposait à lever le siége, lorsqu'un soldat Isaure découvrit un ancien canal souterrain, par lequel on pouvait pénétrer dans la ville. Bélisaire, certain du succès, somme inutilement les Napolitains de se soustraire, par une honorable capitulation, au sort funeste qui les attend, et de ne point donner aux Goths, leurs ennemis communs, l'affreux spectacle du sang romain versé par des Romains. La destinée les aveugle; ils ne lui répondent que par des insultes; et, tandis que la garnison court sur les remparts pour les défendre, Bélisaire, à la tête de ses plus braves guerriers, s'avance dans le conduit souterrain, et se trouve bientôt au milieu de la ville, que ses soldats furieux parcourent le fer et le feu à la main.

En même temps les Romains, profitant de l'épouvante des Goths, franchissent les

remparts, les vainqueurs sont inaccessibles à la pitié; la pudeur ne trouve pas d'asiles, les larmes de l'enfance et de la vieillesse sont d'inutiles défenses. En vain Bélisaire s'oppose à leurs excès et leur crie : « Ce sont vos compatriotes, ce sont » les sujets de l'empereur que vous égorgez. Montrez donc aux vaincus que vous » étiez dignes de les vaincre, et cessez de » déshonorer un si glorieux triomphe par » votre cruauté. »

Inutiles efforts! l'humanité n'était que dans le cœur d'un homme : peu l'écoutèrent, nul ne lui obéit, le massacre fut affreux.

Théodat, au bruit de la chute de Naples, crut déjà voir tomber Rome; il y envoya des troupes pour la défendre, on leur en refusa l'entrée.

Ce prince, fuyant les combats, chercha lui-même un asile dans la capitale, et donna l'ordre à Vitigès, qui commandait son armée, de marcher sur Capoue.

Vitigès était parvenu à une haute fortune par un courage intrépide. Il campait alors à quatorze lieues de Rome : ses soldats, honteux de servir un prince qui

n'était audacieux que pour commettre des crimes et hardi que pour opprimer le peuple, se révoltent contre lui, déclarant qu'ils brisent le joug d'un chef qui ne sait que fuir. Vitigès s'efforce en vain de les ramener à l'ordre; ils le contraignent, par leurs prières et par leurs menaces, d'accepter la couronne.

Théodat, abandonné, cherche son salut dans la fuite : un Goth, nommé Octaris, le poursuit, le renverse d'un coup de lance, et porte sa tête à Vitigès. Cet indigne successeur du grand Théodoric et d'Amalasonthe avait régné deux ans; son fils périt par le poison.

Vitigès, proclamé roi, entra dans Rome, et reçut le serment du pape Silvère, du sénat et du peuple *.

Il laissa, dans cette ville, quatre mille hommes de garnison, et courut à Ravenne pour réunir à son armée les troupes qui s'y trouvaient.

Dans l'espoir de rendre plus respectable aux yeux des Goths un sceptre usurpé, il répudia sa femme et épousa la fille

* An 536.

d'Amalasonthe. Enfin, pour s'assurer, sinon l'alliance, au moins la neutralité des Français, il fit consentir les chefs de sa nation à leur céder ce qui restait encore de la province romaine dans les Gaules.

Tandis qu'il cherchait ainsi à consolider son trône chancelant, Bélisaire, qui connaissait le prix du temps et d'une heureuse hardiesse, marcha rapidement sur Rome : le pape détermina le peuple à lui en ouvrir les portes; les quatre mille Goths que Vitigès y avait laissés furent obligés d'en sortir. Ainsi, Bélisaire, sans combat, rendit à l'empire cette ancienne capitale du monde que, soixante ans auparavant, Odoacre lui avait fait perdre : les mânes des anciens héros s'en réjouirent, et Rome crut les revoir en lui.

Vitigès demanda la paix, Justinien la refusa. Les généraux de l'empereur conservèrent la Dalmatie, malgré les efforts des Barbares; Constantin, lieutenant de Bélisaire, rencontra une division ennemie et la détruisit presque entièrement. Cependant Vitigès déployait, dans ses préparatifs, autant d'activité que Théodat avait montré de mollesse : ayant appelé aux

armes et réuni tous les Goths en état de combattre, il marcha droit sur Rome, à la tête de cent cinquante mille guerriers.

Toute sa cavalerie portait des cuirasses, ses chevaux étaient bardés de fer ; comme il ne pouvait croire qu'un homme osât résister à de telles forces et rester témérairement enfermé par elles en Italie avec cinq mille soldats, il demanda présomptueusement sur sa route aux voyageurs qui revenaient de la capitale, si Bélisaire ne s'en était pas déjà sauvé : « Seigneur, » lui répondit un prêtre, de tous les mou- » vemens qu'on peut faire à la guerre, la » fuite est, jusqu'à présent, le seul que » Bélisaire ne connaisse pas. »

L'armée des Goths vint camper à deux lieues de Rome; la trahison leur livra une tour fortifiée qui défendait un pont construit sur le Téveron. Bélisaire, ignorant cette perfidie, s'avance, suivi d'une garde peu nombreuse, dans le dessein de visiter ce poste, qu'il croyait occupé par les siens; soudain il se voit assailli et cerné par toute l'avant-garde des ennemis : il est forcé, avec mille brâves, de faire tête à une armée. Dans cet extrême péril, ce grand ca-

pitaine montra la force et le courage d'un soldat. Tous les traits se dirigeaient contre lui et contre son cheval bai, que la gloire de son maître immortalisa; ses gardes, oubliant leur sûreté personnelle pour veiller à la sienne, s'empressaient à l'envi de lui servir de bouclier. On eût dit que chacun d'eux voulait paraître, aux yeux des Barbares, un autre Bélisaire.

Cette troupe de héros enfonça d'abord l'avant-garde ennemie, et la contraignit de se retirer jusque sous les remparts de son camp; mais, accablé à son tour par toute l'armée des Goths, Bélisaire fut poursuivi jusqu'à la porte de Rome nommée alors Salaria, et qui, depuis ce jour mémorable, reçut le nom de cet illustre général. Les Romains, tremblans, n'osaient ouvrir leurs murs à ce grand homme, la lâcheté refusait un asile à la gloire; son désespoir fit son salut : accablé de fatigue, blessé, sa grande âme prête de nouvelles forces à son corps; il excite, il ranime, il enflamme l'ardeur du petit nombre de guerriers qui l'entouraient encore. Tous obéissent à sa voix, tous suivent son exemple, tous chargent à grands cris les Goths, et,

par des prodiges de vaillance, leur inspirent à la fois tant de surprise et de terreur qu'ils prennent la fuite, se croyant poursuivis par un Dieu. Rome reçut alors en triomphe un héros qui seul avait vaincu une armée.

Bélisaire eut bientôt une victoire plus difficile à remporter; il lui fallut déployer toutes les ressources de son caractère actif, adroit et ferme, pour réprimer l'esprit séditieux d'un peuple accoutumé à la licence, au repos et à l'abondance. Dès que la ville fut investie, cette lâche multitude éclata en murmures, préférant la servitude aux privations et la honte au danger; elle demandait à grands cris qu'on ouvrît les portes aux Barbares : une sage distribution de vivres, une constante vigilance et quelques coups d'autorité comprimèrent ces factieux.

Peu à peu le peuple s'accoutuma à entendre les accens du courage et ce langage romain qui depuis long-temps avait cessé de retentir à la tribune. On désire bientôt d'imiter ce qu'on admire : un grand nombre de citoyens, prenant les armes, s'efforcèrent de marcher sur les traces des com-

pagnons de Bélisaire; il encourageait ce zèle, mais il y comptait peu.

Cependant Vitigès lui écrivit pour l'inviter à épargner le sang romain, lui donnant le choix ou de sortir librement de Rome avec ses troupes et leurs bagages, ou de fixer un jour pour lui livrer bataille dans la plaine: « Rome appartient à l'em» pereur, répondit Bélisaire; il ne la per» dra que lorsque j'aurai perdu la vie; » quant à la bataille, je la donnerai le jour » où je le jugerai convenable, et sans con» sulter Vitigès. »

Les Goths resserraient de plus en plus la ville: Vitigès, ayant fait construire de hautes tours en bois, remplies d'archers, et un grand nombre de machines de guerre posées sur des roues, y attela des bœufs, et parvint ainsi à les approcher des murailles, que le bélier frappait à coups redoublés.

A cette vue, la terreur s'empare de tous les citoyens, qui croient leur ruine aussi prochaine qu'inévitable. Bélisaire s'occupait le jour et la nuit à rassurer la multitude, à soutenir le courage des siens; il les excitait, par son exemple, à défendre les

remparts contre la foule toujours croissante des assaillans. Enfin, saisissant lui-même un arc, il renverse d'une flèche l'un des généraux les plus hardis de l'armée des Goths; et les Romains, toujours superstitieux, regardèrent ce premier succès comme un heureux présage.

Mais les traits qu'on lançait du haut des tours dans la ville, continuaient toujours à répandre l'effroi : Bélisaire donne l'ordre à ses archers de diriger leurs coups sur les bœufs qui conduisaient les machines ennemies : ces animaux tombent; cet appareil, naguère si menaçant, ne paraît plus que ridicule. Les Romains sortent de leurs murs, repoussent les Goths, les chassent du mausolée d'Adrien, dont ils s'étaient emparés, renversent les tours, brûlent les machines, et font tomber sous leurs coups trente mille Barbares. Le peuple, qui dans ce temps croyait plus aux saints qu'aux héros, attribua sa délivrance, non au génie de Bélisaire, mais à la protection de saint Pierre.

Le hasard voulut que les Goths négligeassent d'attaquer une partie de muraille qui s'était écroulée, et qui se trouvait près

de l'église de cet apôtre; et la multitude demeura si persuadée de ce miracle, que depuis elle ne voulut jamais souffrir qu'on relevât ce mur.

Bélisaire profita de cette crédulité qui pouvait, en se propageant, fortifier leur confiance et affaiblir celle de l'ennemi; il rendit compte à Justinien de ses succès: « cinq mille braves, dit-il, ont vaincu cent » cinquante mille Goths. Cependant le » siége dure encore : quelle honte ne » serait-ce pas pour l'empire, si on laissait » perdre Rome faute de secours! C'est à » vous que j'ai dévoué ma vie, je suis dé» terminé à mourir plutôt que de me ren» dre; décidez maintenant du sort de Bé» lisaire, et si vous voulez qu'il s'enseve» lisse sous les ruines de Rome. »

Ces paroles tirent enfin l'empereur de son assoupissement : il lève des troupes, arme des vaisseaux, et ordonne à Valérien et à Martin de les conduire en Italie. Pendant ce temps Rome, bloquée, voyait peu à peu ses moyens de subsistance épuisés; Bélisaire avait à contenir à la fois les habitans de la ville et les ennemis. Mais, en présence des grands caractères, tous

les obstacles s'aplanissent : il ordonna à toutes les bouches inutiles de sortir de Rome ; on se tut, on gémit et on obéit. Une foule de vieillards, de femmes et d'enfans couvrent la voie Appienne et se retirent en Campanie, escortés par des Maures intrépides et agiles qui percent les lignes ennemies, et massacrent les Goths dispersés sans défiance sur la route. Bélisaire arme les artisans, chasse de Rome quelques sénateurs suspects de trahison, et entre autres Maxime, descendant de l'empereur de ce nom. Martin et Valérien lui amènent un renfort de seize cents cavaliers, qui entrent dans la ville à la faveur d'une sortie dans laquelle on tue quatre mille Goths.

Bélisaire se préparait à porter aux Barbares un coup plus redoutable ; mais il ne pouvait compter que sur sa cavalerie : depuis long-temps l'infanterie italienne avait perdu sa discipline, sa bravoure et sa renommée. Dans cet embarras, il commit la faute de céder aux conseils et aux instances de trois officiers, Principius, Pisidius et Tarmut l'Isaurien : ils lui vantaient le zèle, l'ardeur, le dévouement

des nouvelles légions formées dans la ville par l'enrôlement des citoyens; ils le suppliaient d'employer cette infanterie au moins à l'arrière-garde : un injuste mépris, disaient-ils, la révolterait, une marque de confiance enflammera son courage.

Ces légions demandaient en effet à grands cris le combat*. Bélisaire, entraîné par une ardeur si vive, se décida à livrer bataille. Depuis le point du jour jusqu'à midi, on ne fit qu'escarmoucher et lancer des traits; le général voulait attendre quelque faux mouvement des Goths, pour en profiter et les attaquer. Mais les légions impatientes n'écoutent point ses ordres; elles chargent avec impétuosité, enfoncent d'abord les Goths; et, se livrant ensuite à l'ardeur du pillage, elles sont alors attaquées par les Barbares ralliés, qui en massacrent une partie et mettent le reste en fuite.

Bélisaire, avec ses braves, résista longtemps; mais il se vit enfin forcé de se retirer. Bientôt la famine devint extrême dans Rome. L'armée de Bélisaire le pressait de

* An 537.

combattre, préférant un trépas glorieux à une mort lente et douloureuse : Bélisaire, éclairé par la faute qui lui avait fait perdre la bataille de Rome, resta inflexible; décidé à attendre les secours qu'il espérait, il ordonna de souffrir en silence. Telle était son autorité, qu'on souffrit et qu'on mourut sans se plaindre.

Enfin le renfort annoncé débarqua; Zénon, Paul, Conon et Jean amenèrent trois mille Isaures et deux mille chevaux. L'intrépide Antonina sortit hardiment de Rome, et courut presser l'arrivée de ces troupes qui s'approchèrent de la ville. Alors Bélisaire fait une fausse attaque contre les assiégeans avec une partie de son armée, tandis qu'une autre division sort par une porte anciennement murée, qu'on avait démolie pendant la nuit; elle tourne les Goths : les Barbares, chargés ainsi en tête et en flanc, ne combattent plus qu'en désordre, et l'épouvante se répand dans leurs bataillons. Ils fuient de toutes parts; les vainqueurs en font un affreux carnage.

Après cette défaite, Vitigès, dont l'armée était ruinée par le fer, par la faim,

par une maladie contagieuse, demanda la paix et proposa de céder la Sicile; pourvu qu'on évacuât l'Italie. Bélisaire répondit ironiquement à cette demande dérisoire, en offrant au roi des Goths les îles Britanniques.

Cependant on convint d'une suspension d'armes. Rome reçut dans ses murs un nombreux convoi, des vivres en abondance et des troupes nouvellement débarquées; enfin on conclut une trève pour un mois.

Ce que le ciel offre de plus rarement à l'admiration de la terre, c'est une gloire pure et un bonheur sans nuage. Constantin, brave guerrier, général habile, mais avide de richesses, avait enlevé à Présidius, l'un de ses collègues, sa part du butin pris dans le camp des Goths. Antonina haïssait mortellement Constantin, parce qu'il avait découvert ses intrigues coupables, et inspirait de justes soupçons à Bélisaire; cette femme, aussi artificieuse que peu fidèle, aigrit son époux contre celui qui voulait l'éclairer. Bélisaire, sortant de sa modération ordinaire, après une vive réprimande, donna l'or-

dre à ses soldats d'arrêter Constantin : celui-ci furieux tire son glaive et veut en frapper son chef qui, par un prompt mouvement, trouve à peine le moyen d'éviter le fer. Il fallait juger Constantin et le punir, mais la justice paraît trop lente à une femme outragée. Antonina excite les gardes à la vengeance; ils égorgent Constantin, et ce meurtre permis par Bélisaire tacha ses lauriers.

Au mépris de la trève, les Goths commettaient souvent des actes de violence; les hostilités recommencèrent. Bélisaire sortit de Rome, livra bataille aux Goths, les défit, les poursuivit et en tua un grand nombre; les suites de cette victoire furent la prise de Rimini et la levée du siége de Rome. Ce siége fameux avait duré un an.

L'Italie aurait été promptement conquise, si Justinien y eût envoyé sans retard les secours que Bélisaire demandait; mais alors l'empereur ne s'occupait qu'à fonder des monastères, à bâtir des palais et à troubler l'Eglise dont il prétendait terminer les querelles. Après avoir publié des lois sages contre la simonie, il affran-

chit impolitiquement les prêtres de la juridiction des tribunaux; et comme il voulait que ses décrets fussent respectés en matière de dogme, ainsi qu'en toute autre, il s'égara dans ces substilités, et tomba dans l'hérésie qu'il avait long-temps combattue.

Théodora, accoutumée à renverser tout ce qui lui résistait, voulait faire déposer le pape Silvère : l'empereur, moins violent, le renvoya à Rome et chargea Bélisaire d'examiner sa conduite, ordonnant de lui laisser son siége s'il était innocent, et de lui en donner un autre s'il se trouvait coupable.

Il était accusé d'intelligence avec Vitigès. Bélisaire, vainqueur de l'Afrique et de l'Italie, se laissait subjuguer par Antonina : cette femme sans pudeur servait fidèlement les passions haineuses de l'impératrice; elle obtint de la faiblesse de son époux l'exil du pontife dans une île, où elle le fit assassiner.

Vigile, qui lui succéda, trompa Théodora et Antonina par une fausse soumission : dès qu'il fut assis sur la chaire de

saint Pierre, il se déclara hautement pour l'orthodoxie.

Tandis que l'empereur épuisait ses trésors pour ne couvrir que de monumens fastueux l'empire qu'il aurait dû garnir de soldats et de forteresses, les Bulgares envahirent la Mœsie *.

L'armée d'Illyrie les repoussa d'abord; mais, comme elle revenait victorieuse, un autre corps de Bulgares l'attaqua inopinément et la tailla en pièces.

Ces guerriers farouches effrayaient les Romains par une arme singulière : ils portaient au bout de leurs lances des filets qu'ils jetaient sur leurs ennemis. Le général romain Godillas, pris et enlevé dans un de ces lacs, en coupa les cordes avec son sabre, et dut ainsi à son courageux sang-froid la vie et la liberté.

Bélisaire poursuivait ses succès en Italie; Milan et Ancône furent délivrés des Goths. Narsès, qui depuis acquit tant de gloire, débarqua près de Ravenne avec cinq mille hommes. Justin, maître de la

* An 538.

milice d'Illyrie, y descendit aussi à la tête de deux mille Hérules : les Goths, surpris près de Rimini, par un corps que commandaient Martin, Jean et Ildiger, sont saisis d'une terreur panique, prennent la fuite, abandonnent leur camp ; et si la garnison de Rimini les eût alors chargés, leur armée eût été détruite.

Bélisaire arrive au moment de la déroute de l'ennemi, et félicite les troupes des succès dus à l'habileté d'Ildiger. Il n'en a point le mérite, répond Jean avec audace, nous ne devons la victoire qu'au génie de Narsès. Ce fut ainsi que commença la fatale querelle de Narsès et de Bélisaire : les envieux l'aigrirent, et tous ceux qu'importunait la grande renommée du conquérant de l'Afrique et du libérateur de Rome, ne cessèrent d'exciter la jalousie naissante du favori de la fortune, contre le favori de la gloire. Ils répétaient continuellement à cet eunuque ambitieux, qu'arrivé à la tête d'un si nombreux corps de troupes, il ne devait pas s'abaisser à servir d'ombre à Bélisaire ; dès ce moment leur mésintelligence éclata.

Bélisaire, convoquant les chefs de l'armée, leur dit : « Ne vous laissez point » tromper par vos premiers avantages. » Vous méprisez à tort l'ennemi, il est » encore à craindre; la prudence seule » consolide les succès, la présomption » égare ou endort. Je vois que les Goths » inondent l'Italie, jusqu'aux portes de » Rome; Vitigès occupe Ravenne; Wrayas, » maître de la Ligurie, investit Milan; » Auxime est défendu par une forte gar» nison : nous sommes enveloppés de » toutes parts. Je suis instruit qu'une » nombreuse armée de Francs se prépare » à grossir près de Gênes la foule de nos » ennemis ; notre ruine est certaine si » nous perdons un temps précieux : notre » célérité seule peut diviser les Barbares, » et les vaincre en les étonnant. Il faut » que la moitié de nos troupes délivre » Milan, et que l'autre s'empare d'Auxime; » nous marcherons après contre les Francs » et contre Vitigès. »

Narsès combattit cet avis; il proposa de réunir les deux armées pour attaquer d'abord Ravenne. Ces deux opinions partageaient les esprits. Bélisaire, qui savait

que les dissensions intestines perdent les armées et les Etats, trancha la difficulté, en lisant devant tous les chefs une dépêche secrète qu'il avait reçue de l'empereur; Justinien déclarait, par cette lettre, qu'en envoyant Narsès en Italie, il ne lui donnait que l'intendance et non le commandement de l'armée.

Après avoir entendu ces mots, il ne restait plus qu'à obéir. Cependant l'ambitieux Narsès refuse de se soumettre; Bélisaire ordonne aux troupes de marcher : mais, lorsqu'il est près d'Urbin, les légions du parti de Narsès l'abandonnent, espérant qu'avec le peu de forces qui lui restent, un échec consommera sa perte.

En ce moment la fortune secourut Bélisaire : une fontaine, qui seule fournissait d'eau les habitans d'Urbin, s'étant tout à coup tarie, la garnison effrayée capitula, et cette ville forte se soumit. Profitant de cet avantage, Bélisaire surprit Orvietto et s'approcha de Milan : les rebelles, commandés par Jean et Justin, refusèrent quelque temps d'exécuter ses ordres et de le rejoindre; enfin ils obéi-

rent, mais arrivèrent trop tard. Cette lenteur eût des suites funestes, Milan fut pris et saccagé par les Barbares : le récit sans doute exagéré de Procope porte à trois cent mille le nombre des victimes qui périrent dans cette ville sous le fer des Goths. Bélisaire, en y entrant, n'y trouva que des cadavres et des ruines.

L'empereur, informé de ce désastre, rappela Narsès; les Hérules, opiniâtres dans leur résistance, le suivirent. Bélisaire, impatient d'achever la conquête de l'Italie, vint assiéger Auxime. Vitigès épouvanté, implorait les secours de Vacon, roi des Lombards, de Cosroës, roi de Perse, de Théodebert, roi des Français : le premier resta neutre, Cosroës exigea de l'empereur d'Orient un fort tribut, prétendant qu'il devait à son inaction la conquête de l'Afrique, et, sur le refus de Justinien, il lui déclara de nouveau la guerre.

Théodebert, à la tête de cent mille hommes, traversa les Alpes, dans le dessein, non de secourir les Goths, mais de s'emparer de l'Italie.

Il avait peu de cavalerie; ses nombreux

fantassins étaient armés d'une épée, d'un bouclier, d'une lourde hache, nommée francisque : avec cette hache ils brisaient d'abord le bouclier de l'ennemi, qu'ils frappaient ensuite de leur épée.

Les Goths, regardant le roi de France comme un allié, lui ouvrirent le passage du Pô, et l'attendirent près de Pavie; leur erreur ne fut pas de longue durée, les Français se jetèrent sur eux et les massacrèrent : une division de Romains, laissée dans cette contrée par Bélisaire, fut surprise par les Barbares, et se sauva en Toscane.

Théodebert était brave, mais il ne savait pas profiter de la victoire; au lieu de poursuivre rapidement sa marche, il pilla la Ligurie : la famine succéda à la dévastation, et la peste à l'intempérance. Théodebert se retira, et l'on vit ainsi disparaître tout-à-coup ce torrent qui menaçait d'étendre ses ravages jusqu'à Rome.

Bélisaire écrivit au roi français pour lui reprocher vivement l'injustice de son agression et les excès honteux qui avaient terni sa renommée.

Tout cédait aux armes du général ro-

main : Auxime se rendit à lui ; et, réunissant enfin toutes ses troupes, il vint investir Vitigès dans Ravenne.

Les rois de France offraient leurs secours au roi des Goths, pourvu qu'il consentît à partager avec eux l'Italie. Bélisaire, informé de cette négociation, la fit échouer ; mais, au moment où il se voyait près d'achever sa glorieuse entreprise et de rendre enfin l'Italie à l'empire, la faiblesse de Justinien l'exposait à perdre le fruit de son courage. L'empereur, las de la guerre, autorisa son général à conclure la paix, en cédant à Vitigès tout le pays situé au-delà du Pô.

Bélisaire ne fit aucun usage de cet ordre, et pressa le siége. Les Goths, comme tous les belliqueux habitans du Nord, méprisaient les rois vaincus, et ne respectaient le diadême que lorsqu'il était ceint de lauriers ; pleins d'admiration pour Bélisaire, ils offrirent la couronne au héros qui les avait vaincus ; Vigitès lui-même se vit forcé, par le vœu unanime, de souscrire à cette proposition.

Bélisaire ne voulait ni trahir l'empereur, ni conclure la paix honteuse que ce

prince l'avait chargé de signer. Décidé à résister également à la faiblesse et à l'ambition, il rassemble ses officiers, et leur déclare qu'il a trouvé le moyen de prendre Ravenne sans combattre, de s'emparer de la personne de Vigitès, et de rendre l'empereur maître de l'Italie.

Dissimulant avec art son dessein, il se contenta d'assurer les Goths qu'aucun d'eux ne perdrait ses dignités ni ses biens, et qu'il ne ferait aucune distinction entre eux et les Romains.

Par cette réponse les Barbares furent persuadés qu'il acceptait la couronne : Ravenne lui ouvrit ses portes, et il y entra en triomphe comme un monarque dans sa capitale.

Procope raconte que les femmes des Goths, qui, sur la renommée des Romains, les avaient crus d'une grandeur proportionnée à celle de leurs exploits, surprises de la petitesse de leur taille, reprochèrent vivement à leurs époux d'avoir été assez lâches pour s'être laissés vaincre par de tels hommes.

Bélisaire, entré dans le palais du roi des Goths, maître de son trône et de ses tré-

sors, fit arrêter Vitigès par sa garde, le retint prisonnier, et déclara qu'il refusait le sceptre qu'on lui avait offert.

Peu d'hommes sont assez purs pour croire à un pareil désintéressement : on écrivit à l'empereur que Bélisaire le trahissait et ne feignait de refuser le pouvoir suprême que dans l'espoir d'être forcé à l'accepter.

Cependant les Goths, qui campaient à Pavie, avaient élu pour roi Ildibade; celui-ci offrit encore le diadême à Bélisaire : « Pourquoi, disait-il à ce héros, » vous abaisser au pied du trône d'un » prince ingrat et efféminé? Il ne vous » convient point d'être l'esclave de Justi- » nien; la première place du monde vous » appartient. Tous les Goths vous décla- » rent de nouveau, par ma voix, que le » grand capitaine qui les a vaincus leur » paraît seul digne de les gouverner. Ildi- » bade, leur prince, dépose lui-même la » couronne à vos pieds. » Bélisaire répondit : « Je dois tout à Justinien, il a reçu » mes sermens; jamais je ne le trahirai. »

Après ce refus solennel, il s'embarqua pour Constantinople, et, pour la seconde

Bélisaire

T. 20. P. 196.



Je dois tout à Justinien; il a reçu mes sermens, jamais je ne le trahirai.

Hist. d. B. Emp. 3e Livr. T. 4

fois, y entra triomphant des ennemis de l'empire et des siens.

Ce triomphe, un des plus glorieux dont Rome se fût honorée, eût été sans tache si le triomphateur n'y eût pas traîné à sa suite Vitigès, qu'il avait, non point pris, mais trompé : la politique la plus habile, la gloire la plus éclatante ne peuvent justifier la perfidie.

Antonina, dans la capitale, se montra aussi active en intrigues qu'elle l'avait été à la guerre. Sa protectrice, Théodora, voulait perdre le ministre Jean de Cappadoce ; mais il était difficile de renverser un homme fort de la confiance de l'empereur, et dont la science et l'adresse compensaient aux yeux du prince les vices et la cupidité. Jean était ambitieux : Antonina se chargea de le faire tomber dans un piége; elle y parvint. Feignant d'être mécontente de la cour, exaltant les services de son époux, et se plaignant de l'ingratitude de Justinien, qui brillait d'une gloire empruntée à ses généraux et à ses ministres, elle flatta adroitement la vanité du favori, et lui fit entrevoir l'espérance d'arriver au pouvoir suprême, avec le secours de Béli-

saire et de l'armée qui lui était dévouée : elle l'engagea ainsi dans une apparente conspiration, et en informa l'impératrice.

Théodora envoie chez elle des gardes ; ils s'y cachent avec leurs chefs, Narsès et Marcel. L'imprudent ministre arrive le soir au rendez-vous donné par l'artificieuse Antonina : il y parle avec violence de l'incapacité, de l'ingratitude de Justinien, il explique son plan pour le renverser du trône : la garde paraît alors ; Jean résiste, combat, se sauve et se réfugie dans une église. Il y fut arrêté, l'empereur le destitua, confisqua ses biens et l'exila.

Ce patricien, naguère consul, préfet de la capitale, premier ministre et presque maître de l'empereur et de l'empire, maintenant jeté dans une prison, dépouillé de tous ses biens, après avoir souffert mille tortures, parcourut l'Orient et l'Egypte, presque nu et demandant l'aumône. Tout l'avait abandonné, hors l'ambition et l'espérance ; dans son abaissement il rêvait toujours au trône, et se flattait encore d'y monter. Dix ans après, ayant trouvé le moyen d'exciter à la révolte la populace

dans la ville de Dara, il se fit couronner par elle, et la gouverna en tyran. Mais, peu de temps après, une troupe de citoyens, animés par le patricien Anastase et par l'évêque, força les portes de son palais, égorgea sa garde et le tua.

Cependant Cosroës avait profité, pour s'agrandir, de l'éloignement de l'élite des troupes romaines et des fautes de Justinien; le roi des Goths l'avait excité à la guerre, en lui faisant craindre que sa propre ruine ne suivît celle des Goths et des Vandales.

L'empereur, trompé par le délateur Accasius, avait fait assassiner Amasaspe, gouverneur d'Arménie, soupçonné d'intelligence avec les Perses: l'accusateur reçut pour récompense le rang, les terres et le gouvernement de sa victime; mais il opprima tellement cette province, que le peuple, poussé à la révolte par l'excès du désespoir, le massacra.

Sittas, envoyé pour réprimer et punir les rebelles, y périt dans un combat; Buzès le remplaça; les Arméniens, redoutant ses rigueurs, invoquèrent le secours des Perses. Cosroës, favorisé dans ses projets

par cette révolte, convoqua les états de son royaume, et leur proposa de déclarer la guerre aux Romains, nulle occasion ne s'était montrée plus favorable pour satisfaire leur ancienne animosité contre l'empire. Bélisaire était alors occupé à combattre Vitigès; l'Arménie appelait un libérateur; et les Huns, franchissant le Danube, ravageaient la Grèce : bientôt ils portèrent leurs armes jusque sous les remparts de Constantinople, et ne se retirèrent qu'avec un butin immense et cent vingt mille prisonniers.

L'empereur trouvait difficilement des recrues dans ses Etats épuisés; cherchant à gagner du temps pour assembler quelques moyens de défense contre l'orage qui le menaçait, il envoya Anastase comme ambassadeur près de Cosroës. Ses lettres, ainsi que les réponses du roi persan, ne contenaient, suivant la coutume du temps, que des maximes et des lieux communs de morale, démentis par la conduite des deux souverains. Tous deux s'étendaient longuement sur les devoirs des princes, sur la fidélité due aux sermens, sur les malheurs de la guerre, sur la facilité de

rompre la paix, sur la difficulté de renouer des liens rompus ; car alors les empereurs argumentaient comme des Grecs, agissaient comme des Barbares, et ne savaient plus combattre comme des Romains.

Cosroës entra dans l'empire avec une forte armée, conquit la Palestine, la Syrie, et attaqua l'Egypte : quelques villes furent prises d'assaut ; d'autres, en plus grand nombre, lui ouvrirent leurs portes. D'abord, comme un torrent, il dévastait tout; mais, depuis, l'amour que lui inspira une captive romaine, Euphémie, le rendit moins impitoyable pour les vaincus.

Buzès, envoyé pour le combattre, sortit d'Hiéropolis avec un faible corps de troupes, s'avança imprudemment, fut enveloppé et ne parut plus.

Germain, neveu de l'empereur, arriva seul à Antioche, en releva les fortifications, et chercha vainement à ranimer le courage des habitans par l'espoir d'un prompt secours. Cosroës marchait toujours rapidement; la terreur le précédait. Berrhée voulut résister, et fut livrée au pillage.

L'approche des Perses réveille cependant l'ardeur de la jeunesse d'Antioche ; elle veut défendre l'ancienne capitale de l'Orient : les vieillards, les grands, l'évêque conseillent inutilement d'éloigner l'ennemi en lui payant un tribut, et de racheter avec de l'or une liberté que le fer ne peut défendre.

L'armée perse arrive sur l'Oronte; les Romains, saisis d'une terreur panique, n'en défendent point le passage, ils prennent la fuite; Cosroës, qui s'attendait à un long siége, s'approche avec défiance de la ville; l'abandon des remparts lui paraît un piége; il prend la lâcheté pour un stratagême. Cependant, rassuré par un long silence, par une vaste solitude, il entre : quelques jeunes Romains, préférant la mort à la honte, chargent au milieu des rues les Perses, et sont passés au fil de l'épée. Une foule de femmes distinguées, abandonnées par leurs pusillanimes époux, échappent aux outrages des vainqueurs en se jetant dans l'Oronte.

Cosroës, affectant une clémence hypocrite, permet aux habitans de se retirer et d'emporter leurs richesses; il craignait

leur désespoir et leurs rassemblemens; quand ils furent dispersés, on les tua sans péril.

Les ambassadeurs de Justinien vinrent alors demander la paix. Cosroës y consentit en exigeant un tribut annuel, au moyen duquel les Perses se chargeraient de défendre contre les Huns et les Turcs les portes caspiennes; les ambassadeurs répondirent que la dignité de l'empire ne pouvait se soumettre à cette humiliation : les Romains peuvent bien, répliqua le roi, accorder un subside à un monarque vainqueur, puisque depuis si long-temps ils paient de honteux tributs à vingt peuples barbares.

Les ambassadeurs promirent un tribut de cinquante mille écus d'or; Justinien ne ratifia pas le traité. Cosroës excita l'indignation des chrétiens, en relevant dans Séleucie le culte du soleil; il revint ensuite près d'Antioche sacrifier aux nymphes dans le bois de Daphné : mais, sur la nouvelle d'une irruption des Huns, dans la Lazique, que les Romains laissaient sans défense, il se porta, avec l'élite de ses troupes, sur les rives de la mer Caspienne.

Telle était la situation brillante du roi de Perse, et l'état déplorable de l'empire, lorsque Bélisaire revint à Constantinople triompher de Vitigès et de l'Italie.

L'empereur le nomme général de l'Orient; son nom seul paraît créer une armée : il la rassemble, la discipline, et, loin de se borner à une faible défensive qui augmente toujours la crainte, il se décide à l'attaque qui réveille le courage.

Ayant chargé son lieutenant Pierre de contenir, avec quelques troupes, le général persan Nabadès, que Cosroës avait laissé à la tête d'une armée près de Nisibe, il s'avance sur la frontière de Perse. Pierre avait ordre de ne point combattre; il désobéit et attaque les Perses, qui le forcent de fuir; Bélisaire vole à son secours, défait complétement les ennemis, entre en Perse, s'empare de la ville de Sisauranum, et donne l'ordre au roi des Arabes, Aréthès, de parcourir et de piller la Syrie.

Cosroës apprend avec surprise que ses conquêtes sont perdues, que ses propres Etats sont envahis, et qu'un seul homme a changé son destin.

Il revient en Perse avec toutes ses

troupes. Cependant Bélisaire luttait vainement avec son génie contre la fortune. Aréthès, avide de butin et voulant garder les richesses conquises par sa tribu en Assyrie, se sépare de l'armée romaine qu'il devait couvrir; il la laisse sans secours et sans nouvelles. La défection, et l'envie toujours attachée à la gloire, excitent une sédition dans l'armée : elle accuse son sauveur de la perdre; enfin elle demande à grands cris qu'on la ramène dans l'empire.

Bélisaire, vainqueur du courage des ennemis, est forcé de céder à la lâcheté des siens; il ordonne à regret la retraite; la calomnie lui en fait un crime; il est rappelé, et une éclatante disgrâce devient la récompense dont Justinien paie de si glorieux travaux.

Cosroës ne trouve plus d'ennemis à combattre; il s'avance en Palestine, dans le dessein de livrer Jérusalem au pillage : la peur rentre dans le palais de Justinien, et y ramène tardivement la justice. Bélisaire est de nouveau renvoyé en Orient, mais il n'y trouve plus ni trésors ni soldats; les troupes s'étaient débandées,

'argent avait été dilapidé, les généraux avaient fui.

Le conquérant de l'Italie arrive seul dans Hiéropolis, que défendait encore une faible garnison ; il la réunit; mais au lieu des acclamations accoutumées, il n'entend plus que des gémissemens; les plus timides conseillent la fuite, les plus braves la retraite. « Compagnons, leur » dit-il, lorsque l'ennemi attaque, non » les frontières, mais le cœur de l'empire » la prudence n'est plus de saison; la » mort vaut mieux que la honte; ne vous » cachez plus à l'abri de vos remparts, » sortez intrépidement d'Hiéropolis. Sui- » vez-moi : nous donnerons aux Perses » plus d'occupations et de craintes qu'ils » ne le pensent. »

Dès qu'on voit dans les plaines de Syrie l'étendard et la tente de Bélisaire, la renommée, qui grossit tout, lui prête une armée. Cosroës, trompé par ce grand nom, lui envoie un ambassadeur chargé de se plaindre de la mauvaise foi de Justinien, qui avait refusé de confirmer le traité conclu à Antioche.

L'habile général avait dispersé sur une

vaste étendue de terrain boisé les tentes de la faible garnison qui le suivait; on aurait cru, au premier coup-d'œil, à l'éloignement, à la multiplicité des feux, que de nombreuses légions couvraient le pays.

L'ambassadeur trouve Bélisaire dans une cabane, entouré de soldats désarmés et vêtus de lin : les uns portaient des fouets, d'autres des arcs; et, si près de l'immense armée des Perses, les Romains, comme leur général, livrés à un calme profond avec une entière sécurité, paraissaient plus occupés de la chasse que de la guerre.

Bélisaire reçut l'envoyé du roi avec une hauteur dédaigneuse, le chargeant, pour toute réponse, de lui dire qu'il devait, s'il voulait la paix, faire des propositions plus convenables, ou s'attendre à de sanglans combats avant de pénétrer jusqu'à son camp.

Cet artifice réussit complétement. Cosroës, voyant Bélisaire sans crainte, lui supposa de grandes forces : il conclut la paix, et apprit ensuite avec autant de regret que d'étonnement, qu'il n'aurait eu à combattre qu'un général arrivé en

poste de la capitale, et qui n'était suivi que d'une faible escorte.

Ce traité fut d'autant plus heureux pour l'empire, que dans ce même temps d'autres généraux de Justinien, sortant d'Arménie, s'étaient fait battre sur les frontières de Perse. La paix fut ainsi rétablie entre les deux empires; les rois des Sarrazins, Aréthès et Alamandar, qui avaient servi, l'un les Romains, l'autre les Perses, continuèrent seuls à se faire la guerre.

Justinien, tardivement éclairé par les malheurs qu'avait accumulés sur l'empire sa funeste imprévoyance, répara les villes que les Huns venaient d'incendier, construisit des retranchemens le long du Danube, et fortifia le pas des Thermopyles, mieux défendu autrefois par le courage que par l'art.

Ces travaux utiles, mais chers, ne lui firent pas discontinuer les monumens dispendieux sur lesquels sa vanité croyait fonder sa gloire. L'église de Sainte-Sophie, enrichie d'or et embellie par un nombre infini de colonnes du marbre le plus précieux, fut achevée; elle sur-

passait, dit-on, en richesse, tout ce qu'on avait raconté du temple de Jérusalem; et l'empereur, enivré d'orgueil, en admirant ce superbe édifice, s'écria : *Enfin, Salomon, je t'ai vaincu !*

La prudence, la gloire et la fortune semblaient être sorties d'Italie avec Bélisaire; ses lieutenans, par leur faiblesse, laissèrent la discipline se relâcher; leur mauvaise foi irrita les Goths; leur cupidité opprima les peuples : le surintendant des finances, ou logothèthe, se rendit également odieux aux Romains et aux Barbares par ses concussions; l'avarice de cet homme, nommé Alexandre, le porta à rogner les monnaies, ce qui le fit appeler par le peuple le *cisoir*.

Dès qu'une autorité ne sait ni se faire respecter par la justice, ni se faire craindre par la force, on ne tarde pas à secouer son joug *. Ildibad rassemble un faible corps de Goths, lève l'étendard de la révolte, attaque près de Trévise les Romains commandés par Vital, et les met en fuite. Le prince des Goths ne jouit pas

* An 540.

long-temps de ce succès; sa femme, jalouse de l'épouse d'un chef de cette nation, nommé Wrayas, le fit assassiner. La vengeance suivit le meurtre; Ildibad fut tué dans un festin. On choisit, pour le remplacer, Eraric, Ruge de nation; il régna peu de jours. Après sa mort, les Goths offrirent la couronne à Baduella, que ses exploits avaient fait surnommer Totila, c'est-à-dire l'immortel.

Il avait reçu de la nature les qualités qui font les héros. Bélisaire avait tellement moissonné ce peuple, que ses guerriers, qui, sous Vitigès s'étaient élevés au nombre de deux cent mille hommes, ne reprirent les armes qu'au nombre de mille, et ne purent réunir que cinq mille combattans, lorsque Totila se mit à leur tête pour reconquérir l'Italie.

Vérone fut prise par les Romains et reprise par les Goths. Artabaze, lieutenant de l'empereur; livra bataille près de Faënza. Il combattit comme un vaillant soldat, et tua de sa main un Goth, dont la taille gigantesque répandait partout l'effroi; mais les armées ont plus besoin de la tête d'un chef que de son bras. Arta-

baze, général mal-habile, se laissa tourner par ses ennemis qui le défirent et lui enlevèrent tous ses étendards.

Les lieutenans de Totila, Bléda, Roderic et Uliaxis, se rendaient aussi redoutables par leur vaillance que par leur union. Les généraux romains Martin, Bessas, Cyprien et Jean-le-Sanguinaire, jaloux l'un de l'autre, ne pouvaient s'accorder. Leur division causa leur ruine : ils perdirent une seconde bataille, le carnage fut affreux ; le peu de Romains qui échappèrent au massacre se renfermèrent dans les villes.

Totila les assiégea successivement, et en peu de temps acheva la conquête de presque toute l'Italie. Ces événemens se passèrent sous le consulat de Bazile, dernier consul nommé par Justinien ; dans les actes publics on data ainsi : en 542, la première année après le consulat de Bazile ; en 543, la seconde après ce même consulat ; et l'on suivit cet usage jusqu'en 587, époque à laquelle on commença à compter les années, de la naissance de Jésus-Christ et du règne de l'empereur.

Justinien, effrayé des progrès des Goths,

envoya des troupes en Italie sous la conduite de Maximin. Démétrius reçut l'ordre d'en lever dans l'Italie même, mais aucun habitant n'y voulut prendre les armes. Une tempête dispersa la flotte de Maximin; les Goths s'emparèrent des vaisseaux et massacrèrent les équipages.

Démétrius, tombé dans une embuscade, fut pris et envoyé la corde au cou à Naples. On lui promit la vie s'il déterminait les habitans de cette ville à se rendre; sa lâcheté et la leur le sauvèrent. Totila, plus habile et peut-être plus vertueux que ses ennemis, ne permit à ses troupes aucun pillage, et condamna même à mort un de ses guerriers qui avait outragé la fille d'un soldat romain.

Dans ce même temps Justinien fut attaqué d'une maladie contagieuse, qui exerçait de grands ravages dans l'Orient. Déjà l'ambition et l'intrigue s'agitaient pour lui donner un successeur. L'empereur, étant rétabli, punit comme conspirateurs tous ceux qu'il crut avoir aspiré au trône; et, comme l'opinion publique avait désigné Bélisaire, sa perte fut résolue. L'impératrice le sauva. Cet illustre et infortuné

général connaissait alors les désordres de sa femme, ses yeux long-temps fermés s'étaient ouverts. Théodora exigea, pour lui faire obtenir sa grâce, qu'il se réconciliât avec son indigne épouse. Bélisaire, conquérant de l'Afrique et de l'Italie, Bélisaire, que dans les combats jamais aucun péril n'effrayait, parut perdre son courage dans l'air contagieux de la cour; il tomba aux pieds d'Antonina, retrouva la bienveillance de son maître, et ternit ainsi l'éclat de sa belle vie.

Le sort lui réservait encore des jours de gloire pour réparer un instant de honte. Tout fuyait devant Totila, l'Italie était perdue, Rome menacée : Bélisaire parut la seule digue qu'on pût opposer à ce torrent; il reçut l'ordre de partir, s'embarqua et entra dans Ravenne, n'ayant sous lui que quatre mille hommes.

Avec ces faibles moyens il ose tenir la campagne, manœuvre habilement, secourt Auxime et livre avec avantage plusieurs combats, où la gloire de son nom fait encore pencher en faveur de ses armes les balances de la fortune.

Totila, dont les succès avaient grossi

les forces, les divisa ; et tandis qu'une partie de son armée s'opposait à Bélisaire, avec l'autre il prend Spolette et vient assiéger Rome, qui n'était défendue que par trois mille soldats sous les ordres de Bessas.

Valentin et Phocas s'approchent pour le secourir, les Goths les enveloppent et passent leurs troupes au fil de l'épée. La flotte romaine, partie de Siçile, est prise et détruite par les Barbares.

Rome était alors livrée aux horreurs de la famine : Bélisaire se dégage des obstacles qui l'arrêtaient, chasse les Goths d'Otrante, et vole au secours de la capitale. Mais la trahison, plus rapide que sa marche, le prévient : d'indignes citoyens ouvrent la porte asinaire à l'ennemi ; la garnison trouve à peine le temps de sortir par une autre porte ; Totila est maître de Rome ; il empêche le massacre et permet le pillage.

Les sénateurs, accablés par lui de reproches, sont pour la plupart réduits à demander l'aumône. Cependant Totila, vainqueur, craignait la fortune et le génie de Bélisaire : plus jaloux d'affermir son

autorité que de l'étendre, il écrivit à Justinien pour demander la paix : « Adressez-» vous à Bélisaire, lui répondit l'empe-» reur ; je lui ai donné le pouvoir de faire » à son gré la paix ou la guerre. »

Bélisaire, digne de cette confiance, aurait préféré la mort à un traité honteux ; ses mouvemens furent si habiles, qu'il tint à son tour Totila assiégé dans Rome. Le roi des Goths, n'espérant pas pouvoir tenir long-temps dans cette cité populeuse, privée de vivres, résolut de la détruire plutôt que de la rendre.

Informé de ce funeste dessein, Bélisaire lui écrivit en ces termes : « Les fondateurs » des villes s'immortalisent, leurs destruc-» teurs se déshonorent ; les uns sont les » bienfaiteurs, les autres les fléaux de l'hu-» manité. Tout l'univers admire et res-» pecte la majesté de la reine des cités du » monde ; elle est illustrée par une longue » suite de rois, de consuls et d'empereurs ; » une foule d'édifices superbes consacrent » le souvenir de leur puissance, de leur » gloire et de leurs triomphes. Votre épée » veut, dit-on, effacer l'honneur des siè-» cles passés et priver les siècles à venir

» d'un si magnifique spectacle : si la vic-
» toire vous favorise, combien vous gé-
» mirez d'avoir ainsi détruit le plus beau
» monument de vos conquêtes ! Si vous
» succombez, quel droit funeste ne nous
» donnez-vous pas de porter la flamme
» dans vos propres cités ? Le monde entier
» vous regarde ; il attend votre détermi-
» nation pour décider quel est le titre qui
» doit honorer ou flétrir éternellement le
» nom de Totila. »

Le roi des Goths, ému par cette lettre, lui répondit : « Je reconnais la sagesse de » vos conseils, j'en profiterai. » Il fit sortir de Rome tous les habitans, les dispersa dans la Campanie, s'éloigna de Rome avec son armée, et laissa cette reine du monde debout, mais solitaire, isolée et semblable à une ombre majestueuse sur un tombeau.

Bélisaire, actif, infatigable, suit les mouvemens de l'ennemi, le harcèle, profite de ses moindres fautes, bat son arrière-garde, reprend Spolette, fait fortifier Tarente, remporte encore une victoire, et rentre dans Rome, vide de citoyens et peuplée seulement, pendant quelques jours,

par ce grand homme et par ses braves soldats; il en répare promptement les fortifications, y rappelle les habitans et l'abondance.

Totila, secouru par de nombreuses tribus de Barbares, revient camper sur les bords du Tibre : Bélisaire et lui se livrent de fréquens et sanglans combats. Le général romain voyait sans cesse diminuer le petit nombre de ses guerriers; les uns succombaient à la fatigue, les autres étaient moissonnés par le fer; et l'empereur, livré aux intrigues de la cour et aux querelles des prêtres, le laissait sans secours en Italie.

Indigné de cet abandon, il écrivit à Justinien : « Je suis venu dans cette con-
» trée, dénué d'armes, d'hommes et d'ar-
» gent; le peu de troupes que j'y ai trou-
» vées sont sans courage et sans discipline :
» accoutumées aux revers, elles plient
» devant leurs ennemis et résistent à leurs
» chefs. Si vous n'avez voulu qu'envoyer
» Bélisaire en Italie, Bélisaire est au mi-
» lieu de l'Italie; si vous voulez qu'il
» chasse les Barbares, donnez-lui les
» forces nécessaires pour les vaincre. »

L'empereur resta dans le même silence et dans la même inaction. Le seul appui de Bélisaire contre la cour et contre l'envie était Théodora; elle mourut *, après avoir gouverné long-temps l'empereur et l'empire, en maîtresse absolue.

Vantée par les courtisans, détestée par les gens de bien, redoutée de tous, elle ruina l'Etat, les mœurs et l'Eglise. Cette courtisane couronnée prodiguait les emplois et les richesses aux anciens complices de ses débauches; sa faveur était une égide inviolable pour les femmes déréglées. Les murmures des époux trahis étaient punis par elle comme des crimes. Aucune dignité ne mettait à l'abri de sa vengeance.

Le patrice Bassus, et Callinique, gouverneur de Cilicie, furent égorgés par ses ordres; elle augmenta les troubles de l'Eglise, en intervenant avec passion dans ses querelles : les hérétiques la prônèrent, les catholiques flétrirent sa mémoire. Par son orgueil, par ses vices et par son courage, cette impératrice semblait réunir

* An 547.

en elle les deux caractères d'Agrippine et de Messaline ; et, lorsqu'elle mourut, dans tout l'empire, Justinien fut le seul qui la pleurât.

Ce prince faible semblait de plus en plus indifférent au sort de l'Italie. Bélisaire, après avoir vainement exposé sa liberté et sa vie, en allant chercher en Sicile des renforts qu'il ne trouva pas, fatigué de l'esprit séditieux des habitans de Rome, qui voulaient se rendre à Totila, crut, peut-être avec raison, qu'on ne le laissait en Italie sans forces, sans trésors, que pour flétrir ses premiers lauriers et le faire errer, comme un fugitif, sur l'ancien théâtre de sa gloire : il demanda et obtint son rappel, s'éloigna de Rome en versant des larmes, et rentra à Constantinople, non en triomphateur, comme autrefois, mais comme une illustre victime dont le malheur, objet de deuil pour l'empire, était un sujet de triomphe pour l'envie.

L'empereur, par sa jalousie et par son ingratitude, excitait le ressentiment des hommes qui l'avaient le mieux servi ; tous ne ressemblaient pas à Bélisaire : ce grand

homme oubliait les injustices de son prince, et ne se souvenait que de ses bienfaits. Artabane, que ses exploits en Afrique et la mort du tyran Gontaris avaient rendu célèbre, aspirait à la main d'une nièce de l'empereur : refusé avec mépris par le prince, il se joignit aux mécontens et conspira. Son complot fut découvert, le sénat le condamna à mort ; Justinien lui fit grâce et ne le priva que de son rang.

A cette époque les Français parurent disposés à se brouiller avec les Goths : Totila avait demandé en mariage la fille de Théodebert ; le prince français répondit, avec fierté, que sa fille était destinée à un roi, et qu'il ne pouvait regarder Totila comme roi d'Italie, puisqu'après avoir pris Rome, il n'avait pas su la conserver.

Justinien, voulant d'abord profiter de cette mésintelligence, flatta la vanité du roi de France, en ordonnant que ses monnaies eussent cours dans l'empire ; mais son propre orgueil lui fit perdre bientôt le fruit de cette condescendance. Dans un édit où il rappelait fastueusement toutes ses conquêtes, ou plutôt celles de Béli-

saire, il prit imprudemment le titre de vainqueur des Français : Théodebert, irrité, conclut une alliance avec les Goths, et résolut de porter ses armes jusqu'à Constantinople. Sa mort et la faiblesse de son fils préservèrent de ce danger l'empire, qui n'aurait pas probablement, dans sa décadence, repoussé des ennemis si vaillans et si nombreux.

L'empereur, au lieu d'employer tous ses efforts pour défendre le reste de l'Italie, borna sa faible politique à donner quelques secours aux Lombards et aux Gépides contre les Goths; il aurait plutôt dû les laisser se détruire entre eux.

L'actif Totila, profitant de cette indolence, assiégea Rome et s'en rendit maître*. Diogène, à la tête d'une faible garnison, lui opposa une longue résistance. Paul, capitaine de la garde de Bélisaire, se trouvait alors dans cette ville : cet officier intrépide, digne de son général, ne voulut point se rendre, même lorsque Rome eut ouvert ses portes; il se renferma dans le mausolée d'Adrien, avec quatre cents

* An 549.

braves que Bélisaire avait accoutumés à mépriser tous les périls. Sans vivres, sans secours, assiégé par une armée, il combattit comme s'il espérait vaincre, attaqua souvent les assiégeans, porta la mort dans leurs rangs, et força le roi à lui accorder une capitulation honorable.

Totila repeupla Rome, fit revenir les sénateurs, et consola les Romains de leur humiliation, de leur ruine ; en leur rendant les jeux du cirque ; il porta ensuite ses armes en Sicile, dont le pillage enrichit ses avides soldats.

Au bruit de ces désastres, Justinien, qui se réveillait toujours trop tard, confia une flotte à la bravoure d'Artabane, qui chassa les Goths de la Sicile. Germain, l'espoir alors de l'empereur et de l'empire, reçut l'ordre de marcher avec une armée contre Totila ; une mort subite le frappa et consterna le peuple, car on espérait qu'il succéderait à son oncle, et qu'on verrait en lui un empereur digne d'occuper le trône de Constantin, de Julien et de Théodose.

Les Huns et les Esclavons renouvelaient leurs ravages ; les Perses combattaient les

Romains dans la Lazique; les généraux de Justinien les repoussèrent : d'affreux tremblemens de terre désolèrent encore l'Asie.

Le roi des Goths continuait, sans obstacle, à conquérir le reste de l'Italie. Au lieu de lui opposer Bélisaire, dont l'Orient et l'Occident célébraient la gloire, tandis que son nom semblait oublié à la cour, Justinien nomma général de l'armée d'Occident, son chambellan Narsès; tout l'empire vit avec étonnement un tel choix : ce vieil eunuque, nourri dans les intrigues du palais, ne s'était fait connaître, treize ans auparavant, que par une courte apparition dans les camps et par sa jalousie contre Bélisaire.

Etranger, captif, esclave, maltraité par la nature, qui lui avait donné une figure basse et une taille courte, mutilé par les hommes, rien ne pouvait annoncer son élévation. Il dut sa fortune à un caprice de l'empereur et sa gloire à son génie.

Les circonstances développent les grands hommes : lorsque le sort, tirant Narsès de la foule des domestiques et des courtisans, l'eut mis en lumière, on reconnut

en lui, avec surprise, un génie vaste, une activité prudente et une profonde connaissance des hommes.

Ce général se montra également prompt à vaincre, habile à profiter de la victoire, sévère et généreux, économe et libéral, éloquent et juste, vertueux même toutes les fois qu'un trop grand intérêt n'opposait pas son ambition à sa vertu; chef habile, il organisa savamment son armée; heureux favori, il sut se faire donner abondamment toutes les forces et les moyens dont on avait laissé manquer Bélisaire.

Le désir de reconquérir l'Italie, et l'imminence des dangers qui menaçaient alors l'empire, forcèrent l'empereur à quitter momentanément ses occupations favorites, la jurisprudence et la théologie; il devenait urgent de négocier et de combattre: il céda à Théodebert, roi de France, une partie de la Ligurie, et obtint, par-là, qu'il resterait neutre entre lui et les Goths.

Une flotte impériale battit celle de Totila, mais ne put empêcher ses troupes de s'emparer de la Sardaigne et de la Corse. L'empereur détacha les Gépides

de l'alliance des Esclavons et des Lombards, contre lesquels il envoya les généraux Jean et Valérien, qui les battirent d'abord; mais ensuite les Lombards, les ayant attirés dans une position désavantageuse, remportèrent sur eux une victoire complète. Quarante mille Romains et quatre généraux périrent dans cette bataille, le reste prit la fuite.

Dans le même temps Narsès débarqua en Italie, à la tête de la plus forte armée que l'empire eût rassemblée depuis un siècle; il marcha le long de la mer, entra dans Ravenne, s'avança près de Rimini, défit un corps de Goths, et tua l'officier qui le commandait.

Les généraux, ainsi que les soldats, voulaient qu'on assiégeât les villes, les uns dans le dessein de s'assurer des postes de défense, en cas d'échec, les autres dans l'espoir du pillage : Narsès résolut de marcher contre Totila, et de livrer une bataille décisive, disant qu'une grande victoire fait tomber les remparts des forteresses.

Il vint camper près de Pagina entre Urbain et Fossombrone, à quatre lieues de

l'armée de Totila. On voyait dans cette plaine un grand nombre de tertres, que d'anciennes traditions disaient être les tombeaux des Gaulois vaincus par Camille, et, selon d'autres, ceux des Carthaginois exterminés par le consul Néron ; il semblait que le ciel eût de tout temps consacré ce champ de bataille à produire des lauriers pour les Romains et des cyprès pour leurs ennemis.

Narsès, avant de combattre, fit quelques propositions de paix à Totila ; le roi des Goths répondit que ce grand procès ne pouvait être décidé que par une bataille, et qu'il la livrerait dans huit jours à Narsès. Le général romain conclut de cette réponse que le roi voulait le surprendre et l'attaquer le lendemain ; il se prépara sagement à le repousser. En effet, à la fin de la nuit suivante, les Goths s'avancèrent pour s'emparer d'une hauteur qui séparait les deux camps : après un combat très vif, les Romains en chassèrent les Goths et s'y maintinrent.

Narsès plaça les Romains aux deux ailes, les auxiliaires Hérules, Huns et Lombards au centre ; et, comme il craignait la dé-

fection de ceux-ci, il leur ordonna de laisser leurs chevaux dans le camp et de combattre à pied.

Il avait à peine rangé ses troupes en bataille, lorsque Totila, à la tête de toute sa cavalerie, vint l'attaquer avec impétuosité : d'abord repoussé, il revint plusieurs fois à la charge, donnant à ses troupes l'exemple du courage et de l'opiniâtreté; mais enfin, après des efforts inutiles, toute cette cavalerie, chargée en flanc par celle des Romains, prit l'épouvante et se jeta sur son infanterie, qu'elle mit en désordre.

Les légions s'avancent; alors la déroute fut prompte et complète : six mille Goths périrent sur le champ de bataille. Totila prit la fuite, suivi de cinq cavaliers; le Gépide Asbade, qui le poursuivait, lui perça les reins d'un coup de lance. Cependant le roi des Goths continua sa course jusqu'à Capres, où il expira, honoré par l'estime de ses ennemis et par les larmes de ses sujets.

Son nom semblait si redoutable aux Romains, que lorsqu'ils apprirent sa mort par une femme qui leur montra le tom-

beau de ce prince, ils le déterrèrent pour s'assurer de la vérité de son récit, et lui rendirent les honneurs funèbres avec la pompe convenable à son rang et à sa gloire.

Narsès envoya à Constantinople la couronne de Totila, enrichie de pierreries, et sa cuirasse, encore teinte de la pourpre d'un sang royal, glorieusement répandu. L'empereur reçut, au milieu du sénat, ces dépouilles d'un prince trahi par la fortune, mais plus digne que lui du trône par son courage.

Narsès rehaussa sa victoire par la modestie de sa relation; il récompensa avec générosité le corps de Lombards qui l'avait servi, et le renvoya avec prudence; l'indiscipline et l'avidité de tels alliés lui semblaient plus dangereuses que leur valeur n'était utile.

Les Goths donnèrent la couronne de Totila à Teïa, guerrier aussi actif qu'intrépide. Quoique les Français eussent promis d'être neutres, ils empêchèrent Narsès de prendre Vérone; ils voulaient tour à tour favoriser les Romains et les Goths, et prolonger leur querelle, dans l'espé-

rance qu'ils s'entre-détruiraient, et que l'Italie deviendrait, pour la France, une proie facile.

Toutes les villes que Narsès trouva sur sa route lui ouvrirent leurs portes après son triomphe, ainsi qu'il l'avait prévu; bientôt il campa sous les murs de Rome; ses troupes étaient trop peu nombreuses pour investir cette grande cité, il résolut de la prendre d'assaut.

Tandis qu'il l'attaquait sur trois points différens, Dagisthée, par son ordre, à la tête d'un détachement, escalada une partie de murailles dont on avait négligé la défense : la terreur se répandit dans la ville; les Goths cherchèrent leur salut dans la fuite; et Narsès entra vainqueur dans Rome, qui fut ainsi prise pour la cinquième fois depuis le règne de Justinien.

Cette délivrance devint un jour de deuil pour les plus illustres personnages de cette capitale, car les Barbares, en fuyant, massacrèrent dans la Campanie les patrices et la plupart des sénateurs que Totila y avait exilés.

Teïa, aussi brave, mais plus barbare que son prédécesseur, fit égorger dans Pavie

trois cents prisonniers; la fureur des deux partis les portait aux plus horribles excès : tous deux ne cherchaient plus à se vaincre, mais à se détruire.

Narsès assiégea Cumes, Teïa s'approcha pour la secourir; les deux armées se livrèrent bataille près du Vésuve. Ce combat devait décider du sort de l'Italie; chacun voulait en rester maître, ou périr.

Dans les deux armées, les généraux, les officiers, les cavaliers renvoyèrent leurs chevaux pour éloigner tout espoir de fuite. Les Goths surprirent d'abord, par une vive attaque, les Romains, qui n'étaient pas encore formés; Narsès rétablit l'ordre et rallia promptement les siens. Teïa, portant le courage jusqu'à la témérité, combattait plus en soldat qu'en général : n'écoutant qu'une ardeur imprudente, il s'élança, comme un lion furieux, au milieu des rangs ennemis; bientôt entouré, il ne lui resta que l'espoir de vendre chèrement sa vie. Ce prince combattit quatre heures une foule de guerriers, et changea plusieurs fois de bouclier : le dernier étant encore hérissé de flèches, comme il voulait en prendre un autre, il

découvrit sa poitrine, fut percé d'un javelot, et tomba mort sur les corps entassés des soldats que son bras avait immolés.

Les Romains, croyant par sa chute la victoire décidée, tranchent sa tête, la mettent au bout d'une pique, et la montrent en triomphe aux deux armées : ce spectacle inhumain, loin de consterner les Goths, les anime à la vengeance et leur rend le courage du désespoir.

Le combat continue avec plus de fureur jusqu'à la nuit; les deux armées couchent sur le champ de bataille. Au lever de l'aurore on reprend les armes avec la même furie; on ne donne, on ne reçoit plus d'ordres; il n'est plus possible de combiner, de régler les mouvemens : la bataille n'est plus qu'une affreuse mêlée. Chacun combat corps à corps; si le sang versé épuise la force, la rage la fait renaître; le blessé s'attache au corps de son vainqueur et le déchire en expirant; cet affreux carnage dura toute la journée. La nuit sépara de nouveau les combattans, sans décider la victoire.

Cependant, lorsque le troisième jour parut, les Goths consternés de la perte

de leurs plus braves guerriers, proposèrent de rendre leurs armes et de reconnaître les lois de l'empereur, pourvu qu'il les traitât non en esclaves, mais en alliés, et qu'il leur permît, lorsqu'ils sortiraient d'Italie, d'emporter avec eux leurs richesses. Narsès y consentit et conclut le traité.

Des deux côtés on signa, on jura la paix; mais la passion et l'esprit de parti respectent peu les sermens. Les Goths, apprenant qu'une armée étrangère venait à leur secours, rompirent la convention. Les rois de France avaient refusé leur appui au roi des Goths; mais deux princes allemands, Leutharis et Bucelin, vassaux de Théodebald, levèrent à leurs frais une armée de soixante-quinze mille hommes, allemands et français, et traversèrent les Alpes pour combattre les Romains. Ce renfort rendit l'espérance aux Goths qui reprirent les armes.

Narsès fit de vains efforts pour s'emparer de Cumes; le frère de Totila, Aligerne, la défendit avec opiniâtreté : il surpassait tous les guerriers du Nord en bravoure et en force; on reconnaissait

les flèches que lançait son arc, à leur sifflement et à leur violence, à laquelle rien ne résistait. Un Romain, nommé Pallade, tout bardé de fer, s'approcha de lui pour le combattre : le dard du prince goth traversa son bouclier, sa cuirasse et son corps.

Narsès, laissant un corps de troupes pour bloquer la ville de Cumes, se rendit maître de Lucques; Cumes, dépourvue de vivres, ouvrit ses portes et obtint une capitulation honorable. Aligerne, souillant sa gloire par une basse ambition, entra au service de l'empereur qui avait vaincu sa nation, détrôné et tué son frère.

Un corps de Romains avait été battu par les Allemands; Narsès, toujours rapide et toujours heureux, répara bientôt cet échec. Dans d'autres combats il avait vaincu ses ennemis par son audace, cette fois il dut ses succès à la ruse. A la tête de troupes peu nombreuses, il feignit de fuir, attira les Allemands dans une embuscade près de Rimini, les enveloppa et les battit. Poursuivant ses avantages, il atteignit près de Casilin, Leutharis et Bucelin, dont les forces étaient réunies, et leur li-

vra bataille : sa victoire fut complète. Les Allemands et les Français perdirent trente mille hommes dans cette action ; le reste repassa les Alpes : les Goths se soumirent, leur empire fut détruit, et l'Italie tout entière se vit rangée de nouveau sous les lois romaines. Narsès la gouverna pendant treize ans. Longin, qui le remplaça en 567, fut le premier qui porta le nom d'Exarque.

Tandis qu'un eunuque semblait ressusciter en Occident la gloire des anciens héros de Rome, Justinien composait des écrits religieux pour réfuter les doctrines d'Arius, de Nestorius et d'Eutychès: mais, comme il était difficile à un laïque de ne point s'égarer dans des subtilités si obscures pour tant de docteurs, il tomba lui-même sans s'en douter dans une des hérésies qu'il combattait ; et l'un de ses édits, contraire en quelques points à la doctrine du concile de Chalcédoine, fut condamné par le pape Vigile.

L'empereur irrité convoqua un concile à Constantinople ; Vigile refusa de s'y rendre. Le concile, composé de cent soixante-cinq évêques et de trois patriar-

ches, anathématisa les partisans d'Origène, et confirma toutes les décisions du concile de Chalcédoine. Justinien avait donné l'ordre à Narsès d'arrêter le pape dans Rome; celui-ci cherche un asile dans l'église de Saint-Pierre, les soldats veulent l'en arracher; Vigile embrasse les colonnes de l'autel, elles sont brisées : le peuple furieux se soulève pour le pontife, et met en fuite les préteurs et les soldats.

Cependant Vigile se soumet; on l'exile; il meurt peu de temps après, et Pélage le remplace sur la chaire de saint Pierre.

L'empereur commençait à redouter l'autorité croissante des pontifes romains, qui devaient leur élévation aux suffrages du clergé, des grands de Rome, du peuple et des soldats; il se réserva très politiquement le droit de confirmer leur élection. Tant que cet usage dura, la puissance spirituelle fut contenue dans de justes bornes.

Les succès de Bélisaire et de Narsès firent espérer à Justinien qu'il pourrait rendre à l'empire son ancienne étendue, et joindre la conquête de l'Espagne à

celle de l'Afrique et de l'Italie. Les Visigoths, dans cette contrée, s'affaiblissaient par leurs divisions. Agila, leur roi, combattait un prince de sa maison, Athanagilde, qui s'était révolté contre lui : l'empereur envoya une flotte et une armée au secours des rebelles; Agila fut battu et tué. Dès qu'Athanagilde se vit vainqueur et couronné, il devint ingrat et voulut chasser de son pays les alliés auxquels il devait le sceptre; mais les Romains s'y maintinrent et restèrent pendant soixante ans maîtres d'une partie des côtes d'Espagne, malgré tous les efforts des Visigoths.

* La fortune ne favorisait les armes de l'empire que dans les lieux où des hommes, tels que Bélisaire ou Narsès, dirigeaient et maîtrisaient ses caprices. Justinien, attaqué de nouveau par les Perses, n'obtint aucun succès éclatant; ses généraux Martin, Bessas, Buzès et Justin, avaient plus de bravoure que d'habileté. Jaloux et divisés, ils laissèrent surprendre l'armée de cinquante mille hommes qu'ils commandaient, par trente

* An 554.

mille Perses qui les mirent en déroute et s'emparèrent de leur camp.

Justinien répara en partie cet échec par un avantage qu'il remporta sur une armée persanne, près des rives du Phase; ce succès fut suivi d'une suspension d'armes entre les deux Empires.

Les Juifs, toujours disposés à la révolte parce qu'ils étaient intolérans et persécutés, se soulevèrent : de nombreux supplices comprimèrent leur révolte *.

A cette époque l'Orient vit paraître une nouvelle race de Barbares que, depuis, la chute de l'empire grec ne rendit que trop célèbre. Ces peuples, de la race des Huns, portaient le nom de Turcs, et prétendaient descendre de Turk, fils aîné de Japhet; d'autres disent qu'ils tenaient ce nom d'une des montagnes qu'ils habitaient, et qui avait la forme d'un casque, appelé *turc* dans leur langue.

Le premier de leurs princes dont l'histoire ait gardé le souvenir, se nommait Toumain : il prit le titre de kan, et se rendit fameux par ses exploits guerriers.

* An 555.

Mokaa, sorti, avec sa nombreuse et belliqueuse tribu, des forêts du mont Altaï, vers la source de l'Irtysh, attaqua, vainquit, extermina la nation des Abares, et chassa les Ogres, ou Ogores, des plaines situées sur les rives du fleuve Toula; ces peuples, vaincus, prirent la fuite et s'arrêtèrent entre le Volga et le Tanaïs. Les Alains et les Huns, les confondant avec les Abares, leur donnèrent l'hospitalité : ces nouveaux Abares arrivèrent sur les bords du Danube, y conquirent des terres possédées par les Antes et par les Sabirs, et demandèrent à Justinien une solde et des concessions, promettant de servir, dans ces contrées, de rempart à l'empire.

Justinien, de l'avis du sénat, voulait accueillir leurs demandes; mais le kan des Turcs, plus redoutable qu'eux, traversa leur négociation et, par ses menaces, décida l'empereur à leur refuser tout asile.

La faiblesse mène à la perfidie : les Abares, dont les envoyés avaient été bien reçus à Constantinople et chargés de présens, marchaient avec sécurité; tout-à-coup ils se voient attaqués par un corps

de Romains sous les ordres de Justin, qui les met en fuite et pille leur camp.

Bientôt, ralliés, leur vengeance fut prompte; ils battirent les faibles troupes qui défendaient la frontière, et s'emparèrent d'une partie de la Pannonie et de la Mœsie.

Tel était alors l'état déplorable de l'empire : Justinien, dont le nom serait aujourd'hui dans l'oubli si Bélisaire, Narsès et Tribonien n'eussent illustré son règne, dissipait ses trésors en fondations d'églises, en bâtimens somptueux, en dépenses frivoles; il laissait dépérir l'armée, et se contentait de diviser les Barbares qu'il aurait dû combattre. Ses prédécesseurs soldaient six cent quarante-cinq mille hommes : il n'en garda que cent cinquante mille, dispersés en Italie, en Afrique, en Espagne, en Grèce, en Arménie, en Mésopotamie et en Egypte.

La caisse militaire devint le trésor des ministres et la proie des favoris. Enfin, tandis que sa vanité se repaissait de l'éclat de quelques conquêtes passagères, dues au génie de deux grands hommes, le centre de l'empire restait découvert, et la Thrace

même, si voisine de la capitale, était livrée sans défense aux Barbares.

Zabergan, roi des Huns, jaloux des faveurs que l'empereur avait accordées à d'autres princes barbares, franchit le Danube sur la glace, ne rencontre aucunes troupes qui s'opposent à son passage, traverse la Mœsie sans obstacle, arrive en Thrace, fait ravager la Grèce par une de ses divisions, en envoie une autre dans la Chersonèse, marche lui-même avec sept mille chevaux sur Constantinople, et met tout à feu et à sang aux environs de la capitale.

L'épouvante devient générale : Justinien tremble dans son palais; on porte, au-delà du Bosphore, le trésor public et ceux des églises; les citoyens courent enfouir leurs richesses dans leurs terres, en Asie. La garde impériale, les milices de la ville sortent enfin pour combattre; mais depuis dix ans ces soldats, étrangers aux travaux et aux périls de la guerre, ne formaient qu'une troupe de parade, une vaine et fastueuse décoration de théâtres et de triomphes.

Bélisaire, depuis deux lustres, vivait

retiré et oublié dans la capitale; rarement il paraissait au milieu de la foule frivole des courtisans, dans laquelle il était à peine aperçu. Le danger public rappela sa gloire : Justinien, effrayé, se souvint qu'il avait un grand homme près de lui, et implora son secours.

Bélisaire était courbé sous le poids des malheurs et des ans; mais, à la vue du péril, à l'appel de sa patrie, son âme héroïque rend une nouvelle vigueur à sa vieillesse : au son de la trompette, il rajeunit; il reprend son glaive victorieux; son casque, ombragé de lauriers, vient de nouveau couvrir ses cheveux blancs. Enfin il se lève, il se montre menaçant dans cette ville où régnait la crainte : à sa vue, la terreur se dissipe, l'espérance renaît.

Au bruit de son nom, une foule de citoyens et de paysans accourent sous son étendard. Mais, dans toute cette multitude vieillie dans l'oisiveté, il ne trouve que trois cents hommes qui aient manié une arme et couché sous une tente : à la tête de cette faible troupe, il sort hardiment de la ville, fortifie son camp, fait obser-

ver les mouvemens de l'ennemi, et ordonne d'allumer, au loin, des feux pour faire croire qu'il est suivi d'une nombreuse armée.

Les Barbares, trompés par cette ruse, perdent du temps, se tiennent quelques jours sur la défensive; mais, rassurés enfin lorsqu'ils voient qu'on ne les attaque pas, ils s'avancent impétueusement avec plus d'ardeur que de prudence.

Bélisaire avait placé dans une forêt deux cents archers en embuscade : à la tête de trois cents cavaliers, il charge les ennemis avec le courage et la témérité d'un jeune capitaine, s'élance au milieu des Barbares, et en tue quatre cents; au même moment ses archers se lèvent et attaquent les Huns en flanc. D'un autre côté, selon les ordres du général, tous les paysans qui suivaient ses drapeaux, jettent de grands cris, traînent sur la terre de gros arbres, et forment ainsi un nuage de poussière qui persuade aux Huns qu'une armée innombrable marche contre eux.

L'épouvante les saisit, ils prennent la fuite, et, dans leur désordre, Bélisaire en fait un grand carnage : ainsi le génie d'un

seul homme vainquit toute une armée et sauva l'empire.

Animés par cette victoire, les soldats qui défendaient la muraille de la Chersonèse, repoussèrent une autre division des Huns; Zabergan, vaincu, demanda la paix : l'empereur, trop heureux de l'accorder, lui paya un subside, et il repassa le Danube.

L'enthousiasme du peuple pour Bélisaire, lorsqu'avec ses trois cents soldats il rentra en triomphe dans la ville, servit de prétexte aux lâches courtisans pour l'accuser d'aspirer à l'empire; la gloire est un crime aux yeux de l'envie. La reconnaissance de Justinien disparut avec son danger, et une nouvelle disgrâce fut la seule récompense du libérateur de l'empire.

L'empereur reprit l'habitude de l'intrigue, son arme favorite; il sema la division parmi les Huns, qui tournèrent leurs armes contre eux-mêmes. On acheta la paix des Perses; l'empire leur paya trente mille pièces d'or. Ils lui cédèrent la Lazique. On obtint que le christianisme serait

toléré en Perse. La fermeté de Narsès maintint la tranquillité en Italie *.

Celle de Constantinople fut troublée par les factions du cirque; la garde fut obligée de charger les séditieux et d'en tuer un grand nombre. Plusieurs païens, qui rendaient encore en secret un culte aux idoles, excitèrent le courroux de l'empereur : les uns furent égorgés, les autres mutilés, et l'on brûla leurs livres.

Le luxe romain fit alors une conquête importante; il la dut à deux moines, qui apportèrent en Europe des vers à soie **.

On commençait à se lasser de la longueur d'un règne sans force qui achevait la ruine de l'empire, en épuisant sa vigueur pour le décorer d'un vain éclat. Quelques grands et le banquier Marcel résolurent d'assassiner l'empereur : Eusèbe, commandant les Goths auxiliaires, découvre le complot; on arrête les conjurés au moment où ils entraient dans le palais; Marcel se poignarde. Les lâches ennemis du sauveur de l'empire promettent

* An 566.

** An 563.

à Sergius, l'un des conjurés, de lui faire obtenir sa grâce, s'il dénonce comme ses complices Paul, Jean et Vitus, amis intimes de Bélisaire. L'empereur nomme une commission pour juger et punir les coupables. Les accusés chargent tous Bélisaire : ce grand homme n'oppose à leurs calomnies qn'un noble silence ; sa gloire et sa vie entière répondaient pour lui. Les juges n'osèrent pas le condamner, mais il fut arrêté et gardé étroitement dans sa maison : on le priva de toutes ses dignités, mais celle de son caractère le décorait plus que les vains titres dont on le dépouillait.

Grand dans l'adversité comme dans les triomphes, incapable également de révolte et de faiblesse, il resta plusieurs mois prisonnier, sans murmurer contre l'ingratitude, sans fléchir le genou devant la puissance : enfin l'empereur, éclairé sur la perfidie de ses ennemis, lui rendit ses charges et sa bienveillance.

La tradition qui représente Bélisaire errant, mendiant et aveugle, est une fable inventée quelques siècles après, et reçue avidement par le vulgaire, car il cherche

moins le vrai que l'extraordinaire : tout ce qui est dramatique le charme; il se plaît au récit des grandes chutes, des grands malheurs, et les supplices mêmes sont pour lui des spectacles.

Bélisaire termina, quelque temps après, ses jours; sa mort précéda de peu celle de Justinien. La postérité ne lui reproche que sa faiblesse pour une épouse indigne de lui. Sa gloire fut grande et sans tache; les peuples le regardaient comme leur appui, les soldats comme leur père; les Barbares qu'il avait vaincus, voulurent plusieurs fois lui donner des couronnes qu'il méritait et qu'il dédaigna.

Il fut actif comme César, prudent comme Fabius, chaste comme Scipion, soumis aux lois comme Epaminondas; ses exploits, ses richesses, sa garde nombreuse, le dévouement de l'armée, l'amour du peuple lui permettaient de prétendre à tout : sa vertu seule mit des bornes à sa fortune.

Les derniers jours de Justinien s'écoulèrent sans gloire. Egaré par l'hérésie d'Eutychès, qui soutenait que le corps de

Jésus-Christ était impassible, il persécuta les catholiques et fut condamné par l'Eglise. Il mourut le 14 novembre 565, âgé de 83 ans; il en avait régné 38. Son règne, ses lois, ses conquêtes font époque dans l'histoire.

FIN DU TOME VINGT.

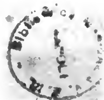


TABLE DES MATIÈRES

DU TOME VINGTIÈME.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA. Pag. 194, lig. 23, et pag. 195, lig. 6, Vigitès, *lisez* : Vitigès.

